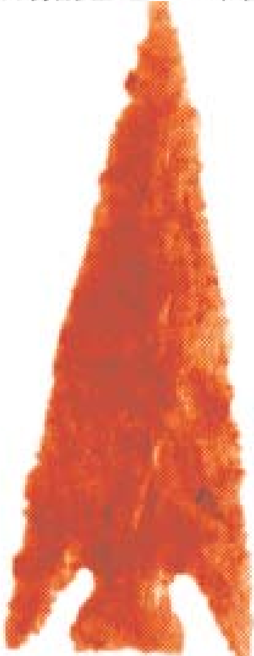
CARNET DE LA MINGANIE - NITASSINAN













CLAUDE PAQUET

Néologisme formé du plus nouveau toponyme (1928) et du plus ancien (- 8 000 ans) désignant cette région.

Un abécédaire de la moyenne et basse Côte-Nord.

J'ai voulu écrire cet abécédaire de A à Z comme un roman où se retrouvent les Amérindiens, les Inuits, les prêtes irlandais les Vikings, les Bretons, les Portugais, les Espagnols, les Français, les Anglais et les Acadiens comme autant de personnages d'une immense saga qui nous appartient. Saga parsemé d'une flore et d'une faune unique, de cimetières marins, de famine, de pêche et de chasse, d'exploits héroiques, de contrebande, de braconnage et finalement de poésies inspiratrices.

Sans curiosité
Pas de découvertes, pas de voyages
Sans curiosité
Même si tu as fait le tour du monde
T'aurais mieux fait de rester chez toi.
Car "il faut plus que des bagages pour voyager".
Claude Paquet

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA

AFFRANCHISSEMENT
En août 1901, chaque habitant de Pointe-aux-Esquimaux paie 5.00$ à la Compagnie de la Baie d'Hudson pour être propriétaire du terrain qu'il occupe, plus une piastre par année pour la coupe du bois. Vigneau p. 184

AGENT DES SAUVAGES (l')
Ainsi était nommé à l'époque, l'agent des Affaires indiennes. Louis F. Boucher fut le premier nommé à ce poste en 1879. Son mandat découle de la loi sur les Indiens votée en 1876 pour acheminer tranquillement les Indiens vers la civilisation. Avec cette loi, les Indiens sont considérés comme mineurs et le gouvernement du Canada devient leur tuteur. A chaque été, l'agent effectue la tournée des bandes amérindiennes et distribue l'aide alimentaire (farine, huile etc.), l'aide matériel (vêtement, articles de chasse et pêche). Ainsi se met en place la structure administrative qui encadrera les Montagnais pendant un siècle. N'étant pas considérés comme des citoyens responsables, ceux-ci n'ont pas droit de vote et bénéficient de certaines exemptions fiscales. Résultat : la situation économique des Montagnais est dans une impasse. Les rivières à saumon sont entre les mains des étrangers et la question de la subsistance est loin d'être réglée par les secours gouvernementaux. Cette dégradation économique accélère la dépendance à l'alcool des Montagnais, victime d'un important trafic de spiritueux sur les réserves. Malgré la répression contre les trafiquants et les consommateurs, l'alcool demeurera toujours au coeur des préoccupations sociales des bandes amérindiennes. Devant la dégradation de la situation, on commence à parler de compensation, c'est ainsi que la notion d'argent indien (innu-shuniau en montagnais) apparaît dans le discours de revendications. Selon les Montagnais, cet argent provient des revenus que les gouvernements retirent depuis plusieurs années de l'exploitation de leur territoire ancestral. Par conséquent, il est normal qu'il serve à financer des services sociaux. Après la deuxième guerre mondiale, la révision des politiques du Ministère des Affaires indiennes se traduira par l'accès général à l'éducation primaire, par le versement d'allocations familiales. Par contre, pour recevoir cette aide, les Montagnais devront accepter l'obligation sine qua non de se sédentariser définitivement dans les réserves. À partir de 1970, le processus de sédentarisation est achevé, les réserves constituant des communautés bien établies. Voir APPROCHE COMMUNE - RÉDUCTIONS - RÉSERVES Frenette, p.352-356

AGUANISH (village)
Du montagnais aguanus, petit abri ou de akuannis pour castor qui prend une gueulée de vase au fond de l'eau pour la déposer sur sa cabane. À 20 km à l'ouest de Natashquan, ce village fut fondé en 1849 par les frères Xavier et Olivier Rochette. Plusieurs habitants de Kégaska et de la rivière Nabisipi s'y installèrent par la suite. Réduites à l'extrême misère, plusieurs familles quittèrent en 1886 pour s'établir en Beauce. Aujourd'hui, la communauté vit de la pêche et de la coupe de bois. www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p.212

AHIER Charles
Le seul peintre résident de la Minganie entre 1870 et 1900. Commerçant et maître de poste, il effectue plusieurs esquisses et dessins des habitants et de la nature environnante de Pointe-aux-Esquimaux. Frenette, p.416

ALCOOL (l')
Interdite sous le Régime français, la vente d'alcool aux Amérindiens est peu répandue malgré la contrebande. D'ailleurs à cette époque, les Amérindiens boivent peu, la plupart, chassant dans les terres pendant une grande période de l'année, sont donc peu en contact avec les Européens. Après la Conquête, les Britanniques lèvent l'interdit sur l'alcool et soudainement les Montagnais ont accès à l'eau-de-vie sans restriction. Coûtant peu à produire, les spiritueux commencent à envahir les célébrations autochtones comme les mariages, les jours de fêtes et les naissances. Rapidement, plusieurs Montagnais se mettent à en

consommer de façon abusive; l'eau-de-vie se transforme en eau-de-mort. D'autant plus que l'alcool fait maintenant partie des marchandises d'échange dans les King's Post. Les épidémies et les ravages de l'alcool amènent une diminution dramatique de la population montagnaise, près des deux-tiers. En 1820, on craint même la disparition complète de cette nation. En 1876, retour de la prohibition en milieu autochtone avec la Loi sur les Indiens. Maintenant bien attrapés dans les filets de l'ivresse, un important trafic de spiritueux se mettra en place dans les réserves. Frenette, p.222

AMER (un)
C'est un point de repère, un rocher, une église, une maison, un arbre, qui, vu de la mer, sert à désigner l'emplacement d'une zone de pêche. Bien que poétiques, les noms donnés aux amers sont essentielles pour la reconnaissance maritime de la côte. Voir NASCOPI

AMÉRINDIENS (les)
De 12 000 à 2 000 ans
Les Amérindiens actuels sont les descendants de groupes qui parvinrent en Amériques en deux vagues : d'abord il y a environ 12 000 ans et ensuite, 9 000 ans. Ces deux vagues migratrices sont à l'origine de tous les groupes amérindiens qui peuplent l'ensemble de l'Amérique au moment de l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. On estime alors la population autochtone à plus de 50 millions de personnes parlant plus de 1 000 langues différentes. Voilà selon l'école américaine d'anthropologie leur théorie sur le sujet. Par contre, des découvertes récentes faites par une équipe française repoussent à près de 40 000 ans, l'arrivée des premiers migrants. Elle tire cette conclusion des peintures rupestres trouvées sur les sites de Pedra Furada au Brésil en 1986 et celles de Monte Verde au Chili, en 1988. Quoi qu'il en soit, il importe ici de retenir que c'est le Jésuite Joseph de Acosta qui formula pour la première fois, en 1529, la théorie de la pénétration en Amérique par le détroit de Béring des chasseurs sibériens.

Migrant de la Sibérie vers l'Alaska, les Ancêtres se retrouvent en milieu de toundra et en quelques siècles atteignent la région de la Prairie et le sud-ouest américains en empruntant soit le couloir du fleuve MacKenzie ou le long de la côte du Pacifique. À partir de là, en quelques siècles ils colonisèrent aussi bien le nord que le sud des Amériques. A cette époque, la Côte-Nord est englacé et n'offre aucun refuge ni à la faune ni aux êtres humains.

Après la fonte du glacier, le climat se réchauffe considérablement au point ou New-York jouit d'un climat presque tropical. Vers 10 800 ans, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Écosse reçoivent leurs premiers habitants et les groupes subséquents se rendront à Terre-Neuve via le détroit de Cabot en provenance de l'île-du-Cap-Breton. C'est à partir de Terre-Neuve que les migrants atteindront la Basse Côte-Nord, il y a environ 8 500 ans. Une sépulture datant de cette époque fut trouvée à l'Anse-Amour près de Blanc-Sablon. On présume que les Autochtones de l'époque se déplaçaient en pirogue plutôt qu'en canot d'écorce.

Vers 6 000 ans, la portion centrale de la Côte-Nord entre Baie Comeau et Natashquan ne semble pas être occupée contrairement à la Basse Côte-Nord. Entre 6 000 et 4 000 ans, les populations occupant la haute vallée du Saint-Laurent exploitent aussi des régions comme le Saguenay et la Haute Côte-Nord. Pour la première fois, on atteste la présence de chiens accompagnants les chasseurs dans leur voyage.

Vers 3 000 ans, la migration des tribus iroquoiennes de l'Ohio vers la Pennsylvanie et New-York commence. Ces nouveaux venus apportent quelques «us et coutumes» dont la cueillette des végétaux et la fabrication de poterie. A Mingan, des populations locales commencent à exploiter les ressources des estuaires comme la montaison du saumon.

Entre 2 500 et 2 000 ans, tout l'intérieur de la Côte-Nord jusqu'à Blanc Sablon est peuplé par de petites bandes amérindiennes de 300 à 400 personnes regroupées en vingt ou trente familles qui fréquentent la côte occasionnellement. Ce sont davantage les bassins intérieurs des rivières et les lacs qui les intéressent.

Après 2 000 ans commencent à émerger des groupes locaux bien identifiés et apparentés par la langue parlée comme les Algonquiens et les Iroquoiens.

La famille algonquienne comprend les Micmacs (Gaspésie), les Malécites (Bas-St-Laurent, les Abénakis (Centre du Québec, les Naskapis (Haute Côte-Nord), les Montagnais (Saguenay-Lac-St-Jean-Côte-Nord), les Algonquins (Abitibi-Témiscamingue), les Cris (Baie-James), les Attikamek (Haute Mauricie) les Outaouais (Gatineau) et les Béothuks (exterminés-Terre-Neuve).

La famille iroquoienne se compose des Mohawks (Lanaudière-Laurentides-Montérégie) et des Hurons-Wendat (Québec-Parc des Laurentides).

La bande constituait l'unité socio-économique dirigée par le chef et le shaman tandis que la tribu - groupe plus considérable de parents - était l'unité politique et occupait un territoire défini et doté d'un conseil des chefs ou sachems.

Vers l'an 1 000 arrivent aussi les Norois, peuple scandinave du Groenland, sur les rives du Labrador et Terre-Neuve. Voir VIKING.

Vers l'an 1 300, les Iroquois adoptent l'horticulture comme principal moyen d'acquisition des ressources alimentaires, facilitée par un réchauffement climatique de toute la vallée du Saint-Laurent. Toute une variété de produits allant du maïs au concombre, melon, courge, citrouille, tabac, poix et fèves de toutes couleurs sont alors cultivés. L'arrivée de l'horticulture a des conséquences socio-culturelles importantes. On remarque avec l'arrivée du maïs une forte augmentation de guerres inter-tribales. De tout temps, la chasse et les exploits guerriers furent les principales sources de prestige des mâles amérindiens. L'épreuve ultime qui permettait à un chasseur de manifester ses talents, son courage consistait à assurer la survie à sa famille durant les rigueurs impitoyables de l'hiver. Puisque maintenant, l'horticulture, domaine réservé aux femmes, permettait de nourrir adéquatement la communauté, les hommes, se sentant menacés par cette nouvelle importance accordée aux femmes et aux travaux de la terre au détriment de la chasse, se tournèrent vers la guerre, seul moyen qu'il leur restait dorénavant pour acquérir du prestige personnel. Trigger, p.140141

Les Iroquois seront les premiers à contacter les Européens, dont Jacques Cartier en 1534. Par contre, Champlain sera surpris de voir la complète disparition de la tribu iroquoise de la vallée du Saint-Laurent en 1603. On pense que les Algonquins auraient contraint les Iroquois à migrer vers l'État de New York ou qu'ils auraient simplement migré naturellement vers le sud à la recherche de terres et d'un climat plus propice à l'horticulture. On sait, à cause de la forte densité démographique des villages, que les Iroquois quittaient généralement leurs villages 15 ans après leur établissement.

A cette époque, ce sont principalement les Micmacs de la péninsule gaspésienne qui occupent et exploitent les îles de la Minganie : la cueillette des mollusques et des oeufs des oiseaux migrateurs, la pêche et la chasse des mammifères marins pendant la saison estivale sont les principales activités. Les Micmacs fabriquent alors plusieurs types de canots dont ceux destinés à la navigation en mer. (huit mètres de long et pouvant accueillir plus de douze personnes). Leurs incursions fréquentes en Minganie visent aussi à ravir des femmes et des enfants aux Montagnais pour satisfaire les besoins de main-d'oeuvre pour les travaux horticoles. Les raids micmacs et le rapt de femmes abondent dans de nombreuses légendes montagnaises.

Après la venue de Jean Cabot en 1497 sur la côte du Labrador et de Corte Real en 1501, les pêcheurs bretons, portugais et espagnols sont les premiers à exploiter les bancs de morues dans le détroit de Belle-Isle. Quarante ans plus tard (1530-40) arriveront les chasseurs de baleines basques. Ces deuxièmes contacts (après ceux des Vikings) entre Amérindiens et Européens s'établissent mais cette fois-ci, de manière définitive pour le meilleur et le pire. La société indienne n'était aucunement préparée au contact avec les Européens. Ces premières rencontres furent pour l'Indien un choc brutal en découvrant tout à coup un mode sans proportion avec le sien. Habitués à interpréter les phénomènes naturels en termes spirituels, les Amérindiens furent fortement ébranlés dans ce qui était à la base même de toute la structure de leur vie culturelle : sa religion; sûrement, les esprits avaient, chez les Blancs, une puissance infiniment supérieure aux siens au point de saper l'autorité des chefs et des sorciers. A mesure que les relations avec les Blancs se faisaient plus intimes, l'âme indienne se désintégrait un peu plus. Au contact des produits européens (eau-de-vie, fusils etc.) toute la vie indienne fut bouleversée. A chaque fois qu'ils adoptaient un produit européen, les Amérindiens abandonnaient quelque chose de leur culture. Petit à petit, certaines traditions fondamentales sont oubliées amenant le dépérissement physique et moral des communautés. Bien sûr, l'eau-de-vie fît son oeuvre destructrice mais ce n'est qu'un élément parmi beaucoup d'autres dont le plus important est la perte de la compréhension spirituelle de sa situation vis-à-vis ce «Nouveau Monde» ébranlant ainsi les racines-mêmes de tout le système tribal. Voir NOMADISME - INNU - Dictionnaire de l'an 1000 à nos jours, Frenette p.77-118

ANSE-AMOUR
Près de Blanc-Sablon, à l'entrée du Labrador. Les archéologues y ont exhumé la plus vieille sépulture jamais découverte au Nouveau Monde (7 500 ans). L'anse sert depuis la fin du XVe siècle à identifier une petite baie, une portion du littoral maritime ou la berge d'un lac, d'un cours d'eau, dont les contours arrondis s'avancent facilement à l'intérieur des terres. Issu du latin ansa - poignée, ce mot est souvent associé à un qualitatif pour désigner la forme d'un lieu, un événement, un accident géologique, la vie faunique, etc. Ex : Anse-à-la-Baleine.
www.toponymie.gouv.qc.ca

ANTICOSTI (île d') 49* 30 63* 00'
Notiskuan (montagnais) : où l'on chasse l'ours
Natigôsteg (micmac) : terre avancée
Anticosti (Basque) : avant-côte
Anciennement nommé Île de l'Assomption par Jacques Cartier.

"Cette fleur aux pétales d'épaves " (Pierre Perrault)

L'île, d'une longueur de 222 km, de 56 km de largeur km et d'une superficie de 7 953 km2, est pourvue de longues battures rocheuses formant un littoral de 520 km. Elle représente 17 fois la superficie de l'île de Montréal.

L'île repose sur la plus ancienne formation géologique au monde : le bouclier canadien. Les formations rocheuses, vieilles de 400 à 500 millions d'années,

renferment une grande quantité de fossiles. Le sol calcaire de l'île est responsable de l'érosion rapide du relief parsemé de grottes, canyons et de chutes. Tant au niveau géologique que géomorphologique, Anticosti appartient à la Minganie. Il en est ainsi de la flore et de la faune endogènes. Une forêt mixte de conifères et de feuillus couvre l'île parsemée de tourbières, de marécages, de plantes arctiques-alpines et de fruits sauvages. À l'origine, l'île comptait une importante colonie d'ours noirs, de renards, de martres et de loutres. L'introduction de nouvelles espèces animales par Henri Menier, au début du siècle, a radicalement changé la composition faunique de l'île. Les espèces introduites avec succès sont les suivantes : le cerf de Virginie, le castor, l'orignal, le lièvre, le renard argenté d'élevage, la gélinotte huppée et la grenouille-léopard pour combattre les moustiques. Moins chanceux, le wapiti, le bison, le pékan et le renne n'ont pas survécu. La faune ailée (217 espèces), la faune marine, les mammifères marins y abondent.

On peut diviser l'histoire de l'île en trois périodes distinctes : avant, pendant et après Menier.

Avant Menier

Jusqu'en 1680, l'Île d'Anticosti, bien que ses eaux soient riches en morues, loups-marins et baleines n'accueillent aucune habitation permanente. Cette même année, Louis XIV ratifiait l'acte de concession de la Seigneurie de l'Île d'Anticosti en faveur de Louis Jolliet (voir JOLLIET Louis) en récompense de son fructueux voyage au Mississippi. Le poste de traite fut détruit en 1690 par l'amiral Phipps en route pour assiéger Québec. Jolliet mourut en 1700 et laissa sa concession à sa famille. Le poste tomba en ruine. C'est alors qu'apparut le Robinson Crusoé du Canada français : Louis-Olivier Gamache qui construisit sa maison à l'exact emplacement du poste de Jolliet et y mourut en 1854.(voir GAMACHE Louis-Olivier) En 1860, le couple Gitony s'y installa. (voir GITONY). Après de multiples transactions, nous nous retrouvons en 1874, lorsque la compagnie Forsyth tenta de nouveau la fondation d'une colonie permanente. Cette tentative fut un véritable fiasco et plongea dans la misère les quelques familles que l'on avait fait venir des Îles de la Madeleine et de Terre-Neuve. Le gouvernement de l'époque fut obligé d'aller au secours de ces familles pour les empêcher de mourir de faim. En 1895, Henri E.A. Menier, chocolatier de Paris, France acquiert toute l'île pour la somme de 125 000 dollars.

Pendant Menier

Ce multimillionnaire français changea radicalement le visage de l'île. Après avoir refusé d'acquitter leurs droits de séjour auprès du nouveau propriétaire de l'île, des familles anglo-protestantes, installées dans l'île depuis 1873, sont chassées tragiquement par la voie des tribunaux en 1899. À la suite de leur expulsion, Fox Bay devient Baie-du- Renard et English Bay prend le nom de Baie-Sainte-Claire qui devint un joli village aux rues bordées d'une soixantaine de maisons toutes peintes de couleur vert olive et aux toits rouges. Une chapelle, un hôpital, un magasin général, une école, une salle publiques et deux hôtels complétaient le tout. À l'extrémité du village, la ferme comprenait les écuries, les granges et une porcherie et avait quatre-vingts arpents de terre en culture. Un bon chemin carrossable de huit milles reliait Baie-Sainte-Claire à la Baie-Gamache. Le long de la route, on croisait la ferme Rentilly avec deux parcs à renards et un parc d'une douzaine d'arpents carrés appelé Sanatorium où les bêtes importées dans l'île dont le cerf de Virginie y subissaient l'épreuve de la tuberculose. Enfin, plus de 400 arbres fruitiers d'espèces variées furent plantés en plusieurs points de l'île. Du côté des industries, trois scieries étaient en marche et employaient plus de 250 hommes. C'est à Baie-Gamache (Ellis Bay) que Menier fit construire son château de la Loire en Saint-Laurent à partir des plans de l'architecte Stephen Sauvestre et un quai de 3 500 pieds, le plus long du Canada. Baie Gamache devint Port-Menier. Terminée en 1905, la villa Menier était un étonnant mélange des styles normand et norvégien. Parsemée de tapisseries des Flandres, de mobilier de Paris, baignoires et lavabos de marbre, lits de cuivre, armoires en teck, faïence de chine, porcelaine brodée d'or, c'est la salle à dîner en pin avec ses panneaux de chêne sculpté représentant des scènes de Vikings qui donnait à la villa son allure norvégienne. L'orgueil de la villa était son hall harmonial de dix-huit mètres de long, neuf de large et neuf de haut, dont un mur était constitué d'une fenêtre en fleur de lys importé de Paris, en verre ouvré épais de 5 centimètres; un immense foyer en marbre sculpté faisait face à la fleur de lys. Enfin huit chambres à coucher s'ouvraient sur un balcon de style médiéval. Mac Kay, p. 80-84

Pendant 30 ans, le Savoy, un bateau à vapeur, transportera animaux, matériaux et marchandises entre l'île et la terre ferme. Après la mort de Henri Menier, son frère Gaston vendit en 1926 l'île à l'Anticosti Corporation formée de trois compagnies forestières pour la somme de 6 500 000 dollars. L'odyssée des Menier en Amérique aura duré trente-et-un ans. En 1929, on évaluait le cheptel à trois cent mille chevreuils, il serait aujourd'hui d'environ 120 000. En 1954, rendu vétuste, le château fut incendié volontairement par la compagnie forestière peut encline à la sauvegarde du patrimoine.

Après Menier

Ici commence l'ère de l'exploitation forestière industrielle de l'île. Avec l'Anticosti Corporation, l'île devient un petit état dans l'État avec son service de police et d'incendie, une église, un couvent dirigé par les Soeurs de la Charité, un magasin général, un service médical, un service d'aqueduc, un service téléphonique et un service d'immigration. Tout l'outillage nécessaire à ses chantiers de coupe de bois est fabriqué dans de vastes usines. La compagnie

assure le ravitaillement et le transport à l'île grâce à sa filiale l'Anticosti Shipping qui possède quatre bateaux. En 1937, l'économie bat de l'aile, l'île d'Anticosti est mise en vente. Un groupe d'Allemands, dont fait partie Hermann Goering, se montre intéressé à l'île. Maurice Duplessis, premier ministre, met fin aux pourparlers de crainte de voir les nazis mettre la main sur l'île et en faire un poste stratégique. En 1942, une vingtaine de vaisseaux sont attaqués dans le Golfe dont le Racoon, coulé au large de la pointe ouest de l'île d'Anticosti par un sous-marin U-Boot allemand. On croit que le sous-marin allemand se servait de la profonde anse à l'ours, sur la rive nord de l'île, pour se cacher et se ravitailler en cerfs de Virginie.

En 1974, le gouvernement du Québec se porte acquéreur de l'île pour une somme de 24 millions de dollars et met en place des pourvoiries pour gérer la chasse, la pêche et les activités de plein air dont la plus importante, la réserve Anticosti, administrée par la SEPAQ, Société des établissements de plein air du Québec. Ainsi prend fin l'ère des clubs privés. Depuis 1913, les rivières à la Patate, la Loutre, la Chaloupe, Becsie et Jupiter étaient louées à de riches américains.
Potvin, p.321-351 - Gagnon, p.103 - Santerre, p.154
Lambert, p. 200-204

APPROCHE COMMUNE (l')
Projet d'entente entre le gouvernement du Québec et quatre communautés innues de la Minganie. L'entente de principe accorde aux Innus une compensation financière de 377 millions de dollars. Elle reconnaît et définit les droits ancestraux de la nation innue en conformité avec la Constitution canadienne. En vertu de l'accord, les Innus obtiendraient l'autonomie gouvernementale et la possibilité d'établir des lois sur un terriroire restreint. Ils auraient également leur mot à dire sur la gestion d'un territoire élargi où les lois canadiennes et québécoises continueraient de s'appliquer, en plus de pouvoir y chasser et pêcher.

ARCHIPEL
Plusieurs archipels forment le paysage maritime et côtier de la Minganie.Parmi celles-ci :
archipel de Kécarpoui
archipel du Gros Mécatina
archipel du Petit Mécatina
archipel de Mingan
archipel de Saint-Augustin
archipel de Ouapitagone
archipel Sainte-Marie
archipel de la Tête-à-la-Baleine
archipel de Harrington
archipel de Blanc Sablon
archipel de Washicoutai
archipel du Vieux-Fort

ARCHIPEL-DE-BLANC-SABLON
Longitude ouest 57° 19' 16" Latitude nord 51° 26' 36"
Ce canton de la Côte-Nord est formé par plusieurs îles situées en front des cantons de Phélypeaux et de Brest; les plus importantes sont l'île Greenly et l'île au Bois. Cette dernière, la plus méridionale, mesure environ 3 km de longueur sur environ 2 de largeur et ne dépasse pas 46 m d'altitude. Quant à l'île Greenly, à l'ouest de la précédente, elle possède un phare sur sa pointe sud. www.toponymie.gouv.qc.ca

ARCHIPEL-DU-GROS-MÉCATINA 50* 40' 59* 00'
L'île du Gros Mécatina est la plus importante de l'archipel à 5 km à l'est de Mutton Bay. L'histoire de l'archipel est intimement liée à celle de la chasse aux phoques et à la pêche. voir Mécatina (île). www.toponymie.gouv.qc.ca

ARCHIPEL-DE-HARRINGTON 50* 30' 59* 28'
Ce petit archipel composé de sept îles, d'îlots et de rochers est connu sous le nom des îles Harrington et sont contenues dans l'ensemble plus vaste de l'archipel du Petit Mécatina. Quatre îles sont habitées, la principale étant Harrington Harbour. www.toponymie.gouv.qc.ca

ARCHIPEL-DE-KÉCARPOUI 51* 00' 58* 40'
Mot montagnais signifiant porc-épic. L'archipel est formé de plusieurs îles, entre autres les îles du Mirage, du Guet, des Massacrés, des Affligés. L'archipel est traversé par le chenal du Petit Rigolet (20 km) accessible qu'au petites et moyennes embarcations et par le chenal du Grand Rigolet (30 km) qui lui permet aux bateaux de gros tonnage de se frayer un passage entre La Tabatière et Saint-Augustin. www.toponymie.gouv.qc.ca

ARCHIPEL-DE-MINGAN 50* 13' 63* 35'
Exceptionnellement et due à l'importance des îles Mingan, nous les avons regroupées par ordre alphabétique sous le vocable Archipel de Mingan. Voir MINGAN (village) pour la signification du toponyme.

L'archipel de Mingan s'échelonne des îles aux Perroquets jusqu'à l'île Sainte-Geneviève (26 îles et plusieurs îlots) sur une distance de 80 km. L'archipel et l'Île d'Anticosti divisent en deux larges détroits -Honguedo au sud et Jacques-Cartier au nord- l'immense embouchure du Saint-Laurent. Avec Anticosti, les îles Mingan sont les témoins ultimes des fondations calcaires des basses-terres du

Saint-Laurent et sont constituées de roches calcaires de l'ordovicien inférieur et moyen (400 à 500 millions d'années) et s'appuient sur le socle granitique de la terre ferme. Plus poétiquement, Marie-Victorin nommera cet ensemble d'îles : la Minganie et la décrira ainsi : « la Minganie est fille de l'eau, la Côte-Nord est fille de feu ». Les îles Mingan sont de véritables cuestas ou côtes offrant du côté nord des aplombs nommés corniches et du côté sud des revers ou baies bordées de plages de galets. Deux formations géologiques composent la Minganie soit celle de la Romaine, à l'est de l'Île Innu, épaisse de 85 km, elle est la plus ancienne et la moins riche en fossiles et celle de Mingan, à l'ouest de l'Île Innu, épaisse de 45 km, la plus jeune et la plus riche en fossiles. Gauthier Larouche, p. 1
Tandis que l'action des marées formait le littoral et les érosions, l'action des forts courants du golfe serait à l'origine des alignements des îles qui à la lecture des cartes s'établissent comme suit : 1) alignement des Îles du Havre de Mingan, du Havre et de la Chasse, 2) alignement des îles aux Bouleaux, 3) l'Île d'Anticosti serait en elle-même le troisième alignement. Les plus beaux monolithes d'érosions (pots de fleurs) se dressent au sud-est de l'île Quarry, à l'est de l'île Niapiskau, au sud de la Grosse île au Marteau et sur l'île Nue. La naissance des pots de fleurs résulte d'une abrasion rapide de couches tendres et fissurés, laissant en place les noyaux les plus résistants et mieux consolidés.

La flore de l'archipel est constituée de plus de 500 plantes vasculaires, dont plusieurs sont typiques des îles, d'une centaine de mousses et de lichens ainsi que nombreux champignons et fruits sauvages. Ce qui frappe le botaniste en Minganie, c'est la persistance d'espèces de haute montagne, cordilériennes, les mêmes qui poussent dans les Rocheuses. Seule l'histoire de la géologie peut expliquer ce phénomène. Il faut imaginer que, à l'époque de la dernière glaciation, ces régions ont été épargnées et ont donc conservé leur végétation d'origine. Avec la disparition des glaciers, les plantes du sud, plus envahissantes, ont investi de plus en plus le territoire. Si bien que les îles Mingan représentent le dernier refuge d'une flore ancienne et unique. Les recherches de Marie-Victorin confirmeront ce fait. Il découvrira au moins quatre plantes très rares apparentées à des espèces de l'ouest américain. Ce sont : Cirsium foliosum var. minganense, Cypripedium passerinum var. minganense, Listeria borealis et Botrychium minganense. Couture, p.70

Le paysage des îles Mingan est constitué de la forêt, de la tourbière, de la lande, de la falaise, du littoral et du marais salé. La forêt coniférienne occupe 80 % de la superficie de l'archipel et est constituée principalement de sapin baumier et d'épinette. La tourbière couvre environ 10 % de l'ensemble des îles. Elles sont principalement localisées sur les îles à la Chasse, du Havre, Saint-Charles, Niapiskau, Quarry et la Grande île et renferment une grande variété de plantes et de mousses. La lande confère aux îles un aspect nordique et couvre environ 5 % du territoire. Elle se rencontre aux endroits fortement exposés aux vents, là où la forêt n'a pas réussi à s'installer et est composée de plantes ligneuses et de lichens. La falaise constitue un milieu ouvert en perpétuel changement dû aux éboulements et à l'érosion. 15 % des plantes vasculaires des îles s'y retrouvent ainsi que du lichen dont le Xanthoria elegans, d'une belle couleur orange qui couvre abondamment les rochers. Le littoral correspond à la zone située entre le niveau des hautes marées et le début de la forêt. Caractérisées par un sol sablo-graveleux, les baies abritent une végétation halophile qui se plaît dans les milieux salés tandis qu'une bande de terre près de la forêt abrite des fruits sauvages comme la groseille et les fraises. Le marais salé est rare, peu d'îles en possèdent; le principal étant sur l'île Niapiskau et la flore y est plutôt pauvre. Grondin, Melançon, p.1 et ss

Étant donné l'intérêt exceptionnel que représente l'archipel pour sa géologie, sa géomorphologie, sa faune, sa flore ainsi que pour son archéologie préhistorique et historique, le Gouvernement du Québec décréta en 1978 l'archipel comme arrondissement naturel protégé. Propriété de la compagnie Sieben's Oil and Gas de Calgary qui voulait transformer à l'époque les îles en mines de calcaire, elle fut donc contrainte d'arrêter son projet d'exploitation minière et céda les îles au Gouvernement canadien qui, à son tour, en céda la gestion à Parc-Canada. www.toponymie.gouv.qc.ca Lévesque, p. 19

BOUCHARD (île à)   50* 12' 63* 21'
Prolongement de l'Île Saint-Charles. Nommée ainsi en l'honneur du capitaine Théodore Bouchard de l'Île aux Coudres naufragé avec l'équipage de la goélette «Marie-Herzélie en 1890. Gauthier Larouche, p. 20

BOULEAUX DE TERRE (île à)   50* 14' 60* 00'
Toponyme employé par la population de Havre-Saint-Pierre et traduit en montagnais « Uaskuai ministuk ». Gauthier Larouche, p. 23-24

BOULEAUX DU LARGE (île à)   50* 13' 64* 00'
Ce toponyme est employé par les gens de Longue-Pointe et se répand dans les autres communautés. Appelée aussi Petite île aux Bouleaux. Gauthier Larouche, p. 25

CALCULOT (île à) 50* 12' 63* 37'
Ce mot est un terme populaire employé par les gens de la Minganie pour désigner le macareux moine communément appelé «perroquet de mer ». Gauthier Larouche, p. 28

CALCULOT DES BETCHOUANES (île à) 50* 12' 63* 13'

Appelée aussi l'île aux Perroquets de Betchewun, le Sanctuaire et Gunn Island. Cette île est à proprement parlé un véritable sanctuaire d'oiseaux aquatiques qui abrite entre autres une colonie de macareux moines (calculot) et de godes (petit pingouin), dos noir, ventre blanc, bec noir comprimé latéralement marqué de stries blanches. On peut parfois y observer le guillemot noir (pigeon de mer), plumage entièrement noir à l'exception d'une tache alaire blanche et des pattes rouges.

CHASSE (île à la) 50* 13' 63* 09'
Francisation de Hunting Island. Cette île fait partie des îles Betchouanes, écrit aussi Betchewun, déformation du mot montagnais Oüebitchioüen (Uepetshuan) qui signifie « détroit où le courant est fort dans les deux directions ». Gauthier Larouche, p. 32-33

FANTÔME (île du) 50* 14' 63* 41'
Le nom de cette île prend sa source dans un événement local. En 1862, la goélette Phantom appartenant à Cyrille Fortier y fit naufrage sur la pointe nord. Coïncidence extraordinaire, l'île abritait un cap au profil étonnant d'une figure fixant l'horizon, d'où son nom Cap du Fantôme qui tomba à la mer au début des années soixante. Gauthier Larouche, p. 46-47

FAUSSE PASSE (île de la) 50* 12' 63* 23'
Cette entité géographique « fut nommée île de la fausse passe pour la raison que, à marée basse il n'y avait pas assez d'eau pour passer en petite barge et même avec un canot tant soit peu chargé». Vigneau, p. 118

FIRMIN (île à) 50* 13' 63* 41'
Ainsi nommée en 1861 par Placide Vigneau parce que le père Firmin Boudeau, un des fondateurs de la colonie y fauchait du foin. Gauthier Larouche, p. 50

GAZON (île à) 50* 15' 63* 42'
Un tout petit îlot situé près de l'île de la Pointe aux Morts.

GOÉLANDS (île aux) 50* 12' 63* 35'
Ce toponymie ne spécifie pas l'espèce de goélands parmi les goélands à manteau noir, à bec cerclé et argentés qui survolent l'archipel. Cependant, le goéland argenté est plus répandu et abondant que les autres espèces. (Gauthier Larouche, p. 53)

GRANDE ÎLE (la) 50* 13' 63* 39'
Appelée aussi l'île du défunt Français. Parti à la chasse aux loups marins, un Français dénommé De la Ruelle fut retrouvé mort en 1867. C'est la plus grande île de l'archipel. Vigneau, p.38

GROSSE ROMAINE (la) 50* 16' 63* 49'
Anciennement île Moutange. Elle est située à l'embouchure de la rivière Romaine.

HAVRE (île du) 50* 13' 63* 37'
Anciennement l'île aux Esquimaux et située en face de Pointe aux Esquimaux sur la terre ferme de la côte. En 1860, le gardien de phare Placide Vigneau commence à employer régulièrement l'île du Havre dans son journal. Par la suite Pointe aux Esquimaux devint Havre-Saint-Pierre en 1927. Dans la grande anse, côté ouest de l'île, nous retrouvons un cimetière à chaloupes. Gauthier Larouche, p. 61

HAVRE DE MINGAN (île du) 50* 17' 64* 01'
Elle tire son nom de la rivière et du village montagnais qui lui font face et s'écrit ainsi pour ne pas être confondu avec l'autre île du Havre vis-à-vis Havre-Saint-Pierre. Gauthier Larouche, p. 63. La maison de Louis Joliet y fut bâtie vers 1680 et devint un important poste de traite. L'archéologue René Lévesque y découvrit aussi des fours basques ainsi deux sépultures amérindiennes du côté nord de l'île en face du quai de Mingan; un adulte et un enfant entourés de coquillages, du traditionnel wampum, de dents d'ours et de castors. Lévesque, p.91

HERBÉE (île) 50* 12' 63* 25'
Placide Vigneau la nommait l'île du Père Xavier d'après le nom de Xavier Cormier qui y fauchait du foin. Plus tard, le botaniste Marie-Victorin releva le toponyme île Herbée en usage dans le milieu local. Gauthier Larouche, p. 64

INNU (île) 50* 12' 63* 12'
Voisine de l'île à Calculot des Betchouanes, elle fut appelée soit le Sanctuaire, soit l'île aux Sauvages. Pour éliminer ce flottement, la Commission de toponymie du Québec la nomma Innu qui signifie être humain, indien en montagnais. Gauthier Larouche, p. 66

JAUNE (île) 50* 14' 63* 06'
Son nom fut attribué à cause de la couleur du foin qui y pousse et confirmé par le toponyme montagnais Uishuaunakau qui signifie « île aux foins jaunâtres ». Gauthier Larouche, p.67

JOSON (île à) 50* 16' 63* 42'
Selon Placide Vigneau, elle tire son nom de Joseph Boudreau (Joson) qui y fauchait du foin. Cette île appelée Atshen par les Montagnais signifie «Géant». Selon le géographe Henri Dorion, ce mot peut aussi désigner un «génie» bon ou

mauvais, mais de toute façon, qui inspire la crainte. La tradition veut que sur cette petite île habitait autrefois un mauvais esprit qui, dit-on, venait d'au-delà des mers. Gauthier Larouche, p. 67

MAISON (île de la) 50* 13' 63* 12'
Selon Placide Vigneau, «c'est la plus près de l'île aux Perroquets au sud. Les habitants de Longue-Pointe la nomment ainsi parce qu'ils y ont trouvé des ruines de plusieurs cabanes qui avaient été bâties par quelques uns des premiers colons de la Pointe-aux-Esquimaux qui y ont fait la pêche en 1858-59». Gauthier Larouche, p. 72

MARTEAU (Grosse île au) 50* 13' 63* 33'
Anciennement l'Île de la Vache Marine (sea cow). C'est Placide Vigneau qui la nomme ainsi, terme reprit ensuite par la population locale. Certains prétendent qu'autrefois les loups-marins, les morses et autres espèces d'oiseaux étaient si abondants qu'on pouvait les tuer à coup de bâton ou de marteau. Gauthier-Larouche, p. 72

MARTEAU (Petite île au) 50* 13' 63* 34'
Anciennement l'île de l'Entrée à cause de sa position stratégique vis-à-vis Havre-Saint-Pierre. Un phare y fut construit en 1916. Gauthier Larouche, p.74

MOUTON (île à) 50* 14' 63* 10'
On ignore l'origine de cette appellation. Anciennement, elle a peut-être servi de pâturages ou bien son nom rappelle les «moutons blancs» de la mer, l'écume des vagues. Gauthier Larouche, p.84

NIAPISKAU (île) 50* 13' 63* 45'
Un dérivé du montagnais, pointe de rochers - l'île de l'attente aux canards. Fut nommée un certain temps Île à Samuel puisque Samuel Doyle y fauchait du foin. Remarquable pour ses superbes monolithes calcaires à l'anse des Bonnes Femmes et sa grande pointe étalée au nord. Gauthier Larouche, p. 86

NUE DE MINGAN (île) 50* 13' 63* 07'
Nommée ainsi en 1874 par Placide Vigneau qui la décrit comme étant la plus remarquable des îles dépourvues de bois en face de Longue-Pointe. Plusieurs loups-marins la fréquentaient. Au sud-est, on remarquera à la pointe des fourneaux, les fours basques découverts par les archéologues. Le monolithe La Montagnaise s'y trouve. Gauthier Larouche, p.90

OISEAUX (île aux) 50* 13' 63* 16'
Cette île sert de refuge aux oiseaux marins depuis fort longtemps.

PERROQUETS (île aux) 50* 13' 64* 13'
Nom local du macareux moine. Île où habita le premier gardien du phare, le comte Henri de Puyjalon qui fut, par la suite, remplacé par Eustache Forgues. Après la noyade de ce dernier, Placide Vigneau prit la reléve. Les Montagnais la décrivent ainsi : « ce qui pousse des cris (sirène de brume) - ce qui éclaire en tournant». Le poète Roland Jomphe emploie «lumière du Perroquet» pour désigner le phare. Gauthier Larouche, p.96

PERROQUETS (îles aux) 50* 13' 64* 12'
Groupe de quatre îlots comprenant l'Île aux Perroquets, l'Île de la Maison, la caye noire et l'Île du Wreck. Par le passé, une immense colonie de macareux moines et de fous de Bassan se retrouvaient sur les îles Perroquets. Malheureusement, ces colonies ont été décimées par le pillage des oeufs par les nord-côtiers. Gauthier Larouche, p. 96

PETITE ROMAINE (la) 50* 16' 63* 46'
Située à l'embouchure de la rivière Romaine appelée par les Montagnais Missipinukus qui signifie «petite île au gibier d'eau». Gauthier Larouche, p. 99

POINTE AUX MORTS (île de la) 50* 15 63* 42'
Voir Pointe-aux-morts.

QUARRY (île) 50* 13' 63* 49'
En montagnais Pmiskinaw qui signifie «on y va à l'aviron». Quarry est le seul toponyme anglais des îles Mingan qui ait réussi à s'implanter parmi la population francophone de Havre-Saint-Pierre. Quarry a deux sens : 1) carrière ou mine, 2) proie ou gibier poursuivi. Les fameux monolithes se retrouvent à l'anse aux érosions. A l'est de l'île, on aperçoit la Pile, un rocher ressemblant à un empilement de morue Gauthier Larouche, p. 106

SAINT-CHARLES (île) 50* 12' 63* 20'
Il est possible que l'île porte le nom de Charles, fils de Louis Jolliet, premier concessionnaire de la seigneurie des îles Mingan ou de son petit-fils né à Mingan en 1715. Gauthier Larouche, p. 110

SAINTE-GENEVIÈVE (île) 50* 13' 63* 03'
Geneviève Bissot, femme en secondes noces, de Jacques de Lalande, le concessionnaire associé de Jolliet, serait à l'origine du nom de l'île. Gauthier Larouche, p. 112

SAINTE-GENEVIÈVE (petite île) 50*.15' 63* 05'
Anciennement Île à l'Ancre pour les Blancs et Île aux Cormorans pour les

Montagnais. Gauthier-Larouche, p. 114

WRECK (île du) 50* 13’ 64* 11’
Le «Clyde» (1857) et le «North Briten (1861) s’ y échouèrent. On l’appelle aussi bien Île du Naufrage que l’Île du Wreck, ce mot est pratiquement francisé et prononcé «Rak» pour parler généralement des épaves et des naufrages.
Gauthier Larouche, p. 123

ARCHIPEL-DE-OUAPITAGONE 50* 12’ 60* 17’
Appelé aussi Jupitagon, déformation du mot montagnais Shushupitagon qui veut dire “pierre à aiguiser”. Cet archipel de la Basse Côte-Nord comprend des groupes d’îles reliés par un détroit du même nom. On y trouvait jadis un oiseau rare soit le cormoran à ailes blanches. Les eaux douces de l’île du Lac ont souvent servi dans le passé à l’approvisionnement des navigateurs dont Jacques Cartier.
www.toponymie.gouv.qc.ca

ARCHIPEL-DU-PETIT-MÉCATINA 50* 25’ 59* 25’
Voir MÉCATINA (île)

ARCHIPEL-DE-SAINT-AUGUSTIN 51* 15’ 58* 22’
Situé à l’est de la rivière Saint-Augustin, cet archipel comprend une vingtaine d’îles isolées. Voir Rivière Saint-Augustin et Saint-Augustin (village)

ARCHIPEL-DE-SAINTE-MARIE 50* 19’ 59* 45’
Appelé ainsi par Louis Jolliet en 1694, son origine reste inconnue. Il est constitué d’îles et îlots qui hérissent la côte.

ARCHIPEL DE TÊTE-À-LA-BALEINE
Longitude ouest 59° 13' 52" Latitude nord 50° 36' 39"
À mi-chemin de Harrington Harbour et de La Tabatière, sur la Côte-Nord, ce village avec une population de 300 personnes est établi à quelque 175 km au sud-ouest de Blanc-Sablon. L'endroit est aménagé au fond de la baie Plate dans l'axe sud-est - nord-ouest de l'île de la Tête à la Baleine. Ses pionniers, d'origine acadienne, sont venus des îles de la Madeleine au milieu du XIXe siècle. L'activité économique repose essentiellement sur la pêche à la morue, au pétoncle, au bigorneau et sur la chasse au phoque. La population passait l'été sur les îles, notamment l'île Providence, pour se rapprocher de ses activités quotidiennes, et ne revenait sur la terre ferme qu'en hiver. Toutefois, cette migration saisonnière est plus occasionnelle maintenant en raison de la motorisation des barques qui permet d'accéder plus facilement aux bancs de pêche. Quant à l'appellation du village, elle s'inspire de l'île de la Tête à la Baleine. Dans Labrador et Anticosti, l'abbé Victor-Alphonse Huard note en 1897 que : " L'une des îles de cet archipel ressemble à une tête de baleine se soulevant au-dessus des eaux; et cela suffit pour faire comprendre l'à-propos de l'appellation qui s'est étendue plus tard à la localité toute entière. " Variantes : Whale Head, Mistamek Utuskuan.Voir TRANSHUMANCE
www.toponymie.gouv.qc.ca

ARCHIPEL-DU-VIEUX-FORT (Toutes-Isles) 51* 20’ 57* 45’
Les îles sont si nombreuses que Jacques Cartier, désespéré de toutes les nommer, leur donna le nom collectif de Toutes-Isles. Selon une légende, l’île-au-Chien y renfermerait un fabuleux trésor enfoui là par des corsaires. Voir Vieux-Fort (village) et Port-de-Brest www.toponymie.gouv.qc.ca

ARCHIPEL-DE-WASHICOUTAI 50* 10’ 61* 00’
Mot montagnais signifiant qui surplombe la baie. Situé à une trentaine de kilomètres à l’est de Natashquan, cet archipel comprend des rochers, des hauts-fonds et quelques îles. www.toponymie.gouv.qc.ca

AUDUBON (John James)
Naturaliste français, né aux Cayes en Haïti (1785), mort aux États-Unis (1851). Après ses études à Paris, il s’expatria aux États-Unis. Sur son voilier Kipley, il longea en 1833 la Côte Nord de Natashquan jusqu’à Blanc-Sablon. Accident de l’histoire, il manqua de peu l’archipel-de-Mingan Ornithologue de réputation internationale grâce à son grand ouvrage sur les Oiseaux et Quadrupèdes d’Amérique. Une puissante organisation écologiste américaine porte aujourd’hui son nom : Audubon Society. Les Îlots d’Audubon en face de La Romaine nous rapellent son passage. Oneil, p. 137 - Santerre, p.46

AUTOCHTONES (les)
Les Autochtones (Premières Nations) forment deux groupes bien distincts : les Amérindiens et les Inuits. Le Canada recense aujourd’hui 612 nations autochtones pour une population de 670 000 personnes appartenant à 11 groupes linguistiques. La province de Québec, quant à elle, compte plus de 71 400 Autochtones représentant 11 groupes distincts (10 amérindiens et 1 inuit) localisés dans 55 communautés au total. Trois grandes familles linguistiques les distinguent : les Algonquiens, les Iroquoiens et les Inuits. Le 21 juin est la fête nationale des Autochtones du Canada et marque le début du solstice d’été. Voir Amérindien et Inuit, Innu

AYLMER SOUND
En l’honneur de lord Aylmer, ancien gouverneur général du Canada qui se rendit sur la Côte Nord et à l’Île d’Anticosti en vu d’y implanter des immigrants. Santerre, p.118

BBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBBB

BABEL (Louis)
Ses expéditions d'exploration du sous-sol révélèrent la richesse minérale de la région vers la moitié du XIXe siècle et contribuèrent à l'essor économique et industriel de la Côte Nord. Aujourd'hui la réserve écologique Louis Babel, située à 200 hm au nord-ouest de Sept-Iles nous rappelle la contribution exceptionnelle de ce père Oblats, missionnaire et géologue. Lambert, p.18, 96

BACCHANTE (la)
Probablement le premier yacht de luxe à fréquenter le golfe Saint-Laurent en 1897. Cette goélette de trois mâts, de 1 200 tonneaux, pouvant aller à une vitesse de 12 noeuds, appartenait à Henri Menier, le châtelain de l'île d'Anticosti. Spécialement fabriquée pour les expéditions nordiques, la goélette possède deux coques, une première intérieure en bois de teck et une seconde extérieure en acier. Elle pouvait ainsi affronter sans crainte les banquises et champs de glace. Mac Kay, p.77

BAGOSSE
Alambic, eau de vie de fabrication artisanale en provenance des Îles de la Madeleine

BAIE-JOHAN-BEETZ (village)
Anciennement Piastrebaie dérivé du montagnais piashtibé pour baie sèche; en effet, à marée basse, les navires de tonnage moyen doivent attendre que l'eau monte avant de s'y engager. Vers 1840, Joseph Tanguay s'installe à Piastrebaie suivi par des familles des îles de la Madeleine. En 1897, un Belge à peine débarqué au Canada et intéressé aux animaux à fourrures entreprend un voyage sur la Côte-Nord et décide de s'installer à Piastrebaie en achetant pour $500 dollars la propriété Walker. D'abord chasseur, il commence l'élevage sur une base scientifique du renard. Artiste-peintre et sculpteur, Johan Beetz se fit construire, après son mariage avec la télégraphiste Adéla Tanguay, une grande et belle demeure (style Second Empire) qu'il décora lui-même avec tout son art : plantes, gibiers, fruits de mer l'inspirèrent fortement. Après son départ en 1922, la maison fut vendue à des Américains et devint un club privé de pêche opérant sur la rivière. Santerre, p. 87 - Lambert, p.208 www.toponymie.gouv.qc.ca

BALEINE (la)
La baleine était très recherchée pour fins commerciales. La graisse de baleine servait de condiments et était utilisée pour les fritures. Le foie et la langue étaient les plus recherchés et se mangeaient rôtis. La chair servait de nourriture pour animaux. L'huile faisait un bon lubrifiant pour les mécanismes horlogers et autres moteurs, en plus de servir d'huile à éclairage domestique et urbain en plus de faire un excellent savon et autres produits dont les rouges à lèvres et autres cosmétiques, la nitroglycérine, les pigments de peintures, les encres à imprimer, les insecticides, les vernis, la cire, l'antigel, huile à transmission, la gélatine. Les os, le cuir et surtout les fanons servent aussi à fabriquer une foule d'objets divers; le pénis de baleine, faisant 5 à 6 pieds, était transformé en sac de golf. Si bien que l'on peut parler jadis d'une ère de la baleine identique à celle aujourd'hui du pétrole, où des empires se sont formés sur son dos. Et ironie de l'histoire, c'est la découverte du pétrole en 1851 qui sauva la baleine de l'extinction complète. Les prix de l'huile de baleine sont à la baisse et les coûts d'exploitation à la hausse. Un à un, les baleiniers seront affectés à d'autres commerces ou tout simplement mis au rancart. Aujourd'hui, certains pays comme l'Islande et le Japon tentent de contourner le moratoire contre la chasse commerciale de la baleine sous prétexte d'études et recherches scientifiques. Bélanger, p.64

BALBUZARD (le)
Oiseau en voie de disparition. On peut l'observer à l'embouchure de la Rivière-Saint-Jean. Le balbuzard pêcheur, tête blanche, dos et queue noirs, plane au-dessus de l'eau avant de plonger vers sa proie (poisson) qu'il capture dans ses serres.

BARACHOIS
Anse fermée par une flèche de sable. Sur le barachois se retrouvent parfois les «galets», cabane de pêche rudimentaire.

BASQUES
Alors que les Normands, les Bretons et les Rochelois avaient des vaisseaux de 50 à 100 tonneaux, les Basques utilisaient des caravelles de 200 à 400 tonneaux montées par des équipages de 40 à 70 hommes. À son bord, entre trois et six chaloupes de pêche (morue) ou baleinières de vingt ou trente pieds de longueur, à fond plat et à bords évasés, servaient au travail de l'équipage.

Vers 1526, plusieurs douzaines de navires quittent le Pays basque pour aller chasser les baleines dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au moment de leur migration entre juin et août. En plus de construire des fourneaux pour la préparation de l'huile de baleine, ils y dressaient des échafauds pour le séchage de la morue par exposition au soleil. Les Basques sont parmi les premiers à échanger des produits manufacturés en retour de fourrures que réclamaient de plus en plus les chapeliers français. Pour ce faire, ils transportent d'Europe des centaines d'objets en métal : couteaux, haches, marmites mais aussi perles de verre et vêtements. Au début, les Basques traitaient cordialement avec les

Esquimaux. Mais en 1610, l'enlèvement de la femme d'un chef esquimau, comme pour la guerre de Troie, mit le feu au poudre. Pendant tout le siècle, les Basques durent se protéger et armer les navires contre l'incursion des Esquimaux. Par contre, les relations restent amicales avec les Amérindiens quoique le Père Lejeune rapporte qu'un jeune Basque fut mangé par ces derniers durant une famine. Ensuite vers 1636, la guerre entre l'Espagne et la France amène la réquisition des navires et des équipages basques. Les Anglais et Hollandais en profitent pour engager des Basques pour apprendre l'art de chasser la baleine. En 1685, le Pays basque ne compte plus que 721 marins d'expérience, l'effectif de 18 navires seulement. Ensuite vers 1700, la majorité des Basques et autres baleiniers délaissent le golfe Saint-Laurent et suivent les troupeaux de baleines maintenant concentrés au Groenland. Sur la Côte-Nord, les Basques ont fréquenté Les Escoumins, Tadoussac, Bon Désir, Sept-Îles, Longue-Pointe de Mingan, île Nue de Mingan, île du Havre de Mingan, Brador. Frenette, p.118-120 - Bélanger, p. 17 et ss

BASSE CÔTE-NORD

Située à l'extrémité nord-est du littoral nord-côtier, ce territoire s'étend de Kégaska à Blanc-Sablon. Totalement isolée du système routier, c'est par bateau ou avion qu'on y circule. À cause de sa majorité anglophone (12 villages sur 15), elle appartient à une autre culture qui s'apparente davantage à la dynamique terre-neuvienne, d'où proviennent la majorité de ses habitants. D'ailleurs la Basse Côte-Nord vit à l'heure des Maritimes. À partir de Kégashka, il faut avancer montre et horloge d'une heure. Harrington Harbour et Mutton Bay sont les chefs-lieux des Anglicans alors que Blanc-Sablon accueille l'évêché catholique. La végétation subarctique présente une alternance de toundra et de taïga. Parsemée d'îles et de milliers d'îlots rocheux, la Basse Côte est le paradis des oiseaux aquatiques. Frenette, p.506-507
www.toponymie.gouv.qc.ca

BAYFIELD Henry Woolsay

Géographe anglais, l'amiral Bayfield fit, vers 1830, le relevé topographique du fleuve et du golfe Saint-Laurent et en dressa la carte des Grands Lacs au golfe, de la Nouvelle-Écosse au Labrador. Une île, anciennement île-au-sable, porte son nom. Santerre, p.45

BELLES AMOURS (havre)

Le havre des Belles Amours s'avance sur plus de 2 km à l'intérieur des terres à l'ouest de la Baie de Brador. Il a servi de mouillage et de refuge pour les navires dès le XVIe siècle. Appelé par les Basques havre Beaulsanim, il identifierait ainsi la balsamine, plante odorante, dont plusieurs variétés poussent à l'état sauvage dans la région. C'est le toponyme Belles Amours francisé par étymologie populaire qui s'est imposé par la suite. www.toponymie.gouv.qc.ca

BELLE-ISLE (détroit)

Anciennement "Baie-des-Chasteaulx" nommé ainsi par Cartier et désignant les icebergs et glaciers à la dérive. Le détroit sépare l'île de Terre-Neuve de la Basse Côte-Nord et du Labrador sur une distance de 130 km de long. Le détroit doit son nom à l'île qui s'y trouve. La Belle-Isle est de forme irrégulière et montagneuse au milieu du golfe et sépare la Basse Côte-Nord de Terre-Neuve. Elle est la sentinelle qui barre la route à l'Atlantique nord. Elle doit son nom au capitaine Alphonse Saintongeois, envoyé par le sieur de Roberval, en 1542, pour tenter un passage vers la Chine par la Mer du Nord et qui la nomma ainsi.
www.toponymie.gouv.qc.ca

BÉLUGA

Du russe «Belukka» transcrit par les Français par «Béluga». C'est le «adhothuy» de Jacques Cartier. Les Inuits emploient le mot « Killeluak» tandis que les gens de la côte l'appellent «marsouin blanc» et les Anglais «white whale», alors qu'il s'agit en réalité d'un dauphin blanc, un cétacé grégaire avec un sens social très développé. Perrault, p. 22

Contrairement aux autres espèces de baleines, le béluga est le seul qui demeure dans le Saint-Laurent toute l'année. Son alimentation est très diversifiée mais opportuniste se concentrant sur la proie la plus abondante du moment. Selon les mois de l'année, son menu se compose de morues, de capelans, de harengs, d'éperlans, de crevettes et d'anguilles. A chaque automne, les anguilles du Lac Ontario, fortement contaminées par la bouillabaisse chimique des rejets domestiques et industriels de quelques 6 000 industries et de plus de 60 millions d'individus, descendent le fleuve et se dirigent vers la mer des Sargasses pour s'y reproduire. Il suffit qu'un béluga consomme 88 kilogrammes d'anguilles, moins de 2% de ses besoins alimentaires annuels, au moment où les anguilles traversent les eaux de la Côte-Nord pour expliquer sa mort précoce. Il existe, aujourd'hui, plus de quatre millions de composés chimiques officiellement employés au Canada et aux États-Unis dont 33 000 sont employés couramment. En quelques décennies, ces polluants ont transformé les Grands Lacs en une immense toilette dont les déchets disparaissent dans un grand tuyau d'évacuation appelé fleuve Saint-Laurent, branché directement sur un super égout nommé océan Atlantique. Le système hydrographique Grands Lacs-Saint-Laurent, formé par le retrait d'un glacier il y a 15 000 ans, est devenu en quelques décennies, en l'espace d'à peine trois générations, l'un des régions les plus contaminées de la planète. Le ventre des bélugas en est une preuve irréfutable.

En général, l'autopsie pratiquée par les biologistes confirme la présence de

métaux lourds (mercure, cadmium, cobalt, chrome, zinc, cuivres) de plusieurs produits organiques nocifs (des HAP, des BAP, des BPC, du mirex, du DDT) et des pesticides tels que chlordane, lindane et dieldrine. Comme d'habitude, l'étude pathologique du cétacé se lira comme suit: cancer de la vessie, anévrisme du tronc pulmonaire, dermatite, fibrose de la rate, ulcères gastriques perforées ainsi que plusieurs tumeurs malignes. La mère transmet donc par le lait maternel à sa progéniture une contamination telle que le veau devient plus contaminé que la mère puisque ces contaminants, au lieu de s'éliminer, s'accumulent de génération en génération.

Accusé à tort de détruire les bancs de poissons, le béluga fut chassé pendant tout le XIXe siècle (et même bombardé du haut des airs) pour se terminer vers 1979. Reconnu en voie de disparition depuis 1983, le béluga doit faire face à de nouveaux dangers pour sa survie comme le bruit des canons sismiques utilisés pour la prospection du pétrole dans le détroit d'Honguedo, près d'Anticosti. Un bruit tel qu'il peut dérouter les cétacés sinon les rendre sourd. C'est tout le système de repérage et communication des cétacés qui est en jeu : une baleine sourde est une baleine morte. Voir MARSOUIN

BÉOTHUKS (les)
Vivants sur l'île de Terre-Neuve, les Béothuks exploitaient les ressources saisonnières comme le saumon et le phoque ainsi que le caribou. Ils furent attaqués, certains tués, d'autres capturés et ramenés comme esclaves par Corte Real en 1500. Par la suite, ils furent exterminés par les colons anglais qui les chassaient et tuaient au même titre que les chevreuils. Le capitaine Georges Cartwright, dans son volumineux ouvrage «A Journal of Transactions & Events on the Coast of Labrador», écrit en 1770 : «Leur nombre doit diminuer sans cesse car nos gens assassinent tous ceux (Béothuks) qu'ils peuvent, détruisent leurs provisions, saccagent leurs canots et leurs ustensiles, si bien que bien des familles entières sont mortes de faim à cause de cela. Je suis désolé de dire que les colons sont de plus grands sauvages que les indiens eux-mêmes. (...) Si l'invasion de leur territoire par les Européens se poursuit à ce rythme, ils ne survivront plus très longtemps». Cette prédiction s'avéra exacte. Suite à ces attaques, ils se réfugièrent à l'intérieur des terres refusant tout contact par la suite. Cette stratégie contribua à les isoler de plus en plus jusqu'à l'extinction de la tribu en 1829.

«Gens effarables et sauvaiges», expression employée par Cartier. Qui sont donc ces «sauvages effroyables» que rencontrent Cartier dans le détroit de Belle-Isle ? Vêtus de peaux de bêtes et portant des tresses ornées de plumes d'oiseaux, le corps peint d'une couleur tannée, ces descriptions semblent correspondre aux Béothuks qui utilisaient beaucoup l'ocre rouge (voir ocre rouge) et qui auraient été en expédition de chasse sur la Côte-Nord en dehors de leur territoire habituel, Terre-Neuve. Quant aux origines ethniques des Béothuks, la plupart des anthropologues les classent dans la famille des Montagnais (Innu). Par contre, leur culture différait à bien des égards de celle des autres nations amérindiennes. En effet, les Béothuks sont les seuls, en plus des tipis en été, à construire et habiter des maisons bois sur bois avec toit pyramidal et calfeutrées avec de la mousse. Ils sont les seuls à connaître la navigation hauturière, c'est à dire naviguer en haute mer sillonnant l'océan loin de la vue des côtes dans leurs grands canots de trente pagayeurs. Ils sont les seuls à fabriquer des saucisses composées de chair d'oiseaux, oeufs et graisse, sorte de confit entassé dans des boyaux de loups-marins. Enfin, les Béothuks étaient grands, près de six pieds, avaient les yeux et le teint clair, les cheveux châtains qu'ils enduisaient d'un mélange d'ocre rouge et d'huile de loup-marin. Pour toutes ces raisons, certains chercheurs commencent à croire que vers l'an mille, il y aurait eu métissage, donc partage de gênes et de connaissances (maison, navigation etc.) entre les Vikings et ceux-ci. Gagnon-Petel, p.22 - Frenette, p.112 - Chantraine, p.153-154

BERNEIGE
Déformation du mot «bernache» - Baie aux Berneiges

BESTES SAUVAIGES
Expression employée par Cartier. Les animaux inconnus de Cartier sont les «apponatz» (grand pingouin), les «godez» gode), les «margaulz» (fou de bassan), les «richards» (macareux moine), les «chevaulx de mer» (morse), les «adhothuys» (béluga), les «gibards» (épaulards) les «bièvres» (castor) ainsi qu'une mystérieuse bête bipède qu'il poursuit en vain sur les rives du Saint-Laurent. Gagnon-Petel, p. 226

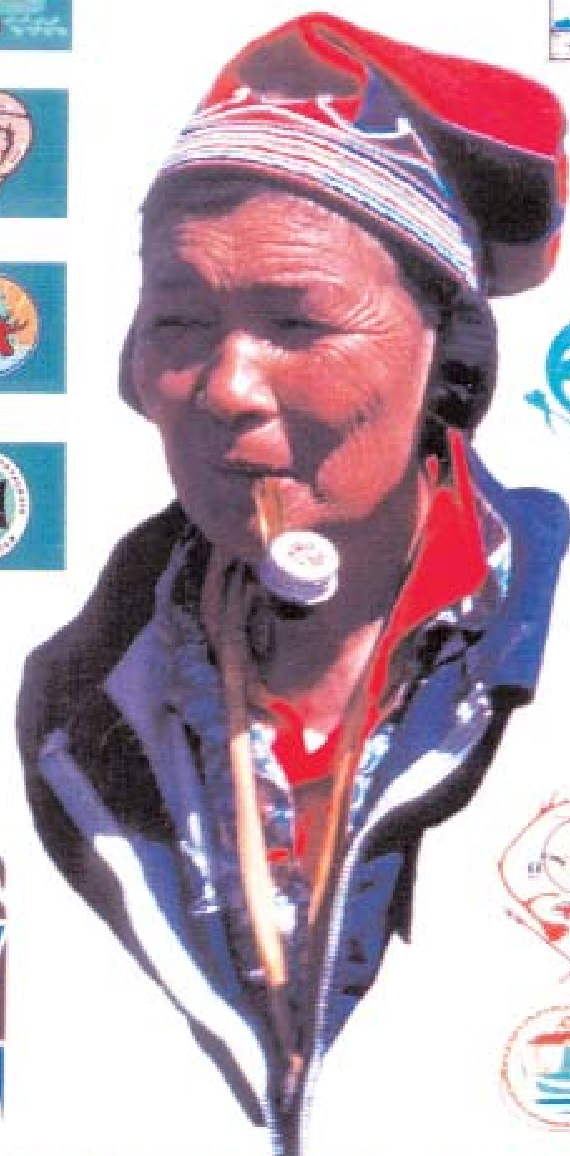
BETCHOUANE (village)
Village abandonné en 1885. L'arrivée soudaine et inexpliquée de plusieurs bandes de marsouins dans le Golfe mis en fuite la morue et réduisit les pêcheurs à la misère. Le père Boutin de Natashquan organisa leur transfert vers la Beauce.
Santerre, p.80

BISSOT François (canton)
François Bissot de la Rivière reçut en 1661 de la Compagnie des Cent Associés le droit et faculté de chasse et de s'établir en terre ferme aux endroits propices à la pêche des loups marins, baleines et marsouins de l'Île aux Oeufs jusqu'aux Sept-Îles et à la Baie de Brador. Voir seigneurie de Mingan www.toponymie.gouv.qc.ca

BLAIS Narcisse
Capitaine de la goélette Marie-Louise puis avec le Stadaconna et le Salic, il fut le










premier qui établit un lien de communication, de commerce et de ravitaillement entre les villages et le sud, principalement des aliments de basse : sel, lard salé, boeuf salé, farine, cassonade, levure, allumettes, poudre à fusil, cordages en échange de poissons, pelleteries et huile de loup-marin. Dionne, p.34 - Voir TRADERS

BLANC-SABLON (village)
Le toponyme Blanc-Sablon viendrait soit du sable fin de la rivière ou aurait été nommé ainsi par les pêcheurs bretons; le site rappelant l'Anse des Blancs-Sablons à Saint-Malo, en Bretagne. Des fouilles archéologiques prouvent la présence des Basques et Portugais dès le XVIe siècle venus y pratiquer la pêche. Le capitaine basque Martin de Hoyarsabal note dans ses écrits l'existence de «Beausablon» en 1579. En 1689, des marchands de la Compagnie du Nord acquièrent la seigneurie de Blanc-Sablon reprise par Augustin le Gardeur de Courtemanche en 1702. Ensuite, le fort de Pontchartrain sera érigé à Brador en périphérie de Blanc-Sablon qui connaîtra donc une activité autant militaire que maritime. Entre 1718 et 1760, François Martel de Brouage, commandant du roi pour le Labrador, vit du commerce de la chasse et de la pêche. A partir de 1772, La Lymburner-Crawford Compagny domine la chasse au phoque sur le littoral du Labrador et du golfe jusqu'à la faillite en 1822. Les compagnies William Fruing et Le Boutillier Brothers prendront la relève à partir de 1833 amenant dans les parages plusieurs pêcheurs de la Gaspésie et des Îles de la Madeleine qui s'y installeront. Aujourd'hui, avec plus de 1 200 membres, cette communauté est l'une des plus importantes de la Basse Côte-Nord et vit essentiellement de la mer. www.toponymie.gouv.qc.ca
Lambert, p.248-49

BONNE-ESPÉRANCE (île, baie, havre, hameau, canton)
Port de pêche et de traite à l'époque du Régime français, sa situation privilégiée, abrité par plusieurs îles et accessible par quatre passages différents, serait à l'origine de son nom. En 1880, William Henry Whiteley est propriétaire de l'île et fait construire un magasin général permettant à toute la population dans un rayon de plusieurs kilomètres de venir s'approvisionner en nourriture. Il est l'inventeur de la trappe à morue, engin de pêche qui fera sa fortune. En 1990, les villages de Vieux-Fort, de Rivière Saint-Paul et de Middle Bay ont fusionné pour de venir la municipalité de Bonne-Espérance. www.toponymie.gouv.qc.ca
Santerre, p. 136 - Lambert, p. 246

BOISHÉBERT (canton)
Ce canton, qui fait face à l'archipel du Gros Mécatina sur la Basse-Côte-Nord, a été dénommé en 1907. Son nom évoque le souvenir d'Henri-Louis Deschamps de Boishébert (Rivière-Ouelle, 1679 - Québec, 1736), seigneur de La Bouteillerie qui, en 1713, a fait le relevé des côtes du Labrador. Voilà pourquoi son nom est attaché à cette région. Il fut promu capitaine en 1728 et a servi comme commandant de Détroit, de 1730 à 1734. Les villages de Mutton Bay et de La Tabatière ainsi que le hameau de Baie-Rouge occupent le sud du canton, près des collines de Mécatina. www.toponymie.gouv.qc.ca

BOSSE
Cordage attaché à la proue d'un bateau et lui servant d'amarre."Embosser" : rester à l'ancre.

BOETTE (bouette)
Harengs et capelans qui servent d'appât pour la pêche aux homards et à la morue Vigneau p. 179

BOUILLÉE (la)
Long et large irisement de la mer visible à distance provoqué par le maquereau qui remonte à la surface. Ce poisson se tient en banc compact de millions d'unité en quête de plancton. Voir pêche à la seine. Dionne, p.65

BOURGEOIS (le)
C'est le gérant des compagnies forestières appelé à régler totalement la vie des villages créés par l'arrivée de ces compagnies. Le bourgeois est à la fois maire, juge de paix, commissaire. Le magasin du village lui appartient et les travailleurs forestiers achètent avec une monnaie émise par la compagnie (piton), ce qui favorise la cherté des marchandises. Cette situation met les habitants à la merci du bourgeois sans compter qu'il peut décider arbitrairement de l'embauche ou du renvoi d'un employé. Frenette, p. 312-13

Appelé aussi le «jobbeur» dans les chantiers, il était souvent détesté par les bûcherons en situation d'esclavage comme en témoigne le dernier couplet de cette chanson :

Mais quand il (le jobbeur) sera mort
Nous chierons sur son corps
Ça sera pour embaumer
Le jobbeur de la compagnie.

Archives de folklore de l'Université Laval - collection Lafleur-Ouellet. Lafleur, p. 197

BRACONNAGE (le)
Il y a deux sortes de braconnier : le professionnel qui en retirait un revenu en

vendant la viande en «canne» et le braconnier de subsistance pour lui et sa famille; ce dernier avait la faveur populaire et jouissait de la clémence des tribunaux. Le braconnage des oiseaux migrateurs se faisait à l'aide de torche ou d'un fanal; le braconnier des lacs et rivières se servait du verveux, sorte de poche en filet ou de la dynamite. L'expression «aller aux flambeaux» désignait le braconnage du saumon la nuit à l'aide de torche de bouleaux enflammé et de harpon. Pour attirer l'orignal, on créait des salines. L'île d'Anticosti était le paradis des braconniers trappeurs et chasseurs. C'est le braconnage qui serait à l'origine de la disparition de l'ours noir sur l'Île d'Anticosti. Le braconnage du renard fut à une époque fort lucratif; les peaux étaient vendues à monsieur Beetz de Piastebaie pour la compagnie française Revillon. Jeune gibier, oeufs couvés, lièvres, perdrix servaient d'appâts si bien que le braconnage détruisait non seulement le renard mais tout le reste. La prolifération du chevreuil, depuis son introduction sur l'île d'Anticosti, attira de nombreux chasseurs nord-côtiers. Par contre, il faut rappeler les famines et en général les dures conditions socio-économiques de l'époque pour comprendre que le braconnage devenait parfois une question de survie pour la communauté. En juillet 1861 arrive monsieur Joseph Beaulieu de Maria, Baie des Chaleurs, le premier garde-chasse et pêche dans la région. La cueillette des oeufs d'oiseaux aquatiques est prohibée et depuis 1929, il est interdit de vendre la viande de gibier sauvage.
Vigneau p.252 - Lafleur, p.135 et ss - Pomerleau, p. 424-427

BRADOR (baie, hameau)
Ce nom est la forme tronquée de Labrador, amputation de la syllabe la parce qu'elle a été prise pour un article et que l'on retrouve dans plusieurs documents écrit la Brador. Anciennement Anse aux Espagnols, cette baie de 12 km de largeur renferme le hameau de Brador à 7 km au nord de Lourdes-de-Blanc-Sablon. Près de l'Anse des Belles-Amours les remarquables collines de Brador s'étendent d'est en ouest sur près de 40 km. www.toponymie.gouv.qc.ca

BREMEN (Le)
A midi, le 13 avril 1928, un avion allemand Le Bremen monoplan à un seul moteur piloté par Hunefeld, Koehl et Fitzmaurice, qui effectuait l'une des premières traversées transatlantiques est-ouest (Irlande vers New-York) exécuta un atterrissage d'urgence à Greenly Island (île Verte) en face de Lourdes-de-Blanc-Sablon. Les aviateurs allemands furent accueillis sain et sauf par M. Letemplier, gardien de phare qui organisa leur rapatriement vers New-York.
www.toponymie.gouv.qc.ca

CCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCCC

CABOT Jean
En 1497, ce Génois à bord du Mathew arrive à l'île du Cap-Breton et déploie comme prise de possession les bannières d'Angleterre et de Venise. Il décéda en mer.

CABOTAGE (le)
De l'espagnol cabo, cap. Navigation marchande près de la côte par opposition à la navigation au long cours. Voir TRADERS

CACAOUIS
Canard à longue queue Oldswaw dont le nom vulgaire est “Kakawi”. Anse à Cacaouis au sud de l'Île Niapiskau.

CALCULOT (le)
Macareux moine - perroquet de mer. Appelé ainsi par les nord-côtiers parce qu'il hoche la tête constamment comme s'il était en train de calculer.

CALMAR
«Squid» en anglais. Petite pieuvre servant d'appât sur les lignes de pêches.

CALMASSE (la)
Désigne la mer d'un calme plat; une journée de calmasse.

CANADA
De kannata, amas de cabanes - hameau en langue iroquoise. En 1535, Cartier officialisa dans ses écrits l'emploi de Canada pour désigner le territoire. Avant de désigner le pays, Canada servait aussi à désigner le fleuve, la grande rivière de Canada, depuis plusieurs décennies. En 1565, alors que Canada est peu utilisé en France, les Basques avaient déjà l'habitude de danser les canadelles, danse en grande vogue auprès des jeunes filles qui s'accompagnaient au tambourin. Les canadelles indiquent donc que le mot Canada était déjà connu des Basques, faisant même partie de leur culture, bien avant que les Français l'utilisent. Voir MUSQUARO - PORT-DE-BREST

A l'origine, le mot Canadien désigne les Autochtones vivants dans des hameaux le long de la côte. Par la suite, il désigne les colons de souche par opposition aux Français métropolitains de passage. Vers le milieu du XIXe siècle, lorsque les colons anglais revendiqueront ce nom, s'y ajoutera le qualificatif français pour éviter la confusion. Carpin, p.154-155

Qui a donc découvert le Canada ?.

Nous connaissons deux courants de pénétration du continent : la première par le

Pacifique nord amenant les Amérindiens voilà maintenant près de 12 000 ans et les Inuits voilà 5 000 ans. Ici point de revendication territoriale; on ne revendique pas un territoire inoccupé, on l'occupe et l'habite. La seconde par l'Atlantique nord. Si nous excluons la légende des ermites irlandais, quoique plausible mais non supportée par des découvertes archéologiques, et qui auraient atteint les côtes de Terre-Neuve et du golfe Saint-Laurent au VIII ou IX siècle, nous arrivons en l'an 1000 avec les Vikings.

Ensuite 1497 avec Jean Cabot qui a pris possession du territoire au nom de l'Angleterre et de Venise. Par contre, aucun établissement ne fut construit. Première revendication territoriale donc premier acte guerrier européen au Canada car on s'approprie alors un territoire déjà habité depuis plusieurs siècles. Ensuite, Corte Real et les pêcheurs bretons, espagnols et portugais vers 1500, les baleiniers basques vers 1520 et Cartier en 1534. Voir CARTIER Jacques

CANADIENNE (la)

La goélette La Canadienne est le premier garde-côte du golfe Saint-Laurent. Lancée en 1855, elle est appelée à faire respecter la juridiction territoriale canadienne en chassant de nos eaux les pêcheurs américains et les contrebandiers fort présents à une certaine époque. Pierre Fortin en fut le premier commandant. Vigneau, p. 82

CANNIBALISME (le)

Les prisonniers mâles, lors des guerres amérindiennes, étaient offerts en sacrifice au soleil, esprit tutélaire de la guerre et de la fertilité. Il semble que les idées fondamentales qui inspiraient cette cérémonie se soient diffusées vers le Nord à partir de l'Amérique du Sud tout comme le maïs, les haricots et les courges. Le culte iroquoien se rapproche des sacrifices humains pratiqués dans le sud-est des États-Unis et de ceux des Aztèques du Mexique. La victime est un prisonnier, on extrait son coeur, on l'immole sur une plate-forme élevée face au soleil et enfin, on cuit et consomme son corps en tout ou en partie. Le Père Lejeune raconte qu'un jeune garçon que les Basques avaient donné aux Amérindiens pour qu'il apprenne leur langue fut mangé pendant l'hiver lors de la famine 1636. Trigger, p. 138

Le naufrage du Granicus est retenu par les historiens comme la plus sanglante tragédie, la plus épouvantable histoire de cannibalisme (anthropophagie) de l'histoire de l'Amérique. C'est le capitaine Basile Giasson qui, le 8 mai 1829 dans le havre de Belle-Baie à Anticosti, fît la découverte macabre de près d'une trentaine de naufragés dépecés et salés à la façon du lard dans des barriques. Le seul corps intact retrouvé fut celui d'un mulâtre, couché dans un hamac, mort depuis quarante-huit heures d'une indigestion. Potvin, p. 321-323

CANOT D'ÉCORCE

Appelé «voiture d'eau» par les premiers colons français, le canot d'écorce, aussi vieux que les Amérindiens de ce pays, fut le principal véhicule d'exploration, de trafic commercial et de communication. Le fameux «rabasca», 28 pieds de long par quatre de large, était capable de transporter jusqu'à 28 passagers; il pouvait aussi supporter 3 600 livres de marchandises. Les canots des coureurs des bois étaient plus petits. Leur longueur variait entre douze et quinze pieds et trois et demi de large. Lafleur, p. 165-167

CAPAILLOU

Lanterne rudimentaire faite avec une boîte de conserve et du suif de loup marin comme combustible.

CARIBOU

Du Micmac "Xalibu" : animal avec de longues pattes.

Le cheptel du caribou au nord du Québec est formé de deux hardes principales : le troupeau de la rivière George avec 700 000 têtes et celui de la rivière aux Feuilles avec 300 000 têtes dont les migrations se rejoignent en hiver pour former la plus grande harde de caribous au monde avec près de 1 million de têtes. Les caribous sont la seule espèce de cervidés où le mâle et la femelle arborent un panache. Avec leur deux types de poils et leur museau velu, ces bêtes et sont parfaitement adaptés au froid mordant de l'hiver nordique. Les rayons chauds du printemps annoncent la migration vers le nord, vers la toundra où les femelles mettent bas. L'été est une période d'alimentation intense autant pour les femelles après le vêlage et les jeunes faons qui prennent force grâce au lait très riche de leur mère, que pour les mâles qui se préparent à engager de rudes combats en automne lors de la période du rut et de poursuites effrénées des femelles à vive allure pour l'accouplement. La perte des bois donne le signal de la migration du troupeau vers l'aire d'hiver où les attendent les loups.

Depuis des milliers d'années, le caribou et le loup forment un écosystème d'une efficacité exemplaire. Selon une légende inuit, le Créateur donna vie au caribou (tuktu) et au loup (amorak) pour qu'ils prennent soin l'un de l'autre : le caribou nourrit le loup et le loup aide la caribou à rester fort en éliminant les faons chétifs, les femelles affaiblies par le vêlage et les mâles blessés gravement lors des combats du rut; tout cela dans le but évident de former une meute et une harde saines. Cette coopération s'étend ensuite aux oiseaux : corbeaux, mésangeais du Canada, mésange à tête brune, et pics tridactyles, et aux petits mammifères : renards, martres, belettes, lièvres, souris sylvestres, campagnols, lemmings bruns et musaraignes cendrées qui tour à tour, profitent de la carcasse délaissée par la meute de loups. Ainsi va la vie !

Les caribous jouent un rôle important dans la culture des peuples nordiques en satisfaisant les besoins de base, soit la subsistance, l'abri et le vêtement. En effet, le caribou représente la principale source de protéines alimentaires tout en apportant aux peuples du nord une abondante provision de nourriture spirituelle. Les peuples nordiques fabriquaient avec adresse des arcs, des flèches, des lances et même des œuvres d'art en se servant du panache, des os et découpaient de minces lanières peaux ensuite tressées en corde. La peau servait aussi à confectionner des tentes, des couvertures, des vêtements y compris des mocassins. Russel H. John, L'univers des caribous, Édition du Trécarré, Canada, 1998

Seuls les chamans étaient investis des pouvoirs magiques permettant de rejoindre l'esprit du caribou pour s'assurer de sa coopération en vue d'une chasse fructueuse :
" Le chaman prépare le rite de l'outlickan meskina, cérémonie des Pistes de l'os de l'épaule ou Lecture de l'omoplate. Ce rituel est d'une grande importance symbolique et spirituelle pour la communauté innue. Une fois, l'omoplate retiré de la carcasse du caribou, celui-ci est exposé aux charbons ardents. La chaleur du feu fait craquer l'os de tous les côtés. Ces fêlures donnent la connaissance de choses qui touchent à la chasse et autres présages. Ainsi, une longue fêlure en ligne droite d'une extrémité à l'autre signifie mort ou famine, une courte en zigzag sans ramifications veut dire misère. Les fêlures en forme de rameaux avec de petites taches brûlées sur les bords indiquent l'abondance. Quand ces taches se trouvent près du pied de l'os, c'est signe que le gibier est tout près. Plus elles s'en éloignent, plus grande sera la distance parcourue pour le rejoindre. Enfin, la plus grande tache de brûlé indique toujours le camp de la tribu à partir duquel les Innus peuvent s'orienter dans leur chasse ". Comeau, p. 142-143, p.248-249

CARTIER Jacques
Il est important ici de faire une mise au point historique. En 1497, Jean Cabot fréquente le continent américain suivi de Gaspar Corte Real. Vers 1500 arrivent, les pêcheurs bretons, portugais et espagnols et fondent des villages comme Brador, Port-de-Brest, Blanc-Sablon etc. Ensuite se pointent dans le golfe Saint-Laurent les baleiniers basques vers 1540 et finalement Jacques Cartier «découvre» le Canada en 1534.

Il appert que Jacques Cartier fréquenta le golfe du Saint-Laurent bien avant 1534 comme pêcheur et connaissait déjà l’existence de quelques villages, principalement Port-de-Brest fondé par des marins bretons. Du Cap de Bonavista près de Terre-Neuve jusqu’à Port-de-Brest, la côte lui est familière. Il importe donc de distinguer les pêcheurs des explorateurs. En effet, les pays européens tels la France, l’Espagne, le Portugal, l’Angleterre et la Hollande désiraient découvrir une voie d’accès à l’Asie et ses richesses. Les explorateurs mandatés par ces pays avaient pour mission de découvrir de tels passages et de prendre possession des terres nouvellement découvertes. Entre 1497 et 1600, on dénombre au moins une vingtaine de missions d’exploration vers la côte de Terre-Neuve et la Terre de Baffin. Ce n’est donc qu’en 1534 que Jacques Cartier est nommé explorateur et mandaté à cet effet de revendiquer au nom du roi de France les terres qu’il fréquente. De tous, Jacques Cartier est le seul à s’aventurer à l’intérieur du golfe et à pousser son exploration à l’intérieur du continent, contrairement à Gaspar Corte Real et Cabot. Et le plus important, il s’emploie à nommer le pays. Voir Port-de-Brest pour «Terra Corterealis»

Par contre, la présence des pêcheurs européens dans le golfe du Saint-Laurent dénote une activité strictement économique reliée à la demande croissante en poissons sur les marchés. Si rivalités il y a, ce n’est que pour l’exploitation des bancs de poissons et non pour la possession du territoire. C’est ainsi que Cartier, qui se croyait le premier à naviguer à l’intérieur du golfe, fit la rencontre surprenante à Natashquan d’un pêcheur naufragé français nommé Thiennot devenu chef indien et qui lui donna de précieux conseils sur la route à suivre. Voir Thiennot. Frenette, p.116-118

CAYE OU CAILLE
Grosses roches qui émergent de l’eau

CÉRY Philippe-Marie d’Ailleboust de (canton)
Le canton de Céry fait face à l’archipel du Petit Mécatina et a pour seul patelin le village de Tête-à-la-Baleine. Marchand et capitaine de navires, il a obtenu en 1753 la vaste concession de Saint-Augustin. Membre du conseil de guerre, il recommanda la capitulation de Québec en 1759.
www.toponymie.gouv.qc.ca

CHASSE (la)
Principalement pêcheurs, les nord-côtiers pratiquent une chasse de subsistance de gros gibiers et d’oiseaux aquatiques. Par contre, le piégeage du renard, du vison et du rat musqué devient rapidement une activité commerciale lucrative car parfois, elle rapporte davantage de revenus que la pêche principalement sur la Basse Côte-Nord. Frenette, p.266

La chasse en mer est surtout le propre des Inuit et reposait sur trois espèces: la baleine, le marsouin (béluga) et le loup-marin. Les Basques furent les premiers étrangers à exploiter la baleine comme ressource et fréquentèrent le golfe vers 1520. La technique ancestrale qu’ils ont développé a perduré jusqu’en 1980. Une fois, le cétacé repéré, la baleinière, 8m,30c de long par 1m,80c de large et son

équipage : cinq rameurs, un timonier et un harponneur, se dirige à voile vers la proie. À 200 mètres de l'animal, on abaisse la voile et les rameurs prennent la relève jusqu'à ce que le harponneur puisse s'exécuter. Après le premier coup qui transperce le poumon, un deuxième harpon est lancé avec une bouée qui ralentit la plongée et fatigue l'animal. A chaque remontée, la baleine est frappée de nouveau avec des dards et des javelots jusqu'à mort s'ensuive. Ramenée à terre, la baleine est dépecée et le lard placé dans un four où l'on recueille la graisse fondue puis on la coule dans un tamis fin et l'on met l'huile en barriques. Bélanger, p.129-136

Après le déclin (dans le golfe seulement) amorcé en 1720, il faut attendre le début du XIXe siècle pour constater une reprise sous l'impulsion des Loyalistes américains en provenance du port baleinier de Nantucket qui émigrèrent en Gaspésie. Vers 1850, cinq baleiniers gaspésiens sont en opération entre Tadoussac et Blanc-Sablon. Vers 1900, la Quebec Steam Whaling s'installe sur la Côte-Nord et commence l'exploitation avec un petit vapeur, le Falken, muni d'un canon à charge explosive. Ce sont principalement des Norvégiens qui composent l'équipage tandis que les nord-côtiers travaillent à l'usine de dépeçage et à la fonte de la graisse en huile. En 1985, la Commission internationale de la chasse à la baleine ordonne l'arrêt complet de la chasse commerciale.

Peu pratiquée sur la Côte-Nord, la chasse aux marsouins à l'île aux Coudres est une activité importante. À marée basse, on plante des piquets dans la vase et le sable qui servent à poser les filets formant un piège en forme d'entonnoir. À marée haute, c'est d'abord le hareng qui s'y engouffre suivi des marsouins qui le chasse. Pris au piège, le marsouin s'échoue à marée basse.

À l'automne, le loup-marin est pêché aux filets dans des anses. Le filet, une fois relevé, ferme l'anse qui devient un enclos. En voulant s'enfuir le phoque se prend dans les mailles du filet. La chasse aux phoques se pratique au printemps sur la banquise. Les chasseurs se rendent sur les lieux en chalutier et ensuite partent à pied armés de bâtons. La mise à mort des blanchons, filmée par les caméras du monde entier, précipite le déclin de la chasse dans les années 1970.
Frenette, p. 188-199, 162, 364 - Pomerleau, p.100-109

CHAUFFAUT (un)
De échafaut, mot normand désignant une grande cabane sur pilotis établie moitié dans l'eau, moitié à terre; construite en planches et rondins pour que l'air puisse y circuler librement. Lieu où l'on tranche le poisson. Dionne, p. 25

CHEVERY (village)
Appelé ainsi en l'honneur de Jean-Baptiste Chevery, commandant du voilier Joseph-Marie en 1747. Chevery est considéré comme le centre administratif de la municipalité de Côte-Nord-du-Golfe-Saint-Laurent. Le village est construit sur une pointe de sable à l'embouchure de la rivière Nétagamiou, à mi-chemin entre Natashquan et Saint-Augustin. www.toponymie.gouv.qc.ca

CHICOUTAI ou CHICOUTÉ
Shikuteu « qui mûrit avec la chaleur», nom montagnais de la plaquebière du vieux français «plat-de-bièvre», nourriture à castor. Ce fruit de la Côte-Nord est une mûre, rouge d'abord et ambre-jaune par la suite, poussant dans les grandes tourbières humides - rubus chamoemorus. Sa valeur en vitamine C dépasse de cinq fois celle de l'orange. En général, un seul plant sur onze est porteur de fruit, ce qui rend la cueillette ardue. À la fin de 1950, la Compagnie de la Baie d'Hudson commence à commercialiser la chicouté. On en tire également une liqueur alcoolisée. Dionne, p.25, - Pomerleau, p.345-346

CHIEN-DE-MER
Sorte de petit requin à la peau de caoutchouc et aux dents acérées.

CLIMAT (le)
Toute la Minganie se situe dans un climat subpolaire. La côte elle-même, incluant l'île d'Anticosti, est dans une zone intermédiaire entre un climat franchement maritime et un climat franchement continental. La saison sans gel ne dépasse pas 120 jours sur la côte. Les précipitations annuelles sont abondantes et bien réparties sur toute l'année. De 30 à 40 % des précipitations tombent en neige. De façon générale, la vitesse moyenne des vents décroît de l'est vers l'ouest avec 24 km/h vers Blanc-Sablon et 20 km/h à Anticosti. Les vents de tempête (+ de 74 km/h) se manifestent le long de la côte avec une fréquence de 46 % en hiver, 30 % en automne, 20 % au printemps et 4 % en été. Le brouillard, période pendant laquelle la visibilité est moindre de 1 km est de 2 à 4 % toute l'année. Frenette, p.48-50

COACOACHOU (baie de)
Ancien poste de traite près de La Romaine
voir Rivière Coacoachou

COMEAU Napoléon-Alexandre
Il naquit en mai 1848 aux Ilets-de-Jérémie. Nommé garde-chasse en 1860, ce trappeur, chasseur et pêcheur devint un naturaliste distingué en relation avec plusieurs sociétés savantes. Pendant plusieurs années, il fut le seul sur une grande étendue de la Côte-Nord à posséder quelques notions de médecine, à pratiquer l'obstétrique et même la chirurgie. Il mourut en 1923. Baie-Comeau fut appelé

ainsi pour honorer sa mémoire. www.toponymie.gouv.qc.ca

COMÉTIQUE (le)
De “kramotik” : traîneau à chien employé par les Inuit et utilisé grandement par les résidants de la Moyenne et Basse Côte Nord avant l’arrivée de la motoneige. Pour diriger l’attelage de chien: hak! hak!, à droite et la! la! la! à gauche.

COMPAGNIE DE LA BAIE D’HUDSON
En 1670, le roi d’Angleterre accorde à la Compagnie de la Baie d’Hudson, ayant son siège social à Londres, le monopole des fourrures dans tout le bassin des rivières se jetant dans la baie d’Hudson. Vers 1783, la Compagnie du Nord-Ouest devient sa concurrente immédiate puisqu’elle prend possession de la Traite de Tadoussac. Une lutte féroce sinon la guerre s’installe entre les deux compagnies qui décident de se fusionner en 1821. En 1830, la Compagnie de la Baie d’Hudson devient locataire des King’s Post et des seigneuries de l’île-aux-Oeufs et de Mingan. Elle jouit du privilège exclusif d’exploitation des richesses et refuse toute implantation nouvelle sur le territoire; seuls les Amérindiens avec qui elle traite ont le droit de circuler et de s’y installer. En 1850, elle perd son droit exclusif sur les côtes de la Moyenne et Basse Côte-Nord. Les Acadiens des îles de la Madeleine en profitent pour y installer des villages comme Pointe-aux-Esquimaux. Avec l’arrivée de la Confédération canadienne en 1867, elle cède alors tous ses droits de propriété en Amérique du Nord au Dominion britannique tout en gardant l’exploitation commerciale des postes de traite. Frenette, p. 234 - Pomerleau, p.62-64

COMPAGNIES DES CENT-ASSOCIÉS
En 1627, un nouveau cadre colonial est mis en place par Richelieu en créant les Cent-Associés et leur cède le monopole du commerce des fourrures en Europe. La guerre avec l’Angleterre fait perdre beaucoup d’argent à la compagnie qui cédera ses droits à la Communauté des Habitants, formée de marchands actifs dans la colonie qui les conservera jusqu’en 1659. Frenette, p.126

COMPAGNIE DU NORD-OUEST
Cette compagnie, fondée en 1776 par une association de marchands de Montréal, vise à concurrencer directement la compagnie de la Baie d’Hudson pour la traite à l’intérieur du continent. En liaison terrestre avec le Pacifique, elle contrôlait les deux-tiers du commerce des pelleteries au Canada. A cause de problèmes internes et une mauvaise réorganisation, elle fut absorbée par la compagnie de la Baie d’Hudson, en 1821. Litalien, p.120

CONTREBANDE (la)
La contrebande a toujours existé en Nouvelle-France. Dès les débuts de la traite des fourrures, des vaisseaux étrangers venaient commercer sur la côte contournant ainsi les lois protectionnistes françaises. Par la suite, plusieurs bateaux américains et autres venaient pêcher illégalement dans le golfe et pratiquaient la contrebande. Puisque la loi sur les Indiens interdisait la vente d’alcool sur les réserves amérindiennes, le trafic de spiritueux s’avéra fort lucratif. La contrebande d’alcool de St-Pierre et Miquelon vers le Canada a toujours fait parti des us et coutumes des nord-côtiers, le whisky y étant fort apprécié et surtout les nombreuses îles offraient aux contrebandiers des caches quasi introuvables. St-Pierre et Miquelon, avec un couvert forestier quasi-inexistant, manquait énormément de bois de construction. Puisque le bois se vendait beaucoup plus cher que l’alcool, les goélettes canadiennes arrivaient chargées de bois et repartaient les cales pleines de spiritueux. Ce marché noir fort lucratif atteint de telle proportion que le gouvernement canadien mis en service le vapeur Constance afin de surveiller ce trafic. Hormis les nord-côtiers, on rapporte que les contrebandiers les plus actifs furent ceux de l’île-aux-Coudres et de l’île d’Orléans. Vers 1910, le golfe étant bien surveillé par les garde-côtes, on commença sur place la distillation d’une boisson alcoolique; un tord-boyaux appelé le chien. Dans les années 1970, un chargement de marijuana tomba accidentellement d’un cargo transatlantique et se retrouva éparpillé sur la côte. C’est ainsi que le fameux “pot salé” de la Côte-Nord fit son apparition durant quelques mois sur le marché noir. Pomerleau, p.245-247 - Vigneau, p. 162, 244

CORMORAILLÈRE
De cormorandière : lieu où se rassemblent les cormorans

CORMIER (Louis)
Né à Rivière-au-Tonnerre en 1909, décédé en 1972. Capitaine du MV Copaco de 1946 à 1966, il fit du cabotage sur toute la Côte Nord. Santerre, p. 35 -36

Le Copaco 1966

Après avoir passé l’hiver
Enverglacé au bout du quai
Sur le devant ou le derrière
Revient enfin le mois de mai

Dans les vingt ans de sa carrière
Risquant souvent les avaries
Les déceptions ou la misère
Dans les grands vents ou le ciel gris

Le capitaine qui l’a vendu

Ayant au fond le coeur brisé
Le voir partir n'est pas venu
En lui laissant la liberté

Au grand matin d'un jour de mai
Abonné par ses amis
Quittant le port quittant le quai
Le Copaco y est parti

Roland Jomphe

CORTE REAL Gaspar
Fils du gouverneur de l'archipel des Açores (Portugal), Gaspar et son frère Miguel explorèrent les côtes de l'Amérique du Nord lors de deux voyages en 1500 et 1501. On lui doit le toponyme de Labrador. Il a commis le premier acte esclavagiste européen en ramenant 53 esclaves indiens Béothuks de Terre-Neuve à Lisbonne. Il mourut lors de son second voyage en 1501. Litalien, p. 30
Voir BÉOTHUKS - LABRADOR - PORT-DE-BREST

CÔTE-NORD-DU-GOLFE-DU-SAINT-LAURENT
«La Basse Côte Nord d'abord, l'Afrique ensuite! »
Exclamation de Henri Coiteux, député du comté de Duplessis, lors du débat en deuxième lecture du bill 23. Son adoption le 4 avril 1963 créa la municipalité de la Côte-Nord-du-Golfe-Saint-Laurent, nom officiel de tout le territoire (Basse Côte-Nord) entre le détroit de Belle-Isle (Blanc-Sablon) et la pointe est de l'Île d'Anticosti (vis-à-vis Natashquan), soit une longueur de 250 milles (290 km) de côtes et d'une superficie totale de 5 240 hm2, soit le plus grand territoire municipal du Canada. (Dionne p. 182) www.toponymie.gouv.qc.ca

CRAN
Rocher nu

CULTURE
La Minganie a de tout temps inspiré nombres d'artistes et écrivains. En littérature, l'autobiographie est un genre fort employé, principalement par les religieux comme le Père Louis Garnier et Gabriel Dionne. Les mémoires romancés de médecin, d'ingénieur, de trappeur abondent dont Paul Provencher, Napoléon-Alexandre Comeau et Henry de Puyjalon, sans oublier le journal de Placide Vigneau. Les Amérindiens sont aussi très présents dans ce genre littéraire comme Daniel Vachon, chef de bande ou An Antane Kapesh avec un discours plus polémique et revendicateur tandis que Michel Grégoire et Richard Dominique rappellent à travers leurs souvenirs les traditions autochtones. Dans le roman, citons Ashini de Yves Thériault, histoire d'un chasseur autochtone. Roland Jomphe et Gilles Vigneault représentent avec éclat le genre poétique avec Pierre Perrault. Les auteurs scientifiques sont fort nombreux dont Marie-Victorin (science naturelle), Rémi Savard (anthropologie), René Lévesque et Michel Gaumont (archéologie), René Bélanger et Pierre Frenette (histoire). Parmi la filmographie, citons: Terre de Caïn de Pierre Petel, prix du meilleur documentaire canadien en 1949, Anse-Tabatière et Tête-à-la-Baleine de Pierre Perrault, Carcajou ou le péril blanc et Le silence des fusils d'Arthur Lamothe, Deux pouces en haut de la carte de Daniel Lesaulnier. Enfin, citons Aitnamu, un recueil de photographies de Serge Jauvin sur la vie quotidienne d'une famille montagnaise de La Romaine et soulignons que presque tous les villages de la Minganie possèdent une monographie historique. Frenette, p.554-572

DDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDDD

DÉCOLLER
Couper la tête de la morue

DÉGRADÉ
Couramment employé pour désigner quelqu'un qui est forcément empêché de voyager à cause des mauvaises conditions de la température. Aucun sens péjoratif.

DEMOISELLE (Île de la)
Au début de l'été 1542, de Roberval en route vers Québec surprit une liaison entre sa nièce et un membre de l'équipage. Indigné d'une telle conduite, il ordonna de débarquer sa nièce et le marin séducteur et les abandonna dans l'île avec la gouvernante de la jeune fille. L'année suivante, le maître pilote Roberval regagnait la France, il s'arrêta à l'île pour les reprendre avec lui, il ne retrouva aucune trace d'eux et il appela l'endroit l'Île de la Demoiselle. De fait des marins bretons recueillirent Marguerite de Roberval et ses compagnons pour les rapatrier en France. Le livre Histoire des amants fortunés, publié à Paris en 1558 en raconte l'épopée. Par contre, Harrington Harbour revendique cette histoire. En effet d'anciens souliers de femme auraient été trouvés, à la fin du XIXe siècle, dans une grotte où Marguerite aurait trouvé refuge.
www.toponymie.gouv.qc.ca

DÉPALER (se)
Dériver sous la force du courant et des vents.

DOMAINE DU ROI
Territoire qui s'étendait de l'île aux Coudres au Labrador au début de la Nouvelle-

France.

DOUCIN
Eau douce apportée en eau salée par les rivières.

EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEEE

ECHAFAUD
Voir CHAFFAUD

ÉCHO DU LABRADOR (l')
Premier journal (6 pages) imprimé et distribué sur la côte. Il fut lancé le 1er octobre 1903 par le R.P. Laizé de Rivière-Pentecôte. Vigneau, p.190

ÉCHOUERIE
L'échouerie désigne l'endroit où les morses et les loup-marins s'échouent sur la grève pour se reposer. C'est aussi un bâtiment où l'on transforme le loup-marin et le poisson.

EGGERS (les)
Anglicisme désignant les pêcheurs néo-écossais qui pratiquaient la cueillette des oeufs d'oiseaux aquatiques sur les îles de la Minganie. Plusieurs nord-côtiers s'adonnaient aussi à cette pratique devenue illicite vers 1910. Le pillage des nids des oiseaux aquatiques et le braconnage ont presque décimé complètement les colonies de moiac, de macareux moines et provoqué la complète disparition des Fous de Bassan dans l'archipel Mingan. Frenette, p. 236

EKUANITSHIT (communauté de)
Ekuanitshit - là où quelque chose est échouée. Située à 28 km à l'ouest de Havre-Saint-Pierre, la communauté innue (463 personnes) couvre une superficie de 18 km carré. En face se dessine le paysage maritime des îles Mingan. Important poste de traite au début de la colonie, les Innus de Ekuanitshit (Mingan) pratiquent toujours la chasse, la pêche et la trappe sur leur pourvoirie.

EMBOSSER
Maintenir une embarcation à l'ancre

ESCLAVAGISME (l')
L'esclavagisme était courant dans les tribus amérindiennes. Les enfants et femmes enlevés lors de raids faisaient parties du butin de guerre. Les raids micmacs contre les Montagnais de la Minganie font parties de plusieurs légendes et récits innus. Le premier acte esclavagiste européen fut commis par le Portugais Gaspar Corte Real contre les Béothuks de Terre-Neuve en 1500. Sous le Régime français et anglais, plusieurs esclaves amérindiens, principalement des Panis, travaillaient dans les seigneuries.

ESSIPIT (communauté de)
Essipit - rivière aux coquillages. À 40 km au nord-est de Tadoussac, en bordure du Saint-Laurent et enclavée dans la municipalité des Escoumins, la communauté innue (382 personnes dont 200 hors réserve) couvre une superficie de 86 hectares. Très dynamique, la communauté a développé une expertise importante en récréotourisme par le biais de ses 5 pourvoiries, ses croisières aux baleines, ses nombreux chalets et sites de camping.

ESTARLETTE (l')
Nom commun en Minganie désignant la sterne arctique.

ETAMAMIOU (hameau)
Du montagnais aitu-mamiu, hauteur des terres, ligne de partage des eaux ou de uiahtehau qui signifie les feuilles changent de couleur à l'automne. À 140 km à l'est de Natashquan. Un poste de traite français a été établi près de l'embouchure de la rivière du même nom vers 1733 par Jacques de Lafontaine de Belcourt. Vendu à des Anglais vers 1764, le poste semble avoir été en activité pendant encore un siècle. Quelques familles habitent encore le hameau et s'occupent d'une pourvoirie. voir Rivière Etamamiou.
www.toponymie.gouv.qc.ca

FFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFFF

FAUNE
Les espèces indigènes de la Minganie sont nombreuses et bien adaptées à leur environnement.

Parmi les mammifères, on retrouve : l'orignal, le caribou, le chevreuil, l'ours noir, le lièvre d'Amérique, le renard roux et argenté, le loup, le lynx, la marmotte commune, le tamia, la moufette rayée, le castor, le rat musqué, la loutre de rivière, le vison, le porc-épic, le carcajou, l'écureuil roux, la martre, le pékan.

Les mammifères marins : le phoque commun, le phoque gris, le phoque du Groenland, le phoque à capuchon, le béluga, le grand rorqual bleu, le rorqual commun, le petit rorqual, le globycéphale noir, le dauphin à flanc blanc, le marsouin commun, le cachalot, l'épaulard.

La sauvagine se compose des espèces suivantes : la gélinotte huppée, le huart, le

canard noir, le garrot commun, le bec-scie commun, la sarcelle à ailes vertes, la macreuse à bec jaune, l'eider (moiac), le canard kakawi, l'oie blanche, l'outarde, la bernache, le lagopède, le tétras.

Les rapaces : l'autour, le balbuzard, la chouette, le hibou, le grand Duc, l'harfan des neiges, l'aigle, le faucon, l'épervier, la buse, le pygargue à tête blanche.

La faune ailée maritime : le macareux moine, le goéland argenté, le goéland à manteau noir, le goéland à bec cerclé, la mouette tridactyle, la sterne arctique, le guillemot noir, le gode, le cormoran.

La faune aquatique de la terre-ferme : la truite mouchetée, le touladi, la corégone, le grand brochet, la lotte, le meunier rouge et noir, la perchaude, le doré, le cisco, le ménomini rond.

La faune aquatique maritime : le saumon de l'Atlantique, l'éperlan, la truite de mer, le maquereau, le flétan atlantique, le hareng, le sébaste, la morue, le flétan du Groenland, l'esturgeon, la plie grise, le capelan, le poulamon, l'anguille, l'aiglefin, le thon, le requin, le calmar.

Les mollusques : la moule, l'oursin, le buccin ou bourgot, la mye, le bigorneau, le pétoncle, l'huître, le couteau, la palourde, la coque.

Les crustacés : le crabe, la crevette, le homard.

FERMONT (ville)
Au 53e parallèle, à environ 300 km au nord de Sept-Îles et à deux pas de la frontière du Québec et de Terre-Neuve, la ville minière de Fermont, reliée à Port-Cartier par une voie ferrée, témoigne par son nom même de la présence importante du minerai de fer dont le mont Wright est rempli et qui est exploité par la compagnie Québec Cartier. Plus de 80 % des revenus municipaux proviennent de l'exploitation de la mine située à 25 km à l'ouest de la ville officiellement créée en 1974 et construite par la Québec Cartier. Par ailleurs, le nom de Fermont est évocateur et riche d'histoire puisque la première forge du Canada a été établie en 1736, dans un village dénommé Fermont, ancienne dénomination de la municipalité de Saint-Maurice, dans la région de Trois-Rivières. La population fermontoise est très jeune, entre 25 et 35 ans, à l'image de la paroisse de La Résurrection et du bureau de poste dénommé Fermont créés en 1972, et elle a dû déployer des trésors d'imagination pour s'adapter à la vie nordique. Notamment, on a érigé un mur en arc de cercle d'une longueur de 1 km et de 15 m de haut pour réduire les effets du vent du nord en hiver. Fermont est dotée d'un centre commercial et récréatif qui fait corps avec le vaste complexe d'habitation. www.toponymie.gouv.qc.ca

FER ET TITANE (compagnie)
En 1941, Octave Dupuis, un trappeur de Havre-Saint-Pierre, se rend au Lac Allard dans l'arrière-pays et remarque les gisements. Il fait part de sa découverte Russell Johnson Parker, un ingénieur minier américain, dont les travaux d'exploration confirment la présence d'ilménite, un métal composé d'oxyde naturel de fer et de titane. En 1948, la Quebec Iron and Titanium Corporation est créée et construit un chemin de fer de 43 km et un quai de chargement pour diriger le minerai vers les fonderies de Sorel. L'arrivée de la compagnie marque le passage de pêcheur à mineur pour les habitants de Havre-Saint-Pierre. En 1950, Jos Rankin des Métallurgistes-Unis d'Amérique forme le premier syndicat regroupant les 150 travailleurs de la compagnie.
Lambert, p.194-95

FLORE
voir VÉGÉTATION

FOSSILE (un)
Les roches de la Minganie sont riches en fossiles et facilement visibles sur les affleurements. Au début du siècle, le géologue américain W.H. Twenhofel en a fait un inventaire très complet en récoltant 111 espèces faisant partie des groupes suivants: algues, coraux, bryozoaires, brachiopodes, pélécypodes, échinodermes, ostracodes, trilobites, gastéropodes et céphalopodes.

GGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGGG

GAMACHE Louis-Olivier (baie) 49* 48' 64* 22'
Cette baie de l'Île d'Anticosti rappelle Louis-Olivier Gamache, le flibustier, le contrebandier, le sorcier le plus légendaire de l'histoire de la Minganie. Né à l'Islet en 1787, cet homme intelligent, habile, roué, hardi, redoutable et redouté a vécu toute sa vie d'aventurier à l'Île d'Anticosti. Il avait construit sa maison précisément à l'endroit où Jolliet avait jadis bâti un fort et y mourut en 1854. Appelé aussi le croque-mitaine du golfe, moitié feu-follet, moitié loup-garou, il a alimenté de ses exploits les histoires des marins du pays, de la France, de l'Angleterre et des États-Unis. Sa réputation est telle que dans les récits populaires de l'époque, il est représenté comme un forban qui jouit de l'amitié du diable. Seul avec ses compagnons invisibles, il aurait massacré des équipages entiers et s'est ainsi emparé de riches trésors. Vivement poursuivi par un bateau du roi, il a disparu avec sa goélette au moment où il allait être saisi et l'on n'a plus aperçu qu'une flamme bleuâtre dansant sur les eaux. Voilà en substance, la nature de ses exploits si bien que personne ne voulait s'aventurer dans la baie de ce

Gamache démoniaque. Vers la fin de sa vie, il raconta ainsi son subterfuge. Puisqu'en été, sa baie était visitée par des navires cherchant un havre et quelques fois par des coureurs d'aventures, sa maison et sa famille étaient donc exposées à l'attaque de ces derniers. Il songea donc à attacher à son nom le prestige d'une terreur superstitieuse comme le diable, voilà pour la plaisanterie. Par contre, ses exploits de contrebandier sont bien inscrits dans la réalité. Gamache s'était déclaré l'ennemi du monopole des compagnies exploitant les postes de traite. Comme il aimait à faire les choses franchement, il allait étaler ses marchandises à la barbe des employés de la compagnie, dont il méprisait les menaces. Un jour que sa goélette est mouillée dans le port de Mingan et encerclée de canots montagnais avec qui il négocie, il aperçoit au loin la voile d'un croiseur de la compagnie du roi. L'ancre est levée et sa goélette légère et fine voilière glisse rapidement sur les flots. Une poursuite s'ensuit jusqu'à la nuit tombée. C'est alors que Gamache lie ensemble quelques bouts de planches pour en faire un radeau et dépose un baril de goudron avec des tisons enflammés provenant de sa cambuse. En larguant ensuite l'amarre du radeau, il se défile dans la nuit et retourne vers Mingan. Grande fut la déconvenue des officiers du croiseur, quand, après une chasse prolongée, ils arrivèrent à un petit feu qui semblait se nourrir des eaux de la mer. Pour les matelots, Gamache s'était envolé sous la forme d'un feu-follet. Voilà pour l'histoire. Grande aussi fut la surprise des commis de Mingan, lorsque, le matin du jour suivant, ils aperçurent la goélette chassée la veille, tranquillement mouillée et environnée d'un triple rang de canots montagnais. Le négoce pouvait reprendre et la légende ne fit que s'amplifiée par la rumeur populaire. Bélanger, p.46-50

GARDIEN DE PHARE (un)
La vie de gardien de phare était parfois très difficille à supporter surtout au XIXe siècle. Ceux, qui habitaient les tours circulaires, devaient affronter le froid intense et l'humidité constante de leur résidence. Seuls les gardiens des stations insulaires pouvaient s'absenter de leur lieu de travail. Ils sont autorisés à traverser sur la terre-ferme pour voir à l'approvisionnement de leur famille, ou encore pour la bonne marche du phare. Bien qu'essentielles à leur survie, ces traversées les exposent souvent à de grands risques. De fait, les noyades, lors de ces traversées, figurent au premier rang des accidents mortels chez les gardiens de phare. Eustache Forgues, gardien de phare à l'île aux Perroquets, périt de cette manière en 1892. La corvée quotidienne du gardien de phare est aussi très exigeante. Immédiatement après l'extinction des lampes, les centaines de prismes de verre de même que les lentilles doivent être nettoyés tous les jours. Vient ensuite l'assommante corvée de nettoyage et de polissage des lampes qui ont fumé toute la nuit, sans parler de la remontée manuelle du poid qui actionne le mécanisme de rotation du feu. Par temps de brume, les gardiens de phare ont peu de chance de trouver le sommeil puisque le canon de brume entre en action pour permettre aux navires de déterminer plus ou moins leur position, et ce, pour une période indéterminée. Comme c'est souvent le cas dans le golfe, certains gardiens vivent plusieurs jours consécutifs, voire même des semaines entières dans le brouillard, expérience des plus exténuante qui soit. Franck, p.138-152

GASPÉSIENNE (la)
Voilier de 45 pieds à deux mâts possédant aussi un moteur diesel (Ruston) utilisé comme barque de pêche.

GÉOLOGIE (la)
Quatre grandes régions décrivent le cadre physique du territoire. Ce sont : le Plateau et le Piedmont laurentien, les Basses-terres du Saint-Laurent et la Plate-forme maritime. Le Plateau, le Peidmont renferment d'importants gisements minéraux dans le roc et les Basses-terres, des gisements ferrifères alluviaux (sables noirs) dont les plus riches se retrouvent dans les deltas des rivières Moisie, Manitou, au Tonnerre, Saint-Jean et Natashquan.

Les ruptures de pentes sont nombreuses lorsque l'on passe d'une région à l'autre; les plus remarquables sont la chute Vauréal (76m) d'Anticosti, les rapides des Murailles (75m) sur la Romaine. La rivière Manitou (72m), la rivière Mingan (62m) et la rivière Sheldrake (49m) possèdent aussi des ruptures de pentes intéressantes.

Le Plateau laurentien est recouvert d'une bonne épaisseur de dépôts glaciaires. Il est parsemé de collines, de lacs et de rivières. Peu aménagé, il est l'habitat privilégié des grands cervidés comme le caribou.

Le Piedmont laurentien fait la transition entre le Plateau et les Basses-terres. Cette région est rocheuse et le fond des vallées est recouvert d'importants dépôts fluviaux. D'une largeur moyenne de 40 km, son altitude varie de 150m au sud et de 300m au nord. Peu habité, il est le royaume de l'épinette et des animaux à fourrures.

Les Basses-terres du Saint-Laurent varient de 2 à 40 km en largeur et son altitude ne dépasse pas les 150m. Surfaces rocheuses sur le littoral, parsemée de sables dans les deltas des rivières, la plaine côtière est bien drainée et la multitude d'îles et de récifs sur le littoral témoignent d'un relief ennoyé. Avec un taux d'érosion de 1 m par année en moyenne, la côte subit ainsi les contrecoups des tempêtes et des pluies diluviennes qui provoquent ravinements et glissement de terrain. Plusieurs villages ont commencé à se protéger par un enrochement de la côte.

La Plate-forme maritime est une région marine qui se situe à des profondeurs de

moins de 200m et la largeur varie de 25 km sur la Moyenne Côte-Nord jusqu'à 100 km sur la Basse Côte-Nord. Parsemée de hauts fonds, la Plate-forme recèle de bancs de pêche dont le plus vaste est le banc Beaugé. Plusieurs archipels percent la Plate-forme séparés de la côte par des chenaux sous-marins qui sont d'anciennes vallées fluviales. Frenette, p.29-72

GITONY (le couple)
Une jeune québécoise de famille respectable et à l'aise, d'excellente éducation se préparait à la vie monastique quand la maladie l'empêcha de réaliser son projet. Sur les conseils de son médecin, elle quitta Québec pour aller respirer l'air vivifiant du golfe. En route vers le détroit de Belle-Isle, la goélette fît naufrage à la Pointe-aux-Esquimaux. Rescapée et recueillie par les habitants, elle y fît la connaissance d'un Français dénommé Gitony, un tonnelier né à Saint-Malo. Après le mariage, le couple parti s'installer à l'île d'Anticosti; on présume à l'emplacement laissé vacant depuis le décès de Louis-Olivier Gamache. Elle devint bientôt une chasseresse émérite. Elle y vécut une dizaine d'année. Après la mort de son mari, elle épousa un pêcheur de la Côte et termina ainsi sa vie d'insulaire solitaire. Potvin, p. 360

GLACIATION
La dernière glaciation, celle de Wisconsin, date de quelque 30 000 ans et comprend une calotte épaisse de 10 000 pieds en moyenne qui a couvert la majeure partie du Canada et des États-Unis. La déglaciation est un phénomène assez récent, dû au réchauffement du globe et remonte à environ 11 000 ans. La disparition des glaces s'est faite de la périphérie vers le centre, ce qui explique, par exemple, que les îles de la Madeleine, d'Anticosti et de Mingan auraient pu connaître une déglaciation plus hâtive. La terre ferme de la Minganie et les îles de l'archipel Mingan sont parcourues de stries accompagnées de cannelures glaciaires formées par la pression des glaciers. On les remarque surtout aux pointes des îles. Lévesque, p. 24

GOÉLAND
Il s'agit ici du goéland maritime et non pas du goéland des villes nord-américaines gavé de patates frites, de hot-dogs et de déchets de dépotoirs. Le goéland argenté et le goéland à manteau noir sont les plus fréquents en Minganie. Voici ce qu'en pense la naturaliste Henry de Puyjalon en 1894 : "Tous les goélands sont des bandits de la pire espèce. Le goéland est d'une rare gloutonnerie. Putréfaction ou chair fraîche, il avale tout, il digère tout. Il détruit une quantité énorme de crabes, d'oursins, de homards et même de poissons, surtout d'anguilles, qu'il attrape fort adroitement au milieu des algues, car il ne plonge jamais. Il détruit en outre une quantité considérable de jeune gibier comme les toutes petites moniacs (canard eider). Il remonte aussi les rivières et se rend souvent jusqu'au lacs les plus éloignés. Il est un des principaux agents de la dispersion des poissons dans les eaux douces. Il transporte, collés à ses pattes par des mucosités particulières ou emmagasinés dans son estomac, des oeufs de poissons qu'il dépose ou dégorge. C'est ainsi qu'une multitude de réservoirs séparés de toutes les sources poissonneuses se sont peuplés d'espèces variées. C'est ainsi également, selon toute vraisemblance, que certaines espèces exclusivement marines, comme le hareng et fluviales, comme l'éperlan, se sont acclimatées dans des lacs d'eau douce. Certaines îles comme l'Île Nue de Mingan et quelques pointes comme celles d'Anticosti, en sont complètement couvertes à la saison de la ponte. Les conifères de l'Archipel-de-Mingan sont tellement couverts de ces oiseaux, que l'on est tenté de prendre pour de gros flocons de neige, lorsqu'on les aperçoit du large. Malgré tout, se sont des oiseaux superbes, surtout les manteaux noirs, dont l'envergure atteint quelquefois cinq pieds et demi. N'avoir restreint en rien la destruction du goéland et de ses oeufs délicieux en omelette est l'une des gloires de l'ancienne loi de la chasse, qui hélas ! en compte bien peu ".
Bélanger, p. 76-87

GOËLICHE (la)
Nom vulgaire de la mouette

GOÉMON
Synonyme de varech, une algue marine qui sert pour engraisser et fertiliser les jardins et parfois à nourrir des animaux.

GOYNISH
Autre appellation de Aguanish

GRAVE (le)
Terrain rocailleux où l'on fait sécher le poisson, où sont les vignaux. Bélanger, p.153

HHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHHH

HABILLAGE (l')
Ensemble des opérations destinées à préparer la morue. Premièrement, le pêcheur commence par décoller la morue en lui coupant la tête et l'éviscérant entièrement par le ventre en ne conservant que le foie. Ensuite, la morue est tranchée d'un coup de couteau par-dessus, puis un autre par-dessous l'arête qu'il enlève d'un troisième coup de couteau. La morue ainsi habillée était jetée dans une grande cuve d'eau salée. La technique de l'habillage est la même pour tous les poissons ou mammifères marins comme en fait foi cette chanson traditionnelle de marin :
Pique la baleine

Joli baleinier
Pique la baleine
Je vais l'habiller

Une fois, l'habillage terminée, la morue est transportée au chaffaud où on la couvre de sel et l'empile par lits pour la faire mariner de 7 à 8 jours. Ensuite lavée et égouttée, la morue est portée sur les vigneaux pour être séchée au soleil.
Bélanger, p.153 - Landry, p.87-88

HALAGE (le)
En hiver, on traçait des chemins de glace sur la banquise pour transporter le bois de chauffage des îles et du foin vers la terre ferme. Au début, on se servait des boeufs qui furent progressivement remplacés par des attelages de chiens. Les meutes de chiens devinrent si imposantes (3 à 4 chiens par habitants) que plusieurs furent abandonnés dans la nature, Ces chiens errants devinrent rapidement un fléau; on ne compte plus le nombre de villageois attaqués ou dévorés par ces chiens. Les animaux de basse-cour subissaient le même sort. Si bien qu'en 1899, le conseil municipal de Pointe-aux-Esquimaux imposa une taxe de $4.00 par chien, plus que le chien ne vaut. Tous les chiens, entre 450 et 500, furent abattus et on acheta des chevaux. Vigneau, p.173

HANCHE
Partie de la coque d'un bateau vers les trois-quarts arrière.

HARRINGTON-HARBOUR
Le seul village permanent de la Basse Côte-Nord existant sur une île. Instauré par des Terre-Neuviens en 1831 (Familles Simms et Chislett), les habitants se retrouvent sur les quatre îles de ce minuscule archipel contenu à l'intérieur de l'archipel du Petit Mécatina. L'île d'Harrington est la plus importante et doit son nom au gouverneur Aylmer qui la nomma ainsi en l'honneur du 3e comte de Harrington décédé en 1829. Ce village possédait, en 1907, le seul hôpital de la côte, l'hôpital Grenfell, don de la fondation londonienne Deep Sea Mission, aujourd'hui fermé. L'île fut aussi appelée Hospital Island. Depuis 1892, le docteur Grenfell parcourait les villages et hameaux de la Basse Côte-Nord avec son navire-hôpital avant de fonder son hôpital sur l'île. Une américaine du nom de Emerson fut la première femme médecin de la région.

En 2002, le village a servi de décor au film La Grande Séduction du réalisateur Jean-François Pouliot et scénariste Ken Scott.
www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p.228

HAUTE CÔTE-NORD (la)
En montagnais : Attik Iriniouetchs, c'est à dire le pays des gens du caribou. Entre 1820 et 1840, de nombreuses explorations de l'arrière-pays de la Moyenne et Basse Côte-Nord sont entreprises par les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson. De nouveaux postes sont donc ouverts sur les grandes voies de communication des Montagnais. Mais ces connaissances restent secrètes, à l'usage exclusif de la compagnie. Il faudra attendre les premières expéditions scientifiques vers 1861 pour découvrir les immenses ressources naturelles de ce territoire. Presque tout le territoire ancestral des Montagnais est maintenant arpenté, cartographié, identifié et prêt au développement minier et hydroélectrique. www.toponymie.gouv.qc.ca

HAVRE-ST-PIERRE
Anciennement Pointe-aux-Esquimaux qui devint Havre-St-Pierre le 1er mai 1924 en l'honneur de Saint-Pierre, patron des pêcheurs. Fondé par des Madelinots en 1857 à 200 km à l'est de Sept-Îles, ce village était nommé Wepmiskaw - pointe du castor blanc par les Montagnais. Havre-Saint-Pierre est la plus importante municipalité de la Minganie avec ses nombreux services gouvernementaux. Ancien secrétaire de la municipalité, le poète Roland Jomphe relate dans ses écrits les liens uniques entre l'homme, la terre et la mer et Placide Vigneau dans son journal 1857-1926 « Un pied d'ancre» raconte l'épopée des fondateurs et la vie maritime de l'époque. En 1948, au Lac Allard à 40 km au nord, la compagnie Fer et Titane inaugure une mine d'ilménite, minerai composé de fer et de titane et constitue depuis la colonne vertébrale de l'économie régionale. Au cours des années, l'évolution de Havre-Saint-Pierre demeure soutenue et représente un modèle original de croissance. Contrairement aux villes-champignons comme Gagnon ou Schefferville, les mineurs sont transportés par chemin de fer, matin et soir; ils continuent donc de rester sur place. C'est la porte d'entrée de l'archipel Mingan sous la supervision des naturalistes de Parc-Canada. www.toponymie.gouv.qc.ca

HÉBERT Jos
Célèbre postillon entre Blanc-Sablon et Havre-Saint-Pierre entre 1879 et 1919. Gilles Vigneault lui consacra une chanson relatant ses exploits.

HONGUEDO (détroit) 49' 15' 64, 00'
Appelé aussi Détroit Saint-Pierre, ce toponyme désigne le large passage du golfe du Saint-Laurent entre la péninsule de la Gaspésie et l'île d'Anticosti. D'origine micmac, Honguedo désignerait un lieu de rassemblement, probablement Gaspé. L'appellation actuelle origine des écrits de Jacques Cartier de 1535-36. www.toponymie.gouv.qc.ca

HYDROÉLECTRICITÉ

La Côte-Nord est l'une des principales régions productrices d'électricité, comme en témoigne l'importance de ses nombreux complexes hydroélectriques installés sur les rivières Bersimis, aux Outardes, Manicouagan, Sainte-Marguerite et Toulnustouc. Les installations nord-côtières d'Hydro-Québec comptent en effet pour plus de 30 % de la puissance installée totale au Québec. À cela s'ajoute la production d'une douzaine de petites centrales hydroélectriques privées qui sont disséminées un peu partout dans la région. Enfin, la concrétisation d'autres projets hydroélectriques, la réfection et l'amélioration du réseau actuel de même que le développement du potentiel éolien constituent un apport économique régional important.

Éolien

La Côte-Nord fait partie des régions administratives les plus favorisées en matière de potentiel éolien au Québec. En effet, cela est corroborée par les mâts de mesure de vent installés lors de la réalisation du programme de mesures du potentiel éolien (PMPE) et dans une étude menée par le Groupe éolien de l'Université du Québec à Rimouski, financée par le Ministère. On y a défini les régions du golfe du Saint-Laurent, de l'île d'Anticosti et de la Moyenne et Basse-Côte-Nord comme des sites à fort potentiel éolien, surtout dans le secteur de Lourdes-de-Blanc-Sablon. Ces secteurs présentent des vents qui soufflent de 25 à 30 km/h en moyenne.

Biomasse

La Côte-Nord regroupe 20 % des activités d'exploitation de la biomasse tourbeuse au Québec. À cause de sa réserve abondante, la tourbe brune bien décomposée est une source autochtone d'énergie stratégique à moyen et à long terme. En effet, ce combustible, étant considéré comme du charbon pauvre, peut être transformé en électricité ou en chaleur par des technologies thermiques comme la combustion ou la gazéification.

Exploration pétrolière et gazière

Au cours des dernières années, le bassin sédimentaire d'Anticosti a été l'objet d'investissements majeurs en exploration pétrolière et gazière. Actuellement, les compagnies Corridor Resources et Hydro Québec Pétrole et gaz détiennent 33 permis de recherche couvrant plus de 500 000 hectares. Les travaux de recherche en cours permettront de vérifier le potentiel en hydrocarbures.

Activité économique

L'industrie de l'énergie de la Côte-Nord assure plus de 1 600 emplois directs, dont la majeure partie se trouve dans les secteurs de l'électricité et de la distribution des produits pétroliers. Ces emplois représentent 4,1 % des emplois totaux en énergie au Québec. De plus, la région compte 120 stations distributrices de carburants en service, ce qui représente 2,8 % de l'ensemble des établissements de distribution de carburants au Québec.

HYDROLOGIE (l')

Le réseau hydrographique est très ancien et date du temps où tout le fond marin actuel du golfe était à l'air libre. Les rivières ont un débit de 10 à 40 % supérieur à la moyenne québécoise. Les rivières gèlent entre la mi-octobre et le début novembre et dégèlent entre le début mai et la mi-juin. Frenette, p.37-38

Les eaux de l'estuaire et du golfe sont très salées et froides à cause du courant du Labrador qui se fait sentir jusqu'à la pointe des Monts. L'englacement de la côte s'effectue vers la mi-décembre et son déglacement vers la mi-mai. De petits icebergs peuvent atteindre Harrington Harbour. Les marées sont semi-diurnes, c'est à dire une haute et basse marée par jour. Leur amplitude passe de 0,9 m à Blanc-Sablon à 3,7 m à Tadoussac. La hauteur des vagues est d'environ 0,8 m en été et de 1,3 m en hiver et peuvent atteindre 6 m lors de tempête. Frenette, p. 50-53

IIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIIII

INDUSTRIE FORESTIÈRE (l')

L'absence de routes et de chemin de fer rendent la Minganie peu propice au développement forestier. Seule l'île d'Anticosti connaîtra une exploitation forestière à grande échelle. En 1927, 1 500 bûcherons y travaillent. On estime le volume annuel de coupe à 300 000 cordes de bois.
Frenette, p. 377

INFIRMIÈRES (les)

Dans une région fort mal desservie en services de santé, les infirmières - sages-femmes jouèrent un rôle capital auprès des malades. Parcourant un immense territoire, elles affrontaient les pires dangers, hiver comme été, dans leurs déplacements. Beaucoup de nord-côtiers doivent la vie à ces femmes dont Evelyne Bignell, Pauline Laurin, Germaine Gaudet, Anita Lavoie, Jeanne-d'arc Gagnon, Patricia Tremblay-Dion pour nommer que quelques unes de ces pionnières. Lambert, p.39

INNU

Bonjour se dit «KUEI-KUEI» en langue innue.
Regroupement des Montagnais et des Naskapis donc des tribus suivantes : Betsiamites, Papinachois, Ouchestigouek, Ounescapis, Oumamiois. Géographiquement, les Betsiamites vivent sur le bassin de la rivière Betsiamites, les Papinachois sur les bassins des rivières aux Outardes et Manicouagan, les Ouchestigouek et les Ounescapis sur les bassins intérieurs de l'Ungava et du Labrador, les Oumamiois sur les bassins de la rivière Moisie, de La Romaine, de la Natashquan, de l'Olomane et de la Petit-Mécatina. Les Naskapis désignent

toutes les tribus amérindiennes de l'intérieur des terres de la Haute Côte-Nord du Québec par opposition aux Amérindiens du littoral nord du Saint-Laurent désignés par les Montagnais. Cette désignation (Montagnais) est attribuée à Champlain qui la tiendrait peut-être des Basques, parmi les premiers Européens à avoir échangé avec les populations locales, qui ont identifié trois groupes autochtones : les «Esquimaos» (Inuit), les «Montaneses» (Montagnais) et les «Canaleses» (Iroquois). A partir de Champlain, les Montagnais désignent toutes les tribus vivant sur la côte entre Québec-Tadoussac-Sept-Îles-St-Augustin.

Au nombre de 14 300, les Innus représentent la nation amérindienne la plus populeuse du Québec et 70% d'entre eux vivent dans les réserves de la Côte-Nord. Les communautés innues sont : Essipit -rivière aux coquillages (Les Escoumins), Pessamit - là où l'on trouve la lamproie (Betsiamites), Kawawachikamach - rivière sinueuse (Shefferville), Matimekosh - petite rivière ou petit poisson (Shefferville), Uashat - Maliotenam - la baie, village de Marie (Sept-Îles), Ekuanitshit - là où quelque chose est échoué (Mingan), Nutukuan - là où l'on chasse l'ours (Natashquan), Unamen Shipu - rivière de la couleur (La Romaine), Pakua Shipi - rivière sèche (Saint-Augustin), Mashteuiatsh - là où il y a une pointe (Pointe-Bleue). Cette dernière, située au Lac-St-Jean, est la seule communauté innue en dehors de la Côte-Nord. Au Labrador, on retrouve deux autres communautés, soit Sheshatshiu (Goose Bay) et Utshimassiu (Davis Inlet).

Les seules institutions autochtones reconnues par le gouvernement fédéral jusqu'en 1960 sont les Conseils de bande, élus à tous les deux ans et dotés de pouvoirs très limités. En novembre 1975, 11 bandes amérindiennes se regroupent pour former le premier organisme permanent, le Conseil Attikamek-Montagnais qui prépare les dossiers de revendications territoriales, toujours d'actualité. Dissous en 1994, ce Conseil est remplacé par le Conseil national Attikamek, le Conseil tribal Manuitum et le Conseil tribal Mamit Innuat. Frenette, p. p.77-118-122-125,544, Dictionnaire de l'an 1000 à nos jours

INSECTES PIQUEURS (les)
Ils sont là depuis toujours (75 à 100 millions d'années). Ils piquèrent les grands dinosaures. Ils furent témoins de l'essor des oiseaux, puis de l'apparition des mammifères et de l'homme. Ils sont présents sur tous les continents, à l'exception de l'Antarctique. Leurs milieux de vie occupent les espaces ouverts, forestiers et montagneux jusqu'à plus de 4 000 mètres. En 1512, Jean Cabot écrit dans son rapport de voyage : « De leur agressivité semble se dégager leur devise : Nous vous aurons !»

Les insectes piqueurs au Québec appartiennent à quatre grandes familles de Diptères : 1) les Simulies, dites mouches noires, (60 espèces au Québec) avec des appendices buccaux qui mordent la chair avant d'en aspirer le sang. 2) les Tabanides (40 espèces dont les taons, frappe d'abord, mouches à chevreuil, à orignal ou à cheval) qui infligent à leurs victimes une morsure cinglante. 3) les Cératopogonides (brûlots - 100 espèces au Québec) qui attaquent agressivement en nuée. 4) les Culicides (52 espèces dont les moustiques, maringouins) qui piquent à l'aide de leur trompe rigide et perceuse.

Contrairement à la croyance populaire, la femelle ne meurt pas après avoir piqué; gorgée de sang, elle se dirige vers un endroit humide pour compléter le développement de ses oeufs, près de 300 et non pas des milliers comme on le croit. La longévité du maringouin s'échelonne de 1 à 4 semaines. Par contre, le mâle meurt peu de temps après l'accouplement.

Les maringouins, les moustiques et autres «bibittes» font partie de notre culture populaire. Des centaines de récits, de chansons leurs sont consacrés; on dénombre, actuellement au Québec, au moins 14 lacs, 2 étangs, 2 ruisseaux et 1 montagne qui portent le nom de Maringouin; 12 lacs portent le nom de Moustique et plusieurs lacs et ruisseaux s'appellent «bébite» ou «bibite».

Pour se soulager rapidement d'une piqûre douloureuse, on applique du bicarbonate de soude mélangé à de l'eau froide ou un morceau de glace. Bourassa, p.32 et ss

INUIT (les) (un Inuk)
Anciennement Esquimau. Vers 5 000 ans, une première vague migratrice inuit traverse le détroit de Béring en provenance de Sibérie orientale; une deuxième suivra en l'an 1 000. Ces groupes peupleront graduellement la presque totalité des îles et la bordure nordique du continent américain jusqu'au Groenland. Contrairement aux Amérindiens, il existe encore dans le nord-est de la Sibérie des groupes apparentés aux Inuit nord-américains. Vers 3 000 ans marque l'arrivée des Inuit (Dorsetiens) sur l'ensemble de la côte du Labrador et de Blanc-Sablon à Rivière-Saint-Paul, appelé «Quitzezaqui», la "Grande Rivière". Un refroidissement du climat force les Dorsetiens à migrer le long des côtes à la recherche de nourriture. Ces Inuit ne chassent non seulement le loup-marin mais aussi le caribou à l'intérieur des terres.

A partir de l'an 1 000, les Dorsetiens sont graduellement remplacés par les Thuléens, ancêtres directs des Inuit actuels et chasseurs de gros mammifères marins tels la baleine et le morse. Avant la venue des Européens, les Inuit étaient maîtres des lieux. Ils défendirent leur territoire avec courage et détermination contre les Indiens jusqu'au jour où les Français, leur tournant le dos, se mirent à vendre des armes et munitions aux Montagnais. Ils furent vaincus en 1640 par les

Montagnais à l'Île-aux-Esquimaux en face de Rivière-Saint-Paul. Par deux fois, ils attaquèrent ensuite la garnison de Brador après 1674. Ils furent finalement vaincus à Battle-Harbour en 1757. Chassés du Labrador, ils se replièrent définitivement vers l'Ungava.

L'alliance des Français avec les Montagnais contre les Inuit s'expliquerait par des motifs commerciaux. Tout comme les Montagnais, les Inuit commerçaient avec les Français. Tandis que les Montagnais retournaient à l'intérieur des terres vers leur territoire de chasse, les Inuit eux restaient sur la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu. La chair crue de loup-marin leur était indispensable pour se nourrir eux-mêmes et pour alimenter leurs meutes de chiens; sa peau pour confectionner leurs longs kayaks et des bottes étanches, des lanières et des attelages. De la baleine, ils utilisaient en plus de l'huile et de la chair les solides ossements dans lesquels ils taillaient des semelles pour les patins de leur traîneau (Kramotik, voir cométique). Ainsi, pour les Français, l'Indien représentait un collaborateur tandis que l'Inuk se révélait un sérieux compétiteur. Les établissements français ne devaient jouir que deux ans à peine de cette trêve. En 1759, après la conquête, tout sera passé aux mains des puissantes compagnies anglaises (Compagnie du Labrador et de la Baie d'Hudson) qui assumeront pendant près de cent ans un monopole sur tout cet immense territoire. Frenette, p. 77 et ss - Dionne, p. 22-26

JJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJJ

JACQUES-CARTIER (détroit de)
Grand chenal maritime de quarante kilomètres de largeur séparant l'île d'Anticosti de l'archipel de Mingan, anciennement appelé le canal du Labrador. Il fut nommé ainsi en 1934 pour souligner le quatrième centenaire du premier voyage du navigateur malouin Jacques Cartier. Gauthier Larouche, p. 66

JERSEYAIS ou JERSIAIS
Venue de l'île Jersey de l'archipel anglo-normand en 1767, la famille Robin s'installe à Pasbébiac en Gaspésie pour exploiter la morue du golfe et excerce un quasi-monopole. Par la suite, des employés jersiais de la Robin Co. forment à leur tour des compagnies maritimes. Ces compagnies créeront des postes permanents sur la côte forçant ainsi plusieurs familles gaspésiennes à s'exiler sur la Basse Côte-Nord. Ces compagnies domineront l'économie régionale des pêcheries jusqu'en 1930. Ce sont les compagnies : Robin Charles & Co, John & Elias Collas Co, Le Bouthillier Brothers, William Fruing Co. Par extension, le mot jersiais s'appliquera aux pêcheurs gaspésiens qui traditionnellement font commerce avec des compagnies jersiaises qui dominent le marché de la morue séchée. La faillite de la banque de Jersey, en 1886, affecta durement ces compagnies; de plus, le marché délaisse le poisson séché au profit du frais ou du congelé, ce qui accélérera le déclin. Frenette, p.241

JOHAN-BEETZ
Voir BAIE-JOHAN-BEETZ

JOLLIET Louis
Né à Québec le 21 septembre 1645, il découvre le Mississippi en 1674. Le 15 juin, il atteint avec Marquette la rivière Wisconsin et s'arrête à Quapaw. Ils sont à 10 jours de l'embouchure du grand fleuve; ils ont parcouru 1 700 mille. Ils savent maintenant que le Mississippi se jette dans le golfe du Mexique. Il n'a plus d'inconnu, mission accomplie, ils retournent sagement vers Québec. Sur le retour, son canot chavire dans les rapides de Lachine et il perd son précieux coffret qui contient tous ses papiers. Cavelier de Lasalle profitera de cette bévue pour revendiquer la découverte du Mississippi. Plus tard, il se marie avec Claire Bissot et devient tuteur des enfants de François Bissot décédé. En 1679, Duchesneau lui concède les îles et îlets appelés Mingan et prend Jacques de Lalande comme associé. Entre mai et octobre de la même année, il part pour la Baie d'Hudson. L'année suivante, l'intendant Duchesneau lui concède l'Île d'Anticosti et il devient l'hydrographe du roi et s'installe avec sa famille à Anticosti. En 1690, il est attaqué par les Anglais et subit des pertes considérables et en 1692, une nouvelle attaque le ruina complètement en détruisant tout les bâtiments qu'ils possédaient. Il meurt en 1700. Après une série de succession, la Seigneurie de Mingan est cédée à la Compagnie du Nord-Ouest en 1803 qui s'unit avec la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1821. Lévesque, p. 43-49

La dernière trace que nous avons de Jolliet se résume à une signature qui date du 4 mai 1700 et retrouvée à la cathédrale de Québec. Parti de Québec en mai de la même année, on le perd totalement de vue ensuite. Bien que la tradition orale rapporte que les Montagnais avaient coutume de faire un pèlerinage en hommage à un grand Français dans une des îles, il semblerait que ce grand explorateur est tout simplement disparu lors d'un voyage sur le Saint-Laurent et que son présumé tombeau sur les Îles Mingan n'existerait pas; jusqu'à preuve du contraire. Lévesque, p. 93

JOMPHE Roland
Né à Pointe-aux-Esquimaux en 1917. Le poète de la Minganie exerce le métier de pêcheur pendant soixante ans en plus d'être sacristain et secrétaire-trésorier de la municipalité de Havre-Saint-Pierre. Passionné d'histoire, il relate dans ses écrits la beauté des paysages, le métier de pêcheur et de mineur et témoigne de la vie quotidienne de ses habitants. En 1978, il publie un recueil de poésie intitulé : De l'eau salée dans les veines.





La Bonne femme Nigière

Depuis longtemps l'âme de bonne femme
Est là rêve de chez-nous
En écoutant jouir les brunes
Une tendresse de remous
Et le silence au coin de l'anse
Avec l'amour au lien de vie
C'est un attrait de l'espérance
Qui se contemple avec envie

Un peu plus haut que la marée
Avec la roche de Calcaire
La liberté d'une pensée
En regardant la dame de pierre
Comme moulée dans l'érosion
Les seins tournés vers la Baie
En respectant son intention
Avec la froidure et la fierté

Portant la robe de varglas
Avec des pôles de rosée
Dans le mirage de là-bas
À la dérive de l'année

Par la nature de son corsage
Obéissant aux grandes lois
En attendant sur le rivage
C'est la bonne femme au bord du Baie

Roland Joyla



















JOVENEAU (Alexis)
Prêtre missionnaire de La Romaine de 1953 à 1993

KKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKKK

KÉGASHKA (village)
Nom montagnais qui signifie baie de chaque côté de la pointe. Poste de traite en 1831, le village acadien de langue française est fondé en 1852 et décimé en 1871 par une épidémie de diphtérie. La population fut évacuée vers la Beauce. Par la suite, village anglais depuis la venue des Terre-neuviens en 1872 qui achetèrent les maisons abandonnées. A leur tour, ils désertent le village en 1890. Ce sont des familles de Perth en Ontario dont les ancêtres étaient Terre-Neuviens qui occupent les lieux. À partir de Kégashka vers l'est, on vit à l'heure des Maritimes; on doit donc avancer sa montre d'une heure. www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p.224

KRILL (le)
Mot norvégien désignant les larves de crustacés de la famille des zooplanctons. Principale source de nourriture des baleines. Voir PLANCTON

LLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLLL

LABRADOR (péninsule du)
Le toponyme Labrador s'applique à l'ensemble de la péninsule comprise entre la baie d'Hudson et l'axe du fleuve Saint-Laurent et bordée par la côte Atlantique au nord-est. Avant la décision du Conseil privé de Londres en 1927 qui fixa de nouvelles frontières localisées à la limite intérieure du bassin atlantique (Churchill Fall), c'était la rivière Saguenay qui jouait le rôle de frontière au sud-ouest; de là, l'utilisation de côte du Labrador pour désigner ce qu'on appelle aujourd'hui la Côte-Nord. Labrador viendrait du surnom attribué à l'explorateur portugais Joäo Fernandes dit llavrador (le laboureur) qui fréquenta la région vers 1500. Au début, Labrador désignait les terres du Groenland pour s'appliquer ensuite au terres du continent américain; Terra Dellabrador en 1566. www.toponymie.gouv.qc.ca

LALANDE Jacques de
Concessionnaire associé à Louis Jolliet pour l'exploitation de la seigneurie des îles Mingan.

LA ROMAINE (village)
Du montagnais unaman (ouroman - Oloman) qui veut dire ocre rouge, une glaise qui teinte le rivage. Depuis des temps immémoriaux les Unaman-shipiulnut ou peuple de la rivière de l'ocre rouge s'y retrouvaient durant l'été après avoir abandonné temporairement leurs quartiers d'hiver de l'arrière-pays. La création d'un poste de traite vers 1710 par les Français devait établir par la suite de cadre des relations avec les Blancs et asseoir les bases de la sédentarisation plus poussée que connaîtront les Montagnais au XXe siècle. Le comptoir devient la propriété de la Labrador Compagny en 1780 et s'en départira au profit de la Compagnie du Nord-Ouest qui le vendra à son tour à la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1822. Cette dernière l'exploitera pendant un siècle. Vers 1860, des pêcheurs acadiens commencent à s'y installer suivis par des Terre-Neuviens en 1920. En 1955, le père Alexis Joveneau dote le village d'une chapelle et d'une école. Voir Rivière Olomane www.toponymie.gouv.qc.ca

LA ROMAINE (Complexe de)
Hydro-Québec Production a obtenu l'autorisation de construire un complexe hydroélectrique de 1 550 MW sur la rivière Romaine, au nord de la municipalité de Havre-Saint-Pierre, sur la Côte-Nord. Ce complexe sera composé de quatre aménagements hydroélectriques dont la production énergétique moyenne annuelle s'élèvera à 8,0 TWh. Les travaux de construction devraient commencer au milieu de 2009 et être terminés en 2020. La première mise en service est prévue pour 2014. Le coût total du projet est évalué à 6,5 milliards de dollars.

LA TABATIÈRE (village, baie)
Du montagnais "tabaquen" qui veut dire sorcier. Des missionnaires racontent que les Amérindiens avaient coutume de consulter un sorcier-jongleur qui donnait des indications quant aux augures de leur voyage de retour vers leur campement d'hiver au fond des bois. Fondé en 1820, l'Écossais Samuel Robertson y installe un établissement permanent que ses descendants occupent encore aujourd'hui. Des Jersiais viendront se joindre aux Robertson en 1855 pour faire la pêche à la morue et la chasse aux loups marins. En 1941, Louis-Télesphore Blais établit la St-Lawrence Sea Product Compagny, une fonderie de graisse de loup-marins qui se spécialisera par la suite (Primonor) dans la transformation du poisson frais. C'est aujourd'hui le plus important centre de transformation des produits de la pêche en Basse Côte-Nord.
www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p.238

LÉGENDES (les)
La vie des Minganois est agrémentée de récits et légendes bien typiques selon leurs lieux de résidence. C'est à Rivière-au-Tonnerre que résident les sirènes du Saint-Laurent qui charment les pêcheurs et chasseurs de phoques tandis que les chevaux de malheur de Longue-Pointe venaient hanter les pêcheurs esseulés sur les îles Mingan. Le grand serpent de mer de Pointe-aux-Esquimaux mesurait plus de cent pieds de longueur et ne cédait en rien à la fabuleuse sciegouine des mers

dans la destruction des bateaux et la perte des équipages. Les marins de Natashquan doivent combattre les féroces oiseaux voleurs qui s'emparent des filets remplis de poissons; alors qu'à Tête-à-la-Baleine, les corps des défunts sont enlevés par le grand cométique noir mené par un attelage de chiens noirs conduit par le diable lui-même. Heureusement, existe à La Romaine, Tshakapesh l'invincible, un jeune Montagnais qui combat les monstres et les mauvais manitous avec ses flèches qui peuvent fendre les montagnes. Enfin, les aurores boréales de Blanc-Sablon se transforment en marionnettes aux danses macabres pétrifiant de peur ceux et celles qui les regardent trop longtemps comme cette roche rappelant Rose-Anna, la femme pétrifiée de Blanc-Sablon. Dupont, p.29-57

Mais que représentait, au niveau mythologique pour un Amérindien, l'arrivée des Européens ? Selon les légendes recueillies par la tradition orale, les navires étaient des îles flottantes poussés par des nuages (voiles) accompagnées par la foudre et le tonnerre (coups de canons). À son bord se trouvait l'Homme-Lapin blanc, sorte de héros mythique qui pouvait guérir les maladies. L'attitude des Amérindiens envers les Européens changea rapidement lorsqu'ils s'aperçurent qu'à la suite de contacts répétés les maladies se répandirent. Les Blancs devinrent des esprits maléfiques apportant la mort. Trigger, p.177-178

Les légendes esquimaudes racontent quant à elles, la présence des Tunnits, tribu d'hommes gigantesques qui chassait et pêchait à la Terre de Baffin et au Labrador. Tout laisse croire que ces êtres surnaturels étaient des Vikings venus d'Islande. Dictionnaire de l'an 1000, p. 19

LESCARBOT Marc

Cet avocat français présenta en 1606 à Port Royal sa pièce «Théâtre de Neptune», la première représentation théâtrale en Amérique du Nord. Poursuivant son voyage vers la Huronnie, il identifia plusieurs lieux d'habitation amérindiens de la Côte Nord. Lambert, p.21

LÉVESQUE René

Archéologue originaire de Québec. Ses fouilles sur l'île du Havre de Mingan et l'île Nue ainsi qu'à Brador permirent d'identifier de nombreux artefacts basques, amérindiens et français. Ses travaux permirent aussi d'authentifier la présence des postes de traite de Jolliet en Minganie.

LEWIS Harrison F.

En 1920, il fut chargé d'appliquer en Basse Côte-Nord la nouvelle loi canado-américaine sur les oiseaux migrateurs. Il créera par la suite une dizaine de réserves ornithologiques et à les faire connaître auprès des résidents et à la communauté scientifique internationale. Frenette, p.399

LONGUE-POINTE-DE-MINGAN

En montagnais Nemiskat - endroit poissonneux. À 16 km de Rivière-Saint-Jean. Anciennement Paspaya, déformation de Paspébiac qui rappelle l'origine acadienne du village. Aujourd'hui, Longue-Pointe doit son nom à la flèche de sable qui avançait jadis dans le fleuve. Cette langue de terre traduit "mingain" en basque offre une des interprétations retenues sur l'origine de ce toponyme. En effet dès 1550, les Basques venaient chasser la baleine dans les eaux de l'archipel, Le comte de Puyjalon nota, à la fin du XIXe siècle, dans son journal les structures de maçonnerie tandis que des fouilles archéologiques entreprises par René Lévesque dans les années 70 confirmèrent l'utilisation d'un four à l'île Nue de Mingan par les Basques. En 1833, le capitaine Philippe Le Brock aménage des comptoirs de pêche saisonniers mais ce n'est qu'en 1870 que des acadiens s'y installent en permanence

En face de Longue-Pointe commence l'Archipel-de-Mingan avec l'Île-aux-Perroquets où habitent les gardiens de phare depuis 1888, dont le comte de Puyjalon, le premier, suivi de Eustache Forgues qui se noie en retournant à la terre ferme en 1892 et Placide Vigneau qui lui succéda jusqu'en 1912.

En 1942, l'armée américaine construit un aéroport militaire. Du coup, les habitants trouvent du travail et ne sont plus totalement dépendants de la pêche. La fin de la deuxième guerre mondiale précipite la fermeture de la base en 1949. www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p. 182-83

LOUP-MARIN (chasse au)

Les Amérindiens, les Inuit les marins français et les nord-côtiers le chassaient pour la nourriture, l'huile et les peaux. A chaque printemps, depuis des millénaires, la banquise de l'Atlantique nord, qui couvre le Labrador et le golfe Saint-Laurent, sert d'habitat à d'innombrables phoques gris, communs ou du Groenland. Les femelles viennent donner naissance à leurs nouveau-nés, appelés «blanchons», sur les glaces dérivantes. L'arrivée du blanchon sur la banquise en mouvement s'appelle la «mouvée». La mouvée sera grande ou petite selon les années. La chasse traditionnelle se passe sur le débarri, c'est à dire l'amoncellement de glace collé à terre par les vents. Une escouade de quatre à cinq chasseurs côtiers traîne un canot sur les glaces mouvantes. Le canot sert à traverser les saignées, ces cours d'eau qui apparaissent à travers les glaces. On utilise le gourdin pour écraser le crâne des blanchons. Les chasseurs côtiers reviennent à chaque soir au rivage. Une bonne chasse représente 30 peaux de loups-marins. On est loin des milliers de peaux ramassées quotidiennement par les phoquiers de haute mer terre-neuviens et norvégiens. Pour les chasseurs nord-côtiers, le loup-marin représente la moitié de leur gain annuelle, l'autre étant la morue.

En 1794, le premier bateau en bois armé pour la chasse aux phoques fit son apparition suivi des bateaux à vapeur en 1863. Ce sera le début de l'exploitation commerciale de ce pagophile qui ira en progressant jusqu'au milieu du XXe siècle. Comme toujours l'avarice et l'appât du gain des grands conglomérats phoquiers transformèrent cette chasse traditionnelle en un véritable carnage industrielle. Au fil des ans, le nombre de prises ne cesse de décroître jusqu'à mettre en péril la survie même de l'espèce. Dans les années 60, l'arrivée de l'hélicoptère augmente la pression de chasse sur le troupeau. En 1964, le film de Serge Deyglun sur la chasse au phoque provoque la polémique : la chasse est présentée comme un massacre. Ces images feront le tour du monde. Le mouvement écologiste Green Peace envoie le bateau Sea Shephard perturbé la chasse annuelle des loups-marins. Une campagne médiatique mondiale s'engage contre la chasse. Depuis, c'est l'industrie touristique qui profite de la grande mouvée du golfe. Aujourd'hui, le troupeau de loups-marins se compose ainsi : 5 millions de têtes pour le phoque du Groenland, 600 000 phoques à capuchon, 200 000 phoques gris et 30 000 phoques communs.
Landry, p.47-62 - Chantraine, p. 214-215

LOURDES-DE-BLANC-SABLON (village)
Vikings, Inuit, Amérindiens. Basques, Bretons, Espagnols, Français, Anglais et Acadiens fréquentèrent à différentes époques les eaux de cet important village de la Basse Côte-Nord. Le havre avec son port de mer naturel, ses bâtiments et ses barques témoignent de son activité traditionnelle de pêche. Blanc-Sablon mot de l'ancien français désignant un sable fin, fut utilisé bien avant les explorations de Jacques Cartier et désignerait les sables blancs de la rivière. Lourdes dérive du nom de la mission Notre-Dame de Lourdes installée au village. Le village fut fondé en 1824 par Odule Guay, un francophone de Québec suivi par de nombreuses familles dont les Beaudoin, Dumas, Labadie, Joncas et Lavallée. Des Terre-Neuviens s'y installent entre 1870 et 1885.
www.toponymie.gouv.qc.ca

LOW Albert P.
C'est sous l'égide de la Commission géologique du Canada qu'est réalisée l'exploration globale de l'arrière-pays de la Côte-Nord et du Labrador. Le Montréalais Albert P. Low dirige l'expédition entre 1892 et 1896; la publication de ses rapports marque la fin du monopole des compagnies de fourrures sur ce territoire. Dorénavant, les ressources minières et le potentiel hydroélectrique retiendront l'attention des gouvernements, c'est à dire les fameux dépôts de fer de la fosse Labrador et les grandioses chutes Churchill que les Montagnais ont depuis fort longtemps nommé Mishta-paushtik : la Grande Chute. Frenette, p.348

MMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMMM

MACAREUX MOINE (le)
Avec son gros bec coloré, sa face blanche et ventre blanc, son dos et son collier du cou noir, le macareux moine est certainement l'emblème de la Minganie. Le véritable nom de cet oiseau n'a jamais servi à désigner quelque entité que ce soit en Minganie. Ce furent plutôt les termes locaux comme perroquet de mer ou calculot qui furent employés. - Îles aux Perroquets - Île à Calculot. Certains l'appellent aussi le macareux arctique. Gauthier Larouche, p. 96

MAGASIN GÉNÉRAL (le)
Héritier des postes de traites, le magasin général, véritable coeur des villages de la Minganie, est géré soit par la Compagnie de la Baie d'Hudson ou la Labrador Fischeries. La seule concurrence viendra du magasinage par catalogue, alors très populaire à partir des années 1940. Frenette, p.486

MAGPIE
Nom anglais désignant le geai gris du Canada, la pie bavarde.
À 25 km de Rivière-au-Tonnerre. Le site est fréquenté dès 1849 par des Gaspésiens venus pêcher la morue et le saumon et devient le plus important port de pêche à la morue au début du siècle dernier. Encastré dans une baie magnifique, le village connaît un essor important avec l'installation des compagnies de pêche Charles Robin et John Collas & Elias et Le Bouthillier vers 1870. Sur la rivière, un barrage et une centrale hydroélectrique de deux mégawatts datent de 1958. voir rivière Magpie. www.toponymie.gouv.qc.ca

MAISON DES PASSANTS (la)
Une maison ou un foyer désigné et reconnu par tous pour accueillir et héberger le voyageur durant tout le temps que les conditions de voyage l'obligeraient à y rester, et cela gratuitement ou selon sa générosité. Dionne, p.48

MALLE (la)
La distribution du courrier postal en Minganie était une entreprise périlleuse. Effectuée par les goélettes en été, en cométique pendant l'hiver (voir Hébert Jos), la livraison du courrier fut confiée aux pilotes de brousse en 1927 via la Canadian Transcontinental Airways de Québec. Les avions les plus populaires étaient le Canso, un amphibie et le Beaver. Une fois par semaine, le pilote de brousse survolait les différents villages de la Moyenne et Basse Côte-Nord et larguait du haut des airs le sac de malle en visant au plus près le drapeau du bureau de poste. En hiver, on pouvait chercher pendants des heures et même des jours le fameux sac postal tellement il était bien enfoui dans la neige poudreuse. Pomerleau, p.481

MARCOUX Camille
Médecin né à Tête-à-la-Baleine en 1930. Après de brillante étude, il déclina un

stage de spécialisation en Europe et l'assurance d'un poste très rémunérateur à l'hôpital de Sherbrooke pour plutôt se consacrer à la "médecine de brousse" en Basse Côte-Nord. Établi à Blanc-Sablon, il doit couvrir plus de cinq cents kilomètres de côtes et d'îles en canots, chaloupes, bateau, raquette, cométique, motoneige, avion, et hélicoptère. En 1972, il trouve la mort avec sa femme Claudette, une infirmière Diane Dupuis et le pilote de l'hélicoptère qui les ramenait d'une urgence à La Tabatière. Santerre, p.142-143

MANICOUAGAN (réservoir)
Situé à 220 km au nord de Baie-Comeau, le réservoir Manicouagan, d'une longueur de 200 km et d'une capacité de 139 milliards de mètres cubes, s'est formé à partir de deux nappes d'eau de dimensions à peu près égales, disposées en arc de cercle vis-à-vis l'une de l'autre : à l'ouest, le lac Mouchalagane, alimenté par la rivière du même nom et par la rivière Seignelay; à l'est, le lac Manicouagan où se jetaient les rivières de la Racine de Bouleau, Thémines et Hart Jaune. La décharge du lac Mouchalagane rejoignait ensuite le pied du lac Manicouagan pour alimenter la rivière de ce nom. Ces lacs, épousant le rebord d'une cavité creusée par un météorite il y a plusieurs millions d'années et par suite de l'élévation du niveau de l'eau depuis les années 1960 en raison des aménagements hydroélectriques, se sont rejoints au nord et au sud pour former, en s'étalant, un anneau lacustre au centre duquel l'île constituée se nomme " Île René-Levasseur ". Les premiers Blancs semblent avoir atteint le " lac de Manikouagan " en 1664. En effet, le jésuite Henri Nouvel y arrive le 9 juin 1664 et y trouve 64 Papinachois faisant du commerce avec " leurs Compatriotes qui habitent le long du grand fleuve Saint Laurens ". Deux jours plus tard, fête de Saint-Barnabé, le missionnaire décide que le lac allait dorénavant porter le nom " Lac de Saint-Barnabé ", " patron particulier de ce grand lac ". Cette appellation qu'on retrouve sur la carte du père Laure en 1731 comme toponyme parallèle à celui de " Manikouagane " est toutefois tombée en désuétude au profit du toponyme amérindien qui se présentera sous la forme de " Tshimanicouagan " sur la carte de Gustave Rinfret en 1913. Un poste de traite se trouvait sur le lac en 1749, selon un Mémoire de Francois-Étienne Cugnet. À une cinquantaine de kilomètres au sud du réservoir, les eaux sont retenues par le barrage Daniel-Johnson dont les centrales Manic-5 et Manic-5-PA fournissent une puissance hydroélectrique combinée de 2 235 MW. Selon le père Arnaud, Manicouagan signifie là ou on enlève l'écorce de bouleau pour réparer les canots d'écorce. Les pères Lacombe et Guinard, ainsi que monseigneur Laflèche lui donnent le sens de vase à boire. www.toponymie.gouv.qc.ca

MARIE-VICTORIN Frère
Né Conrad Kirouac, le 3 avril 1885 à Kingsey Falls. En 1890, la famille déménage dans le quartier Saint-Sauveur à la basse-ville de Québec. Après ses études, il choisit d'être professeur dans la communauté des Frères des Écoles chrétiennes où il reçoit le nom de Marie-Victorin. Son ignorance de la botanique changea radicalement sa vie. Incapable d'identifier l'ail des bois, il se mit à l'étude des plantes. Ce fut le début d'une passion qui fit de lui une sommité mondiale. En 1924, pendant cinq étés consécutifs, à bord du Virginia, une ancienne goélette de pêche, il explore l'archipel de Mingan et créera le néologisme de la Minganie pour les désigner. Ses recherches lui apporteront la célébrité en identifiant des plantes endémiques, uniques au sol minganien comme le pissenlit du Saint-Laurent, le chardon de Mingan, un scirpe (scirpus Rollandii) considéré comme la plus typique des îles Mingan avec l'orchidée Cypripedium passerinum var minganense. En 1935, il publie la Flore laurentienne, une oeuvre colossale sur la flore du Québec. On lui doit aussi la fondation du Cercle des jeunes naturalistes et du Jardin botanique de Montréal. Couture, p. 65-72

MARSOUIN (voir BÉLUGA)
Tel que relaté par Placide Vigneau, gardien de phare : « depuis le 10 juillet (1919), une quantité prodigieuse de marsouins blancs longent la côte en descendant près des terres et font un tort considérable pour la pêche; ils chassent tout devant eux, bouette et morue. J'ignore si dans les anciens temps, on en a vu de la sorte. Mais ce dont je suis certain c'est qu'il n'en avait jamais été vu de puis que cette partie de la côte est habitée par les pêcheurs de la Gaspésie et des Îles de la Madeleine, c'est à dire depuis 1854-55. Le plus curieux c'est de voir la quantité extraordinaire ! Ce n'est pas par douzaines ni par centaines que l'on peut les compter mais par milliers.» Vigneau, p. 266-267

MATIMEKOSH (communauté de)
Matimekosh - petit poisson ou petite rivière. Située à 520 km au nord de Sept-Îles, près de Sherfferville, la communauté innue (1 400 personnes) est composée de Montagnais et de Naskapis (communauté de Kawawachikamach - rivière sinueuse) et se divise en deux territoires, soit celui de Matimekosh, au bord du lac Pearce, d'une superficie de 68 hectares et celui du Lac-John, d'une superficie de 23 hectares. La communauté n'est accessible que par avion ou par train. Autre trait distinctif, la communauté de Kawawachikamach, d'origine Naskapi, est la seule communauté de cette nation dans tout le Canada et la chasse au caribou reste une activité communautaire. Chaque communauté possède une pourvoirie.

MASHTEUIATSH (communauté de)
Appelée autrefois Ouiatchouan, Pointe Bleue, aujourd'hui Mashteuiatsh - là où il y a une pointe - est la seule communauté innue du Québec en dehors de la Côte-Nord. Les Montagnais du Lac-Saint-Jean (Pekuakamiulnuatsh,4 555 personnes dont 2 595 hors réserve) vivent sur un territoire de 15 km carré entouré de la ville de Roberval et de la municipalité de Saint-Prime.

MÉCATINA (Île du Gros, île du Petit)
De makatinau : c'est une grosse montagne en montagnais. Le Gros Mécatina est la plus haute montagne de la Basse Côte- Nord. Son côté sud descend de façon abrupte vers la mer à partir de la terre ferme. L'Île du Gros Mécatina est située en face à environ sept kilomètres sur la mer. Par contre, l'île du Petit Mécatina est 2.5 fois plus vaste que cette dernière. Les qualificatifs Petit et Gros s'appliquent à l'importance des anciens postes de traite et non pas à la superficie des îles. Mécatina sert aussi à désigner deux archipels : archipel-du-Gros-Mécatina et archipel-du-Petit-Mécatina et deux rivières du même nom. www.toponymie.gouv.qc.ca

MICHON (hameau de l'île)
Le hameau de l'île Michon est situé sur le littoral, face à l'île du même nom, à 3.5 km de Aguanish. Pour certain, le nom tire son origine du naufrage à cet endroit du capitaine Michon en novembre 1876. Pour d'autres, il fait référence à Jean Michon, artisan établi sur l'île en 1850 pour y construire des barques. www.toponymie.gouv.qc.ca

MIDDLE BAY
Hameau d'origine terre-neuvienne à 25 km au nord-ouest de Blanc-Sablon. Il est blotti au fond de la baie du Milieu dont il tire son appellation puisque cette baie se trouve en effet, entre celles du Vieux-Fort, à l'ouest et de Brador, à l'est.
www.toponymie.gouv.qc.ca

MINGAN (village)
Ce toponyme important est à l'origine de plusieurs interprétations et viendrait : 1) de Mahingan, mot de la famille linguistique algonquienne signifiant «loups» et qui désignerait la nation montagnaise vivant à l'embouchure de la rivière;
2) de Mingain, mot d'origine basque signifiant «langue de terre» et qui désignerait la flèche de sable qui s'avançait dans le fleuve à Longue-Pointe; 3) de Menguen, mot breton «la pierre blanche» et qui désignerait le calcaire blanc des îles ou de Maencam, «la pierre courbe» et se rapportant aux monolithes d'érosion des Îles Mingan et qui rappelleraient les formes mégalithiques naturelles que l'on retrouve en Bretagne A cet effet, il faut se rappeler que les pêcheurs bretons ont fréquentés le golfe St.-Laurent bien avant les baleiniers basques. Enfin il faut savoir que Mingan n'est pas un nom dérivé du montagnais. Ceux-ci emploient Ekuanitshit pour désigner leur communauté et leur village et signifie «là où quelque chose est échoué».

Des documents historiques attestent aussi que les Inuit auraient habité Mingan. En 1703, le baron de Lahontan relate que le pays des Esquimaux est grand « car il s'étend depuis la Côte, qui est vis-à-vis des isles Mingan jusqu'au détroit d'Hudson » et Louis Fornel de rajouter par la suite «autrefois les Esquimaux montaient jusqu'à Mingan». Ils furent ensuite chassés de l'endroit par les Montagnais. Il est vraisemblable qu'après avoir été pourchassés par les Montagnais, ils aient vécu un certain temps dans le groupe d'îles à l'est de l'archipel, ce que suggérerait l'ancien nom collectif Îles aux Esquimaux. Gauthier Larouche, p.13-14

Une communauté innue (Ekuanitshit) est crée en 1963 et la réserve a une superficie 1 823 hectares. En 1988, la Fédération québécoise du saumon atlantique décerne une bourse méritoire aux Montagnais pour leur contribution à la conservation du saumon dans la région. L'église innue à été construite au début du siècle dernier par John Maloney, le «Jack Monoloy» de Gilles Vigneault.
Gauthier Larouche, p.79 - Lambert, p. 186-88
www.toponymie.gouv.qc.ca

MINGAN (la seigneurie de)
En 1661, La Compagnie des Cent-Associés offre la concession de la seigneurie de Mingan à François Bissot de la Rivière. En 1679, Louis Jolliet et Jacques de Lalande construiront un poste de traite sur l'île du Havre. Ainsi débute la traite des fourrures qui se perpétuera jusqu'au XXe siècle. Cette immense concession s'étend de l'île aux Oeufs jusqu'à Brador. La compagnie du Nord-Ouest puis celle de la Baie d'Hudson y maintiendront des postes jusqu'au début du XXe siècle. Ce n'est qu'en 1950 que le Gouvernement du Québec retrouvera la peine juridiction sur la terre-ferme de Mingan.
www.toponymie.gouv.qc.ca

MINGAN (les îles)
Exceptionnellement et due à l'importance des Îles Mingan, nous les avons regroupées par ordre alphabétique sous le vocable Archipel-de-Mingan. Voir Mingan (village) pour la signification du toponyme.

MINGANIE
C'est le frère Marie-Victorin qui a créé le toponyme Minganie. Il l'utilise dès 1928 dans le titre d'un article : « Deux épibiotes remarquables de la Minganie». Dans la Flore de l'Anticosti-Minganie (1944), l'auteur mentionne l'ensemble des îles de l'archipel de Mingan sous le nom de Minganie. Aujourd'hui, ce toponyme désigne une région beaucoup plus vaste. En effet, elle désigne une région de 128 473 km2 qui s'étend du Labrador jusqu'au milieu du détroit d'Honguedo y compris l'île d'Anticosti et comprend la Moyenne Côte-Nord et l'arrière-pays de la Basse Côte-Nord. Établie en 1982, la MRC de la Minganie comprend huit municipalités entre Sheldrake et Natashquan, cependant 89% de sa superficie représente un territoire sauvage formé par les Laurentides boréales et le plateau du Petit Mécatina. Havre-

Saint-Pierre en est le chef-lieu avec 50% de la population totale et deux territoires non organisés qui couvrent plus de 89 % de sa superficie. Comme pour les autres MRC de la Côte-Nord, l'intérieur se perd dans les Laurentides boréales tandis qu'une plaine suit le littoral. L'arrière-pays de la Basse-Côte-Nord est quant à lui couvert par le plateau du Petit Mécatina, une région plus uniforme que les Laurentides boréales mais de composition identique. L'archipel de Mingan et le littoral y attenant, fameux pour leurs figures d'érosion du calcaire, et l'île d'Anticosti, qui forme un petit monde en soi, demeurent les grandes particularités naturelles du pays minganois.. Principalement rurale mais non agricole, de langue maternelle française, avec une minorité de langue maternelle autochtone de près de 9 % concentrée dans les réserves indiennes de Mingan et de Natashquan, la population de la MRC est également jeune, car le nombre de personnes de moins de 25 ans y est de 25 % supérieur à la moyenne québécoise. Les travailleurs du bâtiment, des transports, les mineurs, les pêcheurs et les trappeurs s'y trouvent aussi en plus grande proportion qu'au Québec en général. Une grande part de l'activité économique de la MRC tourne autour de la poissonnerie de Rivière-au-Tonnerre. Si l'on fait exception de la croissance soutenue de Havre-Saint-Pierre grâce au tourisme et investissement minier, l'évolution négative de cette région est largement tributaire de la lente détérioration des activités traditionnelles et saisonnières telles que la pêche à la morue ou au saumon, le piégeage des animaux à fourrures ou la chasse au loup-marin. Un taux de chômage élevé associé à une démographie négative accentue l'émigration de la population vers les grands centres. Frenette, p. 506 www.toponymie.gouv.qc.ca

MISSIONNAIRES (les)
Les Récollets et les Jésuites furent les premiers religieux à fréquenter la Moyenne et la Basse Côte-Nord. En 1615, les Récollets débarquent à Québec à la demande de Champlain. Ils travaillent dans un climat de confrontation avec les marchands protestants car ceux-ci offrent aux indiens l’image d’une division religieuse. L’entrée en scène des frères de Caen, marchands protestant de La Rochelle, qui obtiennent le monopole de la traite des fourrures en 1620, accentue l’ampleur du conflit. Les Récollets demandent à Richelieu, ministre responsable des colonies, de révoquer le monopole des frères de Caen. En 1627, il met fin au monopole protestant en créant la Compagnie des Cent-Associés composée de marchands catholiques. Puisque les Récollets sont farouchement opposés à un mode d’exploitation coloniale reposant essentiellement sur le commerce, ils seront remplacés par les Jésuites qui comprennent que sans ce commerce, il n’y aurait ni présence française en Nouvelle-France, ni mission. Par cette alliance avec les marchands, les Jésuites peuvent infiltrer les communautés amérindiennes éloignées et se servir du commerce des fourrures comme outil de financement de leur mission. De plus, afin de favoriser la conversion des Amérindiens au catholicisme, la Compagnie des Cent-Associés adopte une politique commerciale plus avantageuse pour les baptiser : dorénavant, ils obtiendront plus pour leurs fourrures que les païens. Mais ce seront surtout les épidémies (variole, typhus, choléra, grippe, rougeole, rubéole, varicelle, etc.) amenées d’Europe qui favoriseront l’accroissement des baptisés. Sans défense immunologique contre ces nouvelles maladies, les Amérindiens fournissent un grand nombre de malades que les Jésuites peuvent baptiser in extremis. Laissant des milliers de veuves et d’orphelins qui ne peuvent subvenir à leurs besoins, ces épidémies favorisent leur dépendance aux missionnaires pour survivre. Mais surtout, ces maladies contagieuses ébranlent tout le système magico-religieux amérindien et sapent l’autorité des chamans, incapables de démontrer l’efficacité de leur pouvoir contre ces calamités, Les Jésuites n’hésitent donc pas à clamer haut et fort l’inefficacité des pratiques de guérison traditionnelle : seule la croyance en Dieu pourra sauver les Amérindiens des fléaux qui les exterminent. C’est alors que les anciennes explications du monde basculent, ne pouvant fournir une explication rationnelle à cette série d’événements bouleversants tandis que le discours missionnaire basé sur la mort-délivrance et le salut se révèle bien adapté puisqu’il donne un sens à la souffrance et à la mort.

Dès 1623, Le récollet Gabriel Sagard est le premier missionnaire à donner des renseignements sur les Amérindiens de la côte lors de son voyage à La Romaine et laisse aussi quelques écrits sur l’île d’Anticosti. En 1634, le jésuite Paul Le Jeune passa l’hiver avec les Montagnais. À la suite de ces premiers missionnaires, les Pères Oblats de Marie-Immaculée prennent le relais de l’évangélisation au péril de leur vie comme Pierre-Clément Parent qui se noie dans la rivière Natashquan. Les pères Charles Arnaud et Louis Babel parcourent inlassablement le territoire côtier et aussi la Haute Côte-Nord afin d’améliorer les conditions de vie des communautés amérindiennes et participent à l’établissement des premiers villages acadiens sur la côte. Le père Alexis Joveneau, pendant plus de quarante ans, exercera son ministère à La Romaine. Grâce à son apprentissage de la langue montagnaise, ce sympathique missionnaire laissera des écrits fort bien documentés sur la communauté. Les pères Lionel Scheffer et Gabriel Dionne interviennent à maintes reprises pour assurer le développement socio-économique de la Côte-Nord en plus de créer le premier organisme de concertation et de développement de la région. Lionel Scheffer sera nommé premier vicaire apostolique du Labrador et donnera son nom à la ville de Schefferville. Mgr. René Bélanger, l’historien de la côte, nous laissera des documents tout à fait inédits entre autres sur la présence des baleiniers basques dans le golfe. Il fonde en 1947 la Société historique de la Côte-Nord. Le père Labrie, prêtre-colonisateur à La Tabatière, premier vicaire apostolique du golfe-Saint-Laurent, deviendra le premier évêque issu de la Côte-Nord.

En 1902, en France, plusieurs congrégations religieuses se voient obligées de

quitter leur pays à la suite de la loi Combes qui leur interdit d'enseigner. C'est ainsi que les pères Eudistes arrivent au Québec en 1903 et s'installent sur la côte. Ils deviendront les chefs de file, dont Louis Garnier, pour la construction des écoles, des hôpitaux, des églises, des quais et des routes et travailleront en concert avec la population à l'amélioration des conditions de vie des pêcheurs, des travailleurs forestiers et des mineurs. Voir RÉDUCTIONS
Beaulieu, p.44-50 et 118-123 - Lambert, p. 22-28

MISTANOQUE (baie, île)
Du montagnais "Grande Île). Jadis, Baie de Jacques Cartier

MOIAC - MONIAC - MOYAC - MOYACQUE
Nom donné au canard eider sur toute la Côte-Nord. La femelle est brune, le mâle est blanc et noir. Le moiac est présent toute l'année dans les parages de la Minganie. Malheureusement, la cueillette irrationnelle des oeufs et le braconnage des oiseaux durant la période de nidification ont grandement décimé la colonie. Le duvet d'eider sert à isoler certains vêtements d'hiver et sacs de couchage. Un permis spécial est nécessaire pour ramasser le duvet.

MONOLITHES (les)
Formées par l'érosion du vent et des marées, ces sculptures naturelles de calcaire sont très présentes dans l'archipel de Mingan. Parmi les principales : la bonne femme de Niapiskau, la Montagnaise de l'île Nue, le pain de sucre de l'île à Bouleaux de Terre, le petit Percé, l'anse aux érosions, la pile de l'île Quarry. Voir Pots-de-fleurs.

MOISIE (village)
Les premiers résidents permanents arrivent à Moisie en 1850. Les familles Hamilton de Matane et Bernachez de Montmagny s'y installent avec quelques familles montagnaises. En 1861, le peintre naturaliste William Hind réalise plusieurs centaines de croquis des paysages de la région et des gestes quotidiens de ses habitants et des coutumes montagnaises qui contribuent aujourd'hui à sa réputation. Seize lithographies en couleurs et plus de vingt gravures sur bois illustrent le rapport final de l'expédition de son frère Henry intitulé Exploration in the Interior of the Labrador Peninsula, publié en 1863. Une forte teneur en fer du sous-sol amène à la création de la Compagnie de Mines de Moisie par David Têtu. À la suite de la destruction des installations par le feu, William Molson, fils du fondateur de la brasserie Molson, prend la direction des opérations de la Moisie Iron Compagny qui fonctionnera de 1867 à 1875. www.toponymie.gouv.qc.ca

MONTAGNAIS
Aujourd'hui innu. Nom donné par Champlain à tous les Amérindiens de la côte entre Québec et Brador. Voir INNU - NOMADISME

MORNE (un)
Montagne dénudé

MORUE (la)
La morue est à la pêche en mer ce que représente la chasse à la baleine entre le XVIe et XXe siècle, c'est à dire une industrie florissante, bâtisseuse d'empires. Voilà 120 millions d'années apparaissent les morues qui, au sens large, incluent dix familles et plus de deux cents espèces. De la famille des gadiformes, la morue, comme l'aiglefin, est essentiellement un poison d'eau froide et salée sauf, la lotte qui, elle, se retrouve en eau douce dans plusieurs lacs. La morue est omnivore, elle nage la bouche ouverte et avale tout sur son passage. Chaque femelle peut pondre jusqu'à 3 millions d'oeufs, si bien qu'on la croyait éternelle, la suite prouvera le contraire. La morue accompagne le marin; séchée à l'air libre et glacial, elle devient le biscuit de mer des Vikings; salée et séchée, elle sera le délice des Basques et son commerce deviendra internationale. Elle sera l'objet de guerre entre nations et de plusieurs tractations politiques comme en 1867, l'achat par les Américains de l'Alaska aux Russes pour justement mettre la main sur les importants stocks de la morue du Pacifique. Tout le développement de la Basse Côte-Nord en premier et de la Moyenne en second lui est redevable. Les compagnies et pêcheries jersiaises emmenèrent des centaines de Madelinots, Acadiens et Gaspésiens en Minganie. Sa chair blanche contient peu de gras et est riche en protéines. Fumée ou salée, elle se conserve facilement et s'exporte aisément. On assiste alors à une véritable ruée vers la morue. Les flottes maritimes de plusieurs pays se disputent les bancs, si bien qu'à partir du XVIe siècle et pour les deux siècles suivants, 60% du poisson consommé en Europe, donc du marché, est relié à la morue; les morutiers rochellois sont les plus actifs suivis des Basques, Espagnols, Portugais et Anglais. La méthode la plus courante de pêche consistait à se rendre sur les bancs en gros bateau (morutier) puis de mettre à l'eau de plus petites embarcations à deux hommes appelées : les doris. La ligne à main (jigger) reste la technique la plus courante jusqu'à l'arrivée du filet maillant. L'arrivée des schooners, voiliers très rapides, permettait d'accélérer le voyage aller-retour sur les bancs et donna lieu, entre 1866 et 1938, aux fameuses courses entre le Canada et les États-Unis. Entre 1921 et 1938, le schooner canadien Bluenose remporta toutes les courses et se retira sans jamais avoir subi la défaite. L'arrivée du filet maillant combinée à l'arrivée du vapeur (chalutier) et à la découverte de la congélation (1924) ouvre toute grande la porte au bateau-usine de l'après seconde guerre. Cette surpêche entraîne déjà une diminution importante des stocks; on accusera naturellement les bélugas et les

loups-marins d'en être responsable. La plupart des scientifiques affirment que les phoques ne sont pas responsables de l'effondrement des stocks de morues mais affirment également qu'ils sont responsables par leur consommation de la faible reconstitution des stocks. Malgré le moratoire sur la pêche à la morue qui a duré 7 ans, il n'y a aucun signe positif de reconstitution. La disparition de la morue nous démontre toute la complexité de l'écologie marine. La surpêche des bateaux-usines qui ramassent tout sur leur passage - même les espèces peu commercialisées (lançons capelans etc.) sont transformées en farine - privent phoques et morues de nourriture. Pire sans capelans, éperlans, le phoque augmente sa consommation de morues, ce qui nuit considérablement à la reconstitution de cette dernière. Bref, c'est toute la chaîne alimentaire qui doit se reconstruire. Sans poissons, pas d'oiseaux marins, sans poissons, pas de larves de poissons, sans planctons, pas de baleines et ainsi de suite. Et surtout, sans poissons, plus de pêcheurs. Kurlansky, p.50 et ss

MOUVÉE (la)
Ce nom désigne le troupeau de loups-marins qui met bas sur la banquise en mouvement perpétuel à chaque printemps.

MOYENNE CÔTE-NORD
Voir Minganie

MUSQUARO (hameau)
Du montagnais mascouarou qui signifie courte comme la queue de l'ours noir. Important poste de traite, vers 1710, à une vingtaine de kilomètres à l'est du village actuel de Kégashka. Cet emplacement historique était depuis un temps immémorial le lieu de retour, à chaque printemps, de pratiquement tous les Innus de la Basse Côte-Nord chargés alors de leurs précieuses fourrures.

«Nova Francia», une des provinces de l'Amérique, telles que décrites par Roberts dans son « Guide du Commerce », aurait eu comme capitale Canada qui signifie campement, amas de cabane. Selon Roberts, Canada était situé au degré de latitude 50* 20', soit près de l'embouchure de la rivière Musquaro. Il souligne bien qu'elle est uniquement habitée par des indigènes et quelques Français et qu'elle ne produit que des fourrures que les Français apportent en Europe. La Province de Nova Francia et sa capitale Canada est de beaucoup moindre importance que la Province Terra Corterealis et sa capitale Brest. (voir Port-de-Brest) Dionne, p. 18-21 www.toponymie.gouv.qc.ca

MUTTON BAY (village)
En 1739, Jean-Baptiste Pommereau acquiert les droits d'exploitation des ressources marines de la région et construit un important établissement de pêche et de chasse aux phoques. Le village est fondé en 1872 par des Terre-Neuviens à 40 km à l'ouest de Saint-Augustin. Une cinquantaine de familles de langue anglaise y pêche le homard et le pétoncle géant. La petite rivière Mécatina divise le village en deux. La signification de ce nom revêt deux hypothèses : la première, une métaphore correspondant à l'écume des vagues; la seconde évoque la forme arrondie et moutonnée des collines encerclant la baie.
www.toponymie.gouv.qc.ca

NNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNNN

NASCOPI
Nom courant pour désigner un amer : une balise formée par un objet remarquable facilement visible en mer. "Reste pas perché comme un nascopi." Voir AMER

NATASHQUAN (village)
Notiskuan (montagnais) : lieu où l'on chasse l'ours. Ce toponyme est aussi employé pour désigner l'île d'Anticosti.
Village natal du poète et chansonnier Gilles Vigneault. Fréquentée par les pêcheurs basques, espagnols et français avant l'arrivée de Jacques Cartier, la baie de Natashquan était réputée poissonneuse grâce à l'arrivée du doucin en provenance de la rivière. Sur la rive, près de la rivière, Louis Jolliet posséda un poste de traite vendu à la Compagnie de Baie d'Hudson en 1830 et qui resta en opération jusqu'au début du siècle dernier. En 1855, des Acadiens en provenance de Havre-Aubert aux îles de la Madeleine (les familles Cormier, Vigneault, Landry et Talbot) fondèrent le premier village et vécurent des fruits de la mer. En 1857, les frères De la Perrelle, des Jersiais, mettent sur pied un établissement de pêche qu'ils vendront à la Charles Robin & Collas Compagny en 1887. A signaler l'importance des établissements Robin qui comprend plus de quinze édifices, dont six «cookrooms» et deux chauffauts. En 1996, le tronçon de la route 138 reliant Havre-Saint-Pierre à Pointe-Parent est inauguré tirant ainsi Natashquan de son isolement. www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p.218-19

Natashquan pour moi
C'est l'grand nord avec ses neiges
Natashquan c'est loin d'ici
Natashquan pour moi
C'est le ciel à perte d'ailes
Natashquan Natashquan

J'arriverai par la grand' baie
Porté par le grand vent
À la risée de la bordée

Comme au premier temps
Mouillerai dans l'anse
Près de terre au bord du quai
Sur les chemins de mon enfance
Avant que d'y débarquer
Natashquan Natashquan

Natashquan pour moi
C'est l'grand nord avec ses neiges
Natashquan c'est loin d'ici
Natashquan pour moi
C'est le ciel à perte d'ailes
Natashquan Natashquan

(Gilles Vigneault - composé en 1963)

NAUFRAGE

Bien que les naufrages des navires de Phips en 1690 et de Walker en 1711 ont servi la cause de nos ancêtres français de la Nouvelle-France, d'autres comme celui du Saint-Olaf en 1900 et la perte de nombreux équipages de pêche ont fortement éprouvé les communautés nord-côtières. L'île d'Anticosti et ses nombreux naufrages lui ont valu le surnom de cimetière du golfe et l'île aux Naufrages. De 1828 à 1899, 144 navires sont venus s'abîmer sur les récifs qui l'entourent. Devant cette hécatombe maritime, le gouvernement canadien se décida à construire quatre grands phares. Le premier a été édifié en 1831 sur la pointe ouest suivi d'un second construit en 1835 sur la pointe est. En 1858, un troisième est construit à l'extrémité de la pointe ouest enfin un quatrième sur la pointe sud en 1871. Cependant, les naufrages des bateaux de grande ligne commerciale comme le North Briton coulé aux Îles aux Perroquets ou le délestage du Norvegian échoué sur les récifs qui a dû jeter à l'eau une quantité considérable de marchandises pour se renflouer, permettaient aux nord-côtiers de se livrer à une véritable course aux trésors. En effet, la récupération des ces marchandises pouvait rapporter gros lors de la revente sans compter les importants stocks de nourriture ainsi récupérés. Le naufrage à Anticosti, en 1903, du Manchester Traders, en route pour l'Europe avec 450 bestiaux et 300 moutons rapporta plus de 50 000$ à Henri Menier qui sauva cette cargaison bénite des Dieux. On dit même que des feux imitant les phares auraient été allumés sur Anticosti pour provoquer quelques naufrages lucratifs mais aucune preuve à ce jour vient étayer ce méfait. Par contre, on sait que les cartes maritimes, d'avant 1830, montraient l'île d'Anticosti de plusieurs milles plus courte qu'elle ne l'était, si bien que plusieurs navires frappèrent des récifs là où l'eau devait être profonde. La situation sera enfin rétablie avec l'arrivée des premiers phares en 1831. Voir CANNIBALISME. Lambert, p. 18 - Vigneau p, 22-23-27-43-72 - Potvin p. 321 et ss - Mac Kay, p.38

NISULA (site)

En août 1985, Mme Nisula Saint-Jules de Montréal pêchait tranquillement sur le lac Cassette, à l'ouest de Forestville. En levant les yeux vers la falaise, elle vit des peintures rupestres ressemblant à celles déjà observées dans sa Finlande natale. Elle en fit des croquis. Elle fut la deuxième européenne à les contempler, après le père Laure qui le premier les remarqua vers 1731. Depuis le silence pénétrant de l'histoire tomba pendant deux cents cinquante-quatre ans sur ces peintures rupestres à l'ocre rouge qui datent d'environ deux mille ans.
O'Neil, p.45-46. Voir ocre rouge.

NITASSINAN

Nom innu désignant le territoire ancestral habité par les communautés montagnaises et naskapis. Cet immense territoire couvre tout le Labrador, la Haute Côte-Nord, le Saguenay et tout le littoral du fleuve entre la communauté de Essipit (Les Escoumins) et celle de Pakuashipi (Saint-Augustin). Voir Minganie

NOMADISME

Dès les origines, deux groupes distincts occupent le territoire de la Minganie : ce sont les Montagnais de la forêt et les Montagnais de la mer. En réalité, tous fréquentent à la fois la forêt et le fleuve mais dans des proportions inverses. Les Montagnais de la mer restent sur la côte de septembre à avril et chassent le loup-marin dans des baies libres de glace. En tout temps, ils peuvent ainsi échanger les peaux et l'huile contre de la nourriture dans les postes de traite. Il leur arrive parfois dans le cas d'une chasse peu fructueuse de se rabattre sur la chasse d'hiver aux gros gibiers en forêt. Que ce soient l'habitation, les méthodes de transport, l'outillage, les pièges, tout était adapté à la culture nomade des Amérindiens. On a peine à imaginer toute la logistique nécessaire au déplacement nomade, ce sont de véritables artistes du transport adapté à l'environnement. Bref, la simplicité volontaire existe depuis longtemps; bien avant la philosophie actuellement moderne. Avant leur complète sédentarisation, le cycle annuel des nomades montagnais de la forêt était marqué par sept grands déplacements :

1) La montée vers l'intérieur des terres jusqu'à la rivière Churchill s'effectuait à partir de la mi-août jusqu'à la fin septembre. Les familles campent sur des sites qu'ils ont l'habitude d'occuper. Les embranchements de rivière marquent la division des voyageurs en petits groupes, généralement par familles, et constituent le territoire de chasse ancestrale qui leur est dévolu. Petits gibiers, poissons et gros gibiers sont capturés et font surtout l'objet de réserves laissées dans des caches pour les saisons à venir.

2) La chasse d'automne se fait à partir d'un camp de base où les lignes de trappage sont installées après une tournée de reconnaissance du territoire.

3) La descente vers la côte s'effectue vers la mi-décembre pour certaines familles, d'autres préférant demeurer à l'intérieur des terres. Avec l'arrivée des Européens, en effet, des familles décident de retourner rapidement vers les postes de traite pour échanger des fourrures contre de la nourriture avant les froids d'hiver.

4) La chasse d'hiver se fait à partir d'un camp de base bien abrité des vents et où le bois de chauffage est abondant. En janvier et février, les hommes délaissent la trappe pour se concentrer sur la chasse aux gros gibiers alors ralentis par la couverture de neige. À la mi-février, le trappage des animaux à fourrures reprend de façon plus intensive.

5) La chasse d'hiver-printemps marque le début du retour vers la côte où les familles s'arrêtent environ une semaine à différents camps de chasse différents de ceux de la chasse d'automne.

6) La chasse de printemps à lieu à moins de 40 km du littoral de la mi-mai à la mi-juin. C'est le temps des captures de sauvagines et des oeufs, du poisson d'eau douce, du porc-épic, de l'ours.

7) Les activités estivales ont lieu sur la côte entre la mi-juin et la mi-août. On profite de cette période pour fabriquer de nouveaux canots, réparer les pièges, chasser le loup-marin et pêcher le saumon, C'est le temps des mariages et des alliances entre différentes communautés.

Pour comprendre ce qui arrive aujourd'hui à la population innue, il faut savoir que les compagnies de traite sont allées ouvrir des avant-postes de traite à l'intérieur des terres, là où vivaient les Montagnais, hommes de la forêt. L'opération des avant-postes fit passer les populations autochtones d'une économie de chasse à une économie de trappe, c'est-à-dire d'une économie d'autosubsistance à une économie de marché. Les problèmes commencèrent lorsque les compagnies, sous prétexte de rentabiliser leurs opérations, décidèrent de déménager ces postes de traite en bordure du Saint-Laurent. Habitués aux marchandages créant ainsi une dépendance économique, les Montagnais durent se résigner à abandonner la forêt pour se retrouver sur le bord de la mer. Certains anthropologues n'hésitent pas à employer l'expression «déportation des Montagnais» pour décrire ce phénomène. Un vaste mouvement de sédentarisation se mit en branle afin d'extirper le virus du nomadisme de ces populations.

Les Églises et les gouvernements virent l'occasion rêvée d'en faire des cultivateurs et ainsi accéder au «paradis de la civilisation occidentale».

« Le nomadisme est le malheur de cette nation; je crois qu'ils sont descendus de Caïn ou de quelque autre errant comme lui.» Paul Lejeune, relations de 1637.

Le passage des tentes aux maisons ainsi que l'obligation de la fréquentation scolaire de septembre à juin pour les enfants amérindiens sont des facteurs déterminants et décisifs dans l'acculturation des communautés innues. L'épuisement rapide du territoire de chasse et pêche, le «clubbage» des rivières à saumons ont contraint ceux-ci à commercialiser leur artisanat et à dépendre de l'assistance directe du gouvernement canadien. L'acculturation des Innus se mesure par la différence entre la forêt et la réserve. Voir RÉDUCTIONS - RÉSERVES. Plourde, p.25-26

NORDET
Déformation de nord-est.

NOROIS (les)
Essentiellement, des Islandais et des Scandinaves qui naviguèrent vers l'Amérique du Nord. Voir VIKING.

NOROIT
Déformation de nord-ouest.

NORTHSMAN
Premier avion à faire le transport courrier-passager en Basse Côte-Nord. Ce monoplan à hélice sur skis et sur flotteurs pouvait transporter sept ou huit passagers. Son rayon de décollage est très long. Dionne, p. 262

NUNAVIK
«La très grande place où l'on vit» est le territoire ancestral des Inuit du Québec et s'étend au nord du 55e parallèle entre la Baie d'Hudson et le Labrador. Voir Inuit.

NUTUKUAN (communauté de)
Nutukuan - là où l'on chasse l'ours. Située à 336 km à l'est Sept-Îles, sur les rives du Saint-Laurent, la communauté (819 personnes) possède un territoire de 21 hectares enclavé dans celui de la municipalité de Natashquan et accessible par la route 138. Les principales activités économiques sont liées à la pourvoirie, à la pêche commerciale et à la construction. Depuis l'ouverture de la route 138 en 1996, l'activité touristique est en croissance.

OOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOO

OCRE ROUGE ou HÉMATITE
À cause de sa couleur et de sa finesse, l'ocre rouge, réduit en poudre, a servi de pigment pour la décoration du corps et des objets. Cet oxyde de fer est fréquent sur la Côte-Nord et attesté par des mots montagnais comme Romaine et Olomanne qui se réfèrent à la couleur rouge. Les Béothuks faisaient grande consommation d'ocre rouge puisqu'ils s'en peignaient le visage et enduisaient les vêtements et objets usuels de cette matière. L'expression Peau-Rouge proviendrait de cette pratique. L'ocre rouge est très efficace comme agent de conservation en empêchant la détérioration d'aliments et d'objets organiques comme les canots en écorce. On s'en servait aussi lors de pratiques funéraires en recouvrant d'ocre les dépouilles. La découverte, en 1985, de peintures rupestres sur une paroi rocheuse d'un lac près de Forestville (site Nisula) met en lumière l'utilisation artistique de l'ocre rouge. Lors de cérémonies, le chaman dessine des formes humaines, animales ou géométriques pour représenter la relation entre le groupe et le milieu, pour adresser aux divinités des messages permanents ou pour conserver à un lieu une valeur symbolique transmise de génération en génération. En 1882, la famille Argall venue d'Angleterre tenta l'exploitation industrielle des dépôts et construisit une usine où on lavait, séchait et calcinait l'ocre naturelle. Les opérations ont été définitivement abandonnées en 1923. Voir Nisula. Frenette, p. 93 - www.toponymie.gouv.qc.ca

OCCUPATION EUROPÉENNE
Avant 1840, des immigrants d'origine anglaise, écossaise, jersiaise et canadienne-française s'installent sur la Basse Côte-Nord entre Musquaro et Blanc-Sablon. Par contre, toute la région côtière entre La Romaine et Tadoussac (450 milles de côtes) était le fief de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui en interdisait l'accès aux populations émigrantes et possédait même son propre bateau garde-côte. Les principaux postes étaient : Portneuf, Bersimis, Godbout, Sept-Îles, Mingan, Natashquan et Musquaro. Toutes les rivières à saumon possédaient leur station d'été. Vers 1853-54, le bail exclusif de la Compagnie étant sur le point d'expirer, des Jersiais et des Gaspésiens fondèrent des établissements à Sheldrake, Rivière-au-Tonnerre, Magpie, Rivière Saint-Jean et Longue-Pointe. En même temps, des Acadiens s'installèrent à Kégashka, Aguanish et Natashquan et à Pointe-aux-Esquimaux en 1857. Si bien que l'on peut affirmer que toute cette partie de la côte à été établie dans l'espace de quatre à cinq ans. Vigneau, p. 11, p. 213

OVNI
Tel que relaté par Placide Vigneau dans son journal : «Dans le cours de ce mois (décembre 1917), on a vu un globe de feu de la grosseur d'un seau à une hauteur de quelques mille pieds, quelques fois plus haut, quelques fois plus bas ou quelques fois le matin, quelques fois le soir à différents intervalles. Il a été aussi vu à Magpie et à plusieurs autres endroits.» Vigneau p.257

PPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPPP

PADOUES (les)
Nom local désignant les pétoncles géants qui contiennent un gros muscle au goût de homard et de la dimension d'un filet mignon. Perrault, p.98

PAKUA SHIPI (communauté de)
Pakua Shipi - rivière sèche. Située à 550 km au nord-est de Sept-Îles, sur la rive ouest de la rivière Saint-Augustin, près de l'embouchure du Saint-Laurent, Pakua Shipi (259 personnes) est la plus éloignée des communautés innues de la Minganie et n'est accessible que par avion ou en bateau. Les activités traditionnelles de chasse et pêche sont plus importantes que toute autre.

PAPAE IRLANDAIS (les)
«Papae» du grec pour «père». Histoire ou légende, les «papae» irlandais seraient les premiers européens à fouler le sol américain. En voici donc la saga (récit) puisqu'elle figure, dès le onzième siècle, dans les pages que récitaient les «skaldes» ou chroniqueurs islandais avant d'être transcrites sur parchemin aux siècles suivants.

Peuplé de Celtes, l'Irlande se convertit au christianisme au cinquième siècle. Vers 500, de nombreux monastères surgirent et des moines qui prirent le nom de «papae» partirent alors vers la mer à la découverte de nouvelles terres désertes. Vêtus de leur grande robe blanche et transportés par leurs barques à deux rangs de rames, ils gagnèrent les Îles Hébrides, les Orcades et d'autres poussèrent au nord jusqu'aux Shetlands et aux Îles Féroé où des noms de lieu évoquent encore leur présence. Ainsi dès le début du huitième siècle vers 700 et tel que rapporté par Dicuil, grand annaliste de l'époque, ils menaient une existence paisible de solitude et d'ascétisme jusqu'à ce que les drakkars des pirates scandinaves se jettent à l'assaut des Îles Hébrides, Shetlands et Féroé. Des hordes de Vikings dévastèrent et incendièrent les monastères irlandais vers 770. De nouveau en exil et décidés à fuir la domination de ces païens barbares, ils s'enfoncèrent de nouveau dans l'océan vers une île lointaine qu'ils savaient habiter par de petits groupes de pêcheurs et de réfugiés celtiques. C'était l'Islande, l'«ultima Thule», la dernière connue dans l'Atlantique nord. Ils s'y établirent et fondèrent les établissements de Papey, Papos et Papylée, tous des noms d'origine irlandaise, et vécurent près d'un siècle dans la paix. En 874, deux chefs norvégiens Ingolf et Hjorlaf débarquèrent sur la côte sud-ouest de l'Islande et fondèrent une colonie sur l'emplacement actuel de Reykjavik. Devant cette nouvelle irruption de

l'ennemi séculaire et barbare, la pacifique population irlando-celtique comprit que ses jours de liberté sociale et religieuse venaient de prendre fin. Une nouvelle caravane maritime mit le cap à l'ouest vers des terres inconnues. Poussés par les vents du nord-est, les fugitifs irlandais abordèrent ainsi la côte du Labrador et se laissèrent entraîner par les courants dans le détroit de Belle-Isle et le golfe du St.-Laurent et se fixèrent à l'Île du Cap-Breton entrant par la suite en relation avec les nomades de l'île : les Micmacs. C'est ainsi que vers 880, les papae irlandais devinrent les premiers européens à fouler le sol de l'Amérique, six cents ans avant Christophe Colomb, Cabot, Corte Real et Jacques Cartier.

Les annales islandaises (1006) rapportent des témoignages recueillis auprès des Esquimaux par les premiers Vikings qui racontent qu'au sud dans le golfe " habitaient des hommes, qui marchaient, vêtus de blancs, portant devant eux des perches où étaient fixés des morceaux d'étoffe, tout en chantant très fort "; c'est à dire la description d'une procession de papae irlandais en costume monastique. Aussi les annales islandaises ajoutent qu'il s'agit du territoire nommé « Huitramannaland» c'est à dire le "Pays des hommes blancs" et situé à l'ouest du «Vinland » viking (Terre-Neuve) soit l'Île du Cap-Breton. Puis le temps accomplit son oeuvre et la petite communauté irlandaise disparut. Les Micmacs transformèrent la croix en un fétiche de protection et de vénération et en plantaient d'autres sur les lieux de chasse et de pêche. Sept siècles plus tard, Champlain trouvera en 1604 dans cette région une croix de bois vieillie, " signe évident, écrit-il, qu'autrefois, il y avoit esté des Chrestiens," A leur tour, les premiers missionnaires s'étonneront de voir les Micmacs mettent des croix partout et même d'en porter le signe sur leurs vêtements. Telles furent les dernières survivances de la colonie irlando-celtique en terre canadienne. Gagnon G., p. 7-17

Nous retiendrons l'odyssée des «papae» irlandais comme une légende, quoique plausible, jusqu'à ce que des découvertes archéologiques viennent la propulser dans le domaine de l'histoire officielle.

PAUMOYER
Mot employé couramment par les pêcheurs de la Basse Côte- Nord et qui signifie visiter les filets et les lignes de pêche, ou bien les trappes à homards.

PÊCHE (la)
En 1880, l'industrie de la pêche formait la base de l'activité socio-économique de la région. Les principales activités étaient la pêche à la morue, la pêche au homard, la pêche au maquereau, la pêche au saumon. Les pêches au hareng, au capelan, au lançon étaient dites complémentaires car elles servaient surtout à obtenir de la boette, appât nécessaire à la capture de la morue. A noter que l'on pêchait le phoque au filet en automne et qu'on le chassait au printemps sur la banquise. Le rôle des femmes était indispensable chez les pêcheurs; les femmes venaient aider à ouvrir, vider, laver et saler les morues avant de les étendre sur les vignaux. Durant la saison froide, elles tricotaient les mitaines et réparaient les vêtements de pêche. C'est la pêche qui décidait des mariages, des départs ou des arrivages, des migrations à divers endroits, des espérances, de la fortune ou de la misère; c'est la pêche qui conduisait généralement tout : les achats et les ventes, les prêts et les emprunts, la rénovation ou non de l'outillage et des goélettes, de l'embauche et du chômage. Vers 1900, l'industrie de la pêche connaît une période de marasme qui force plusieurs à quitter le métier pour travailler dans les scieries et les chantiers de coupe, d'autres quittent pour les manufactures des villes. Au cours des années 1930, le Service des pêcheries du gouvernement du Québec tente de relancer l'industrie en mettant à la disposition des pêcheurs des entrepôts frigorifiques afin de favoriser la mise en marché de produits frais et congelés. C'est la pêche aussi qui permit aux pêcheurs de se regrouper en coopérative pour mettre fin à l'exploitation des marchands. La première fut la Coopérative Acadienne fondée en 1920 à Havre-Saint-Pierre. Jusqu'à la fin des années 1970, la situation est désastreuse. Arrive alors le redressement considérable de l'industrie provoqué par le crabe des neiges. Pour la première fois dans toute l'histoire des pêches en Minganie, cette production détrône celle de la morue. Milieu des années 1990, c'est de nouveau la crise, non seulement en Minganie mais dans tout l'est du Canada où les stocks de morue ont pratiquement disparu. La surexploitation du crabe des neiges, la disparition de la morue, de l'aiglefin risquent de mettre fin, faute de ressources, à cette industrie plusieurs fois centenaires. L'effondrement des ressources oblige les pêcheurs à commercialiser certains poissons comme la baudroie, la raie et le requin. Frenette, p.264-265, p.480-481 Bélanger-1971, p.106 Vigneau, p.271

PÊCHE À LA FASCINE
Technique de pêche à partir du rivage. Les filets, retenus par des fagots de bois, forment une sorte d'entonnoir qui emprisonne le poisson à la marée basse. Lafleur, p. 141

PÊCHE AU NIGOT
Ancienne méthode de pêche qui consistait à piquer le saumon et l'esturgeon avec un nigot. Le nigot est un manche de bois de six à huit pieds de longueur muni à une extrémité de branchons. Le nigot ressemble à une fourche à foin. Lafleur, p.141

PÊCHE À LA MOPPE
En nettoyant leur bateau, des pêcheurs s'aperçurent que les oursins restaient accroches aux cordons de leur vadrouille. De là l'idée de s'en servir pour la pêche.

PÊCHE À LA SEINE
Filet géant servant à la pêche au maquereau. Dès qu'une bouillée de maquereau est repérée, les pêcheurs l'orientent si possible, vers une anse peu profonde. La barque maîtresse en fait alors le tour en même temps qu'elle déplie en mer la grande seine lestée du bas et bouée du haut. Les pêcheurs s'empressent aussitôt d'en arrimer solidement les deux extrémités. Un puissant cordage de fond, qu'on hale en vitesse, permet alors de faire de cet enclos mobile une immense escarcelle de laquelle le poisson ne peut plus s'échapper. Dionne, p.66

PÊCHE AU TRÂLE ET À LA FAUX (Jigger)
Technique simple de pêche traditionnel se pratiquant à partir d'une petite barque non pontée (barge). Frenette, p.255

C'est le mode de pêche des anciens cordiers qui fréquentaient les bancs de Terre-Neuve avant la venue des chalutiers. Il s'agit d'une ligne de milliers d'hameçons appâtés avec la «boette» que l'on laisse à la traîne Perrault, p. 94

PÊCHE AUX TRAPPES
Engin de pêche le plus productif et le mieux adapté aux conditions locales. La trappe à morue est un parc de forme rectangulaire utilisé à proximité du rivage. On attribue son invention à William H. Whiteley, Bostonnais d'origine, vivant à l'Île-de-Bonne-Espérance dans l'archipel de Vieux-Fort. La trappe à morue se diffuse par la suite rapidement sur tout le littoral de la Basse Côte-Nord. Frenette, p. 255-256

"La pêche au «trappe» consiste à tendre sur la mer un immense sac de mailles et non pas un simple filet. Le sac reste ouvert du côté terre par une brèche au milieu de laquelle aboutit un filet ancré à une «caille» ou au rivage d'une île que le poisson remonte et qui se nomme l'«aile de terre » ou le «guide». Perrault, p. 88

PÊCHE AUX VERVEUX
Il s'agit de trois à cinq cercles de fer de trois pieds de diamètre. Les ailes (bannes) mesuraient de dix à quinze pieds de longueur et trois de hauteur. Le dernier entonnoir était fermé par une corde, c'est par là que l'on retirait les prises. On tendait le verveux les ailes ouvertes dans le sens du courant. Lafleur, p.138

PÊCHE SÉDENTAIRE (la)
Pêche qui se fait le long de la côte à l'aide de chaloupes. Ce nom lui vient de ce que le navire principal reste mouillé dans un havre tout le temps de la campagne. Les chaloupes vont et viennent se ravitailler et laisser leur chargement. S'oppose à la pêche errante telle que pratiquée sur les grands bancs de Terre-Neuve. Bélanger, p.153

PESSAMIT (communauté de)
Pessamit - là où l'on trouve la lamproie. Sise en bordure du Saint-Laurent à 54 km au sud-ouest de Baie-Comeau, la communauté innue (Betsiamites - 3 147 personnes) couvre une superficie de 255 km carré. Autrefois, à cet endroit, avait lieu le plus grand rassemblement des Innus de la côte lors de la pêche au saumon et la chasse aux loups-marins près de la rivière Papinachois - rivière des gens rieurs.

PETIT PINGOUIN (le)
Appelé localement gode du vieux français godez, il est facilement reconnaissable à son gros bec comprimé noir traversé à la pointe par une barre blanche. Il capture surtout des poissons qu'il poursuit en plongeant à partir de la surface. Cet oiseau fait partie des espèces rares et menacées de la Minganie. Comme le macareux moine, il niche en colonie sur quelques îlots rocheurs de l'archipel de Mingan.

PHARES (les)
Sur l'île d'Anticosti, le premier phare (Pointe sud-ouest) fut construit en 1831. Suivi du phare de la Pointe-Heath (1835), de la Pointe-Ouest (1858), de la Pointe-Sud (1871), du Cap de Rasbast, de Pointe-Carleton et Cap de la Table (1919).Un phare flottant fut ancré à 13 km de Pointe-Heath, il était connu sous le nom de bateau-phare d'Anticosti. En 1899, la télégraphiste Grace Pope devient la première gardienne de phare du Canada, phare situé au sud de l'Île d'Anticosti. En Minganie, les autres phares sur la côte sont situés sur l'île aux Perroquets et la Petite Île au Marteau dans l'archipel de Mingan, à la Pointe Natashquan, au cap Whittle près de La Romaine, à l'île Sainte Marie, à l'île Plate et Greenly Island (île Verte) en face de Lourdes de Blanc-Sablon. Anciennement, un phare consommait plus de 1 000 gallons d'huile de loup-marin par année.

De 1830 à 1963, près de huit bateaux-phares ont été utilisés sur le fleuve Saint-Laurent. Ancrés à proximité d'obstacles sournois où il est virtuellement impossible de construire un phare, faute d'assise suffisamment stable, les bateaux-phares servaient à signaler la présence de zones dangereuses pour la navigation. L'équipage d'un bateau-phare peut exiger jusqu'à une douzaine d'hommes. Les conditions de vie à bord sont très pénibles. L'éventualité d'être frappé par d'autres navires s'ajoute à l'inconfort du roulis, l'une des pires expériences à supporter. Lors de fortes tempêtes, les bateaux-phares pouvaient traîner leur ancre et même casser leurs chaînes, ce qui les entraîne carrément à la dérive. En pareille circonstance, ces navires présentent un véritable danger pour la navigation, puisqu'ils indiquent, dès lors, une fausse route aux navigateurs. Lambert, p.202 - Mac Kay, p.37-38 - Franck, p.156-157

PLAN NORD
__s'étend à l'ensemble du territoire du Québec situé au nord du 49e parallèle puis au nord du fleuve Saint-Laurent et du golfe du Saint-Laurent;
_couvre près de 1,2 million de km2, ce qui représente 72 % de la superficie du Québec;
_ dispose d'une des plus importantes réserves d'eau douce au monde;
_représente plus des trois quarts de la capacité de production hydroélectrique installée au Québec et le potentiel de ressources hydrauliques, éoliennes et photovoltaïques1 non encore exploité est tout aussi considérable;
_comprend plus de 200 000 km2 de forêts commerciales du Québec;
_renferme des ressources fauniques exceptionnelles, dont des rivières à saumon reconnues internationalement;
_constitue un des derniers potentiels de conservation de vastes territoires naturels intacts au monde;
_ comprend 63 villes, villages et communautés reliés au reste du Québec par un ensemble d'infrastructures routières, ferroviaires, maritimes ou aéroportuaires.
_ est régi en grande partie par la Convention de la Baie-James et du Nord québécois et la Convention du Nord-Est québécois.
_ assure la totalité de la production québécoise de nickel, de cobalt, des éléments du groupe du platine, de zinc, de minerai de fer et d'ilménite, ainsi qu'une part importante de la production d'or. Il recèle également du lithium, du vanadium et des éléments de terres rares

Les populations qui le composent :
_ regroupent moins de 2 % de la population québécoise, soit un peu plus de 120 000 personnes, dont 33 000 Autochtones;
_ incluent des Jamésiens, des Jeannois et des Nord-Côtiers, dont 30 % sont âgés de moins de 24 ans, une proportion qui atteint plus de 50 % chez les Autochtones;
_ occupent 63 villes, villages et communautés regroupés au sein de 5 conférences régionales des élus (CRE) et de 9 municipalités régionales de comté (MRC). Toutefois, il n'existe pas de MRC dans la région du Nord-du-Québec. Celle-ci est divisée, au 55e parallèle, en deux grands ensembles : la Baie-James/Eeyou Istchee et le Nunavik.

Les Inuits et les Premières Nations :
_ les Inuits, près de 10 000 personnes, sont répartis majoritairement dans 14 villages nordiques, comptant de 200 à 2 200 habitants. Ces villages nordiques sont situés sur les littoraux de la baie d'Hudson, du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava;
_ la nation crie, quelque 16 000 personnes, est surtout concentrée dans 9 communautés situées sur la côte est de la baie James ainsi que dans l'arrière-pays de ce bassin hydrographique;
_ la nation innue compte 9 communautés (8 sur la Côte-Nord et 1 au Saguenay-Lac-Saint-Jean) regroupant plus de 16 000 personnes, dont plus de 9 300 vivent sur le territoire du Plan Nord;
_ la nation naskapie rassemble près de 1 000 personnes dans la communauté de Kawawachikamach, à 15 km au nord de Schefferville.

Caractéristiques démographiques de la population
De 1991 à 2006, tandis que la population québécoise connaissait une hausse de près de 10 % au cours de cette période, les communautés du territoire du Plan Nord subissaient une baisse de près de 3 %, passant de 124 500 à 121 000 habitants. Pendant ce temps, la population autochtone connaissait une forte croissance ce qui a fait passer son poids de 17,7 % à 27,1 % de la population totale du territoire du Plan Nord.

PLANCTON (le)
Le plancton est essentiellement un élément nutritif qui se divise en deux grandes familles : le phytoplancton et le zooplancton. Le phytoplancton est le premier maillon des chaînes alimentaires marines et se compose principalement d'algues microscopiques, les plus petits végétaux de la planète. Formé d'une cellule unique, il se laisse dériver au gré des courants du Saint-Laurent. Le zooplancton regroupe presque tous les poissons, crustacés et mollusques au stade larvaire comme les larves de morue, de capelan et de crustacés. Les larves de crustacés appelées krill, nom donné par les baleiniers norvégiens, offrent une nourriture abondante et fortement concentrée formant des bancs de plusieurs kilomètres de long qui atteignent plus de 100 mètres d'épaisseur; la principale source de nourriture des baleines.

PLAQUÉ (le)
Grande étendue de pierre de granit lisse et propre pour faire sécher la morue.

PLEIN (le)
Nom donné par les pêcheurs au rivage, spécialement lorsqu'il est en pente douce. “Le capelan roule sur le plein.” Dionne, p. 53

PONCHON (un)
Barrique d'eau-de-vie en provenance de Saint-Pierre et Miquelon. On se servait aussi des ponchons pour entasser la morue salée. Voir CONTREBANDIER

POINTE-AUX-ESQUIMAUX
En 1737, lord Dorchester, troisième gouverneur anglais du Canada donne les îles de la Madeleine au sieur Isacc Coffin de Londres. À partir de ce moment, un bail avec rente annuelle est introduit. Au lieu de cultiver une terre qui leur appartient

plus, ces Acadiens qui ont déjà connu la Déportation, se tournent vers la mer, deviennent pêcheurs et commencent à vouloir migrer. Le 27 mai 1857, cinq familles acadiennes, auparavant déportées à Savannah en Géorgie (USA), partirent du Havre aux Maisons, Îles de la Madeleine, à bord de la Chaloupe Mariner à la recherche d'un endroit favorable à la fondation d'un nouvel établissement. Les familles Firmin Boudreau, Benjamin Landry, François Petit-Pas, Louis Cormier et Joseph Boudreau firent donc voile pour la côte du Labrador, ancien nom de la Côte-Nord. Après quelques jours de navigation, ils arrivèrent à Mingan. Là, ils furent repoussés énergiquement par l'agent de la compagnie de la Baie d'Hudson. Avant de reprendre la mer, ils rencontrèrent le Père Arnaud, en mission chez les Montagnais, qui les renseigna sur la possibilité de trouver un endroit propice à l'établissement de leurs maisons entre Mingan et l'Île Sainte-Geneviève. De nouveau en mer, ce sont les femmes qui convainquirent les hommes d'aborder la côte près de cette belle bande de sable appelée Pointe-aux Esquimaux. Après un court examen des lieux, ils décidèrent de débarquer les bestiaux et leurs matériaux pour construire des maisons d'été.

En 1885 les Soeurs de la Charité fondent le couvent de Pointe-aux-Esquimaux répondant au manque flagrant d'institutrices. Le couvent devient l'École normale Saint-Joseph, la seule institution d'enseignement supérieur de la Minganie avant la deuxième guerre mondiale. Voir Havre-Saint-Pierre. Vigneau, p.8-10 - Lambert, p.192- Pomerleau, p.184

POINTE-AUX-MORTS
Nemetetouchka en montagnais, de sens inconnu. C'est une bande de terre basse et humide à 4 km à l'ouest de Havre Saint-Pierre qui s'avance dans le Saint-Laurent. Sur cette pointe, une importante bataille entre Inuit et Indiens se déroula dont l'enjeu était la suprématie du territoire. Ce fut une bataille extrêmement meurtrière pour les belligérants. Les Inuit ont été repoussés ainsi plus au nord jusqu'à Rivière Saint-Paul (île-des-Esquimaux) où ils furent de nouveau chassés en 1640. voir Inuit Santerre, p.70 www.toponymie.gouv.qc.ca

POINTE-PARENT
À proximité de Natashquan existe un hameau nommé en l'honneur de Clément Parent, missionnaire qui vécut plusieurs années avec les Montagnais et décéda en 1784. Pointe-Parent avec son promontoire sablonneux qui s'avance très loin vers le sud, forme la frontière naturelle entre la Moyenne et Basse Côte-Nord. Les Montagnais appellent l'endroit matshiteu, ce qui veut dire la pointe de terre.
www.toponymie.gouv.qc.ca - Santerre, p. 92

PORT-DE-BREST
Anciennement "Ancien établissement" (Bellin). Aujourd'hui Vieux-Fort. Des marins bretons, basques français et espagnols dès le début du XVIe siècle fréquentaient régulièrement cette région et y fondèrent un des premiers villages au Canada : Brest ou Port-de-Brest. Les pêcheurs, très nombreux et bien organisés, ne maintenaient les activités que l'été. Ils s'amenaient tôt le printemps, se livraient à la pêche et ils préparaient leurs poissons sur place grâce à des «saloirs» et des «fumeries». L'automne venu, ils retournaient dans leur pays.

Dans The Map of Commerce (Guide du Commerce) publié à Londres en 1638, l'auteur Lewes Roberts fait des révélations étonnantes. L'ouvrage situe les villes les plus importantes existant dans le monde connu. Dans la section qu'il intitule « L'Amérique et ses Provinces », Roberts divise le continent américain en dix provinces. L'une d'elles s'appelle « Terra Corterealis » en l'honneur du portugais Gaspar Corte Real qui la découvrit en 1500. Ce territoire possède quelque chose d'unique : un fleuve fameux de neuf cents milles de long, navigable sur huit cents milles qui porte le nom de Canada. Sa capitale est Brest qui devint donc la première capitale du Canada codifiée dans un document officiel. Plus qu'une capitale, Brest était aussi une métropole commerciale où des armadas de voiliers de toutes nationalités s'y donnaient rendez-vous à chaque année; au moins cinq cents de ces voiliers pour l'Angleterre seule. Pour l'Europe tout entière, cette manne de poissons séchés («new-landfish» pour l'Angleterre, «morleux» en France, «bacalio» en Italie et «abadesses» en Espagne) représente une grande richesse. Ensuite, Roberts donne la description de ce qu'il entend par une cité commerciale de l'époque : une ville munie de services normaux comme denrées nécessaires à la survie de ses habitants, armes et fortifications contre les ennemis, soldat pour la protéger, cour de justice, gouverneur, prêtres, commerçants et artisans. Et termine en écrivant : " Voici les sortes de cités et villes dont il sera généralement question dans ce «Guide de Commerce». Dionne, p. 18-21.
Selon des historiens, Jacques Cartier, pêcheur de métier, y ancrait une première fois, plusieurs années avant son premier voyage officiel en 1534. Ensuite, Port-de-Brest devint le principal poste de la Nouvelle-France, la résidence d'un gouverneur, d'un aumônier et de quelques autres officiers; les Français en exportaient de grandes quantités de morues, des barbes et des huiles de baleine ainsi que des castors et autres fourrures. Ferland, p.24 - www.toponymie.gouv.qc.ca Voir MUSQUARO.

PORT-MENIER (village)
Construit au fond d'une baie profonde, ce village emprunte son nom à une célèbre famille de chocolatiers de France qui fut propriétaire de l'île d'Anticosti de 1895 à 1926. Dès l'achat, Henri Menier entreprend de fabuleux travaux de construction avec l'aide d'ingénieurs, d'agronomes et architectes. En quelques années, les maisons, les ateliers, les scieries, les magasins, l'école, l'infirmerie et l'église se dressent dans un ordre strict; le tout complété par un quai de plus 1km de long.

L'exploitation forestière, les pêcheries et homarderies, l'élevage du renard argenté façonnent l'économie locale. Jusqu'au décès de Henri Menier en 1913, le village connaît une période d'activité intense et commencera à décliner sous le règne de Gaston Menier, son frère, qui vendra l'île à une compagnie forestière vers 1926. Aujourd'hui, le village est toujours la porte d'entrée du territoire anticostien devenu une immense pourvoirie de chasse et pêche. (Voir Anticosti)
www.toponymie.gouv.qc.ca

PORT-SAINT-SERVAN (lieu-dit)
Aujourd'hui Baie-des-Rochers près de La Tabatière. D'une importance historique considérable puisque c'est à cet endroit que Jacques Cartier planta la première croix au Canada le 12 juin 1534 et ensuite à Gaspé le 24 juillet 1534. De plus ce même jour du 12 juin, le "découvreur du Canada" rencontre un autre voilier français venu de La Rochelle dans la baie de Napetipi "passé outre le Port-de-Brest". Ils firent route ensemble vers un lieu que Cartier décrit comme un des meilleurs ports au monde et qui fut nommé Port-de-Jacques-Cartier. Saint-Servan est un toponyme emprunté à un village fondé au Moyen-Äge et situé dans la région natale de Jacques Cartier. Dionne, p.15-16 - www.toponymie.gouv.qc.ca

POSTE DE TRAITE (le)
Destiné à n'abriter que de trois à cinq hivernants, chaque poste ne compte généralement que deux bâtiments : le magasin qui sert aussi de résidence et une remise. Pendant la saison intense d'activité, printemps et été, le nombre de travailleurs atteint la vingtaine. L'exploitation du loup-marin se traduit par une augmentation des employés dans les postes nord-côtiers. Un poste nord-côtier regroupe habituellement, un commis, un interprète, un tonnelier, un forgeron, deux ou trois journaliers et un cuisinier. Cette augmentation se reflète aussi sur le bâti. Le commis et sa famille ont leur propre maison tandis que les employés habitent le magasin. Les jours de fêtes, en l'absence de femmes, des hommes portant un mouchoir rouge au bras gauche deviennent le temps d'une soirée de danse les partenaires féminins. Des bâtiments de service (étable, atelier, grange, hangar, chapelle) font leur apparition. Les marchandises de traite offertes par les Européens se divisent en quatre catégories. La première en importance se compose d'armes et de divers objets comme poudre et pierre à fusil, balles, fers de flèche, dards à castor, couteaux, haches, hameçons, marmites. Viennent en second lieu du fil, des aiguilles, des couvertures et tissus, des vêtements. Troisièmement, de la nourriture de base : farine, pois, blé Inde, mélasse, biscuits, prunes et raisins secs. En dernier lieu, des objets de luxe comme miroirs, perles de verre, peignes, bagues et surtout du tabac; l'alcool n'est pas une marchandise de traite sous le Régime français mais le deviendra avec les Anglais après la Conquête de 1760. En retour, outre le castor, la principale monnaie d'échange, les Amérindiens troquent le vison, le renard, la loutre, le pékan, le glouton, la martre, l'hermine, le rat musqué, le loup, le lynx, le coyote, l'ours, le raton laveur, le lièvre, la mouffette, le blaireau, la belette et parfois l'orignal et le caribou. En 1654, la valeur des peaux de castor s'établissait ainsi : une peau = une livre de poudre ou quatre livres de plomb ou deux grandes haches ou dix couteaux; cinq peaux = une couverture, etc. Voir ALCOOL. Frenette, p. 197, 204-206

POT-DE-FLEUR
Pour désigner les monolithes calcaires couverts de fleurs et de verdure. Ce nom était déjà employé en 1857 avant même l'arrivée des pionniers acadiens des Îles de la Madeleine. Gauthier Larouche, p. 42

PUYJALON Henry, comte de
Né en France au sein d'une noble famille de Limousin en 1840, il arrive à Montréal en 1873. Chasseur et naturaliste, il devient le premier gardien de phare de l'Île-aux-Perroquets en 1888 puis se retire en solitaire à l'Île à la Chasse où il meurt en 1905. Il est l'un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle du Labrador. Autrefois, la Côte-Nord était appelée Labrador. Voici un extrait de ses Récits du Labrador où il raconte très bien sa situation d'ermite vis-à-vis de la population locale.

" J'appartiens à la catégorie des gens que persécute le guignon (malchance) et, sans doute à cause de cela, la voix publique me tue tous les ans, à des dates à peu près fixes. Lorsqu'elle me fait grâce du trépas et me laisse le bénéfice du doute, elle n'en répand pas moins le bruit que je suis, tout au moins, en danger de mort. En général, on me tue pendant l'été, époque de la navigation où je suis emporté par le premier coup de vent qui passe. Cette année-là, après m'avoir noyé par le travers de la Pointe-aux-Anglais - un peu au-dessus de Natashquan,- la Renommée mécontente, sans doute, de son insuccès des jours chauds, publiait en hiver que, blessé au pied et sans provisions, j'allais mourir en plein bois sans revoir la mer. Mon curé l'avait appris et, seul - tout le monde ayant refusé de l'accompagner à cause de la tempête - sans autre outil que sa hache de chasse, sans comestibles de route, il s'était mis en chemin par ces jours de temps épouvantable, jouant sa vie pour me venir à mon aide. Il m'avait trouvé rêvant et était reparti sans rien me dire du dévouement qui l'avait amené jusqu'à moi. Quelques fois, je pense à lui, quand la neige tombe et que le vent plie la tige des arbres, et mes yeux deviennent humides ! Et vous, chers lecteurs, que dites-vous de mon curé du Labrador ? (Henry de Puyjalon) Bélanger, p. 87

PYGARGUE (le)
Le pygargue à tête blanche se retrouve essentiellement sur l'île d'Anticosti. Ce grand rapace foncé avec tête et queue blanches, ressemble beaucoup à l'aigle royal. Il se nourrit de poissons, d'oiseaux et de mammifères. L'abondance de

carcasses de chevreuils à Anticosti l'aide à passer l'hiver sur l'île. Il fait partie des espèces rares et menacées de la Minganie.

QQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQQ

QUITZEZAQUI
Aujourd'hui Rivière Saint-Paul. Quitzezaqui, nom inuit signifiant la "Grande Rivière" devint la Rivière-des-Esquimaux tandis que les Montagnais la nommait Aiahtshimeu Hipu, de sens identique. Le seul nom inuit qui a réussi à s'implanter comme toponyme sur le territoire innu.

RRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRR

RÉDUCTIONS (les)
Les réductions sont des enclaves territoriales où les Autochtones, convertis au Catholicisme, peuvent s'installer à côté ou parmi les colons français. La réduction est un projet des missionnaires jésuites pour convertir et assujettir les communautés amérindiennes. Les réductions sont créées au Paraguay par les Jésuites et proposent un mode de colonisation permettant l'exploitation des ressources du Paraguay tout en assurant l'évangélisation de ses habitants : les Guaranis, nation la plus populeuse du Paraguay. Cela impliquait qu'il fallait réduire la liberté du «Sauvage» pour le dompter et le mener à la civilisation chrétienne. La réduction de l'espace physique n'est que le prélude à leur réduction aux valeurs chrétiennes par la pratique religieuse pieuse et au renoncement à toute coutume autochtone contraire aux règles de l'Église. Ce modèle d'évangélisation des Autochtones d'Amérique du Sud sera repris par les Jésuites en Nouvelle-France, le but : transformer les nomades en parfaits néo-Français auxquels on accorderait protection. Les réductions s'inscrivent donc dans le processus politique de tout État colonial expansionniste. Les Jésuites créeront ainsi 5 réductions pour 5 nations amérindiennes : les Algonquins, les Montagnais, les Hurons, les Iroquois et les Abénaquis. Les réductions sont donc les ancêtres directs des réserves amérindiennes que l'on connaît aujourd'hui; les réductions donnant priorité au salut des âmes sous le Régime français et les réserves, sous le Régime anglais, donnant préséance aux intérêts économiques coloniaux. Autre différence notable : même si les réductions visaient à dévaloriser la culture des Premières Nations, les dirigeants de la Nouvelle-France considéraient les Amérindiens convertis dignes de vivre en société avec les Français tandis que la mise en «réserves» des Autochtones par les Anglais s'inscrivait dans une politique ségrégationniste coloniale.
Voir NOMADISME - RÉSERVES - Jetten, p.9-25 et 148

RÉSERVES (les)
En 1850 et 1851, le parlement du Canada-Uni adopte deux lois qui jettent les bases de nouvelles réserves au Bas-Canada. Désormais, le gouvernement a le pouvoir d'administrer les terres amérindiennes en leur nom. Les titres aborigènes ne seront jamais officiellement supprimés, mais les terres et les sommes allouées à partir de 1851 ($4 000 par année) se veulent une forme de dédommagement. Il est toutefois précisé que la plus grande partie de cette somme doit servir à sédentariser les Amérindiens et non pas subvenir à leur besoin immédiat. Voir RÉDUCTIONS - AGENT DES SAUVAGES. Frenette, p.334

RICHARDSON John
Le premier géologue qui a exploré les Îles Mingan en 1860.

RIGOLET
Enchevêtrement de chenaux, comme des rivières sur le Saint.-Laurent, contournant des centaines d'îles à fleur d'eau, formant un immense labyrinthe aquatique. Les rigolets sont situés tout le long de la côte principalement entre Aylmer Sound et Saint-Augustin. (Rigolet à vison, rigolet à eau chaude etc.)

RIVIÈRE AGUANISH
Voir AGUANISH (village)

RIVIÈRE-À-LA-CHALOUPE
Entre Moisie et Sheldrake. Cette rivière de 35 km est navigable seulement pour les petites embarcations dites chaloupes où elles trouvaient là un havre excellent pour se protéger. Petit hameau de pêcheurs aujourd'hui disparu. Au nord-est du hameau, une grande tourbière de 4 km est appelée Grande plaine de la Chaloupe. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-À-LA-PATATE
Située sur l'île d'Anticosti, cette rivière est reconnue pour avoir été le site du pire feu de forêt qu'a connu cette île. Appelé par les insulaires le «feu de la Patate», il brûla pendant 5 mois et a couvert 1/10 de l'île. Les lueurs des flammes d'une intensité inouïe étaient aperçues de la Gaspésie et de la Côte-Nord. L'équivalent d'un million de cordes de bois fut perdu et força la Consolidated Bathurst a abandonné son projet de quai à la rivière-à-la-Patate. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-AU-TONNERRE
Francisation de "Thunder River". A 10 km de Sheldrake. Ce village doit son nom aux grondements particuliers des rapides drainant l'eau de la rivière vers le fleuve dans une chute vertigineuse et un roulement de tonnerre perpétuel. La rivière de 85 km termine sa course dans un port naturel pour les petites embarcations auquel

on accède par un étroit chenal. En 1860, la compagnie de pêche Le Boutillier Brothers s'y installe suivi de familles de Paspébiac, Baie des Chaleurs. En 1926, l'infirmière Evelyne Bignell devient responsable du premier dispensaire subventionné. Les succès remportés par ce service de soins infirmiers incitent le gouvernement à étendre ce système d'assistance médicale à d'autres municipalités de la Minganie. Depuis 1975, une importante usine de transformation du crabe procure de l'emploi saisonnier à l'ensemble du village. Santerre, p.48 - Lambert, p.175 www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-AUX-GRAINES
La rivière tire son nom des baies rouges qui poussent en abondance. Récoltées tard l'automne, ces graines, (airelles ponctuées) appelées localement "pomme de terre") mûrissent sur la terre. La fleur de cette plante ressemble à celle des pommiers. Entre Moisie et Sheldrake. Santerre, p.44

RIVIÈRE CHÉCATICA
Du montagnais shikatikau qui signifie là où il y a des buissons autour de l'eau. D'une trentaine de kilomètres, cette rivière débouche dans la baie de Jacques Cartier, un plan d'eau encombré de pointes et d'îles. À l'ouest un hameau isolé de quelques maisons subsiste sous le nom de Shekatica. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE COACOACHOU
Du montagnais koakoachu et désigne le carcajou, carnassier très rusé appelé aussi glouton qui occupe une place importante dans les légendes et les contes. Située à une centaine de kilomètres de Natashquan, cette rivière de 12 km se déverse dans la baie du même nom qui offre le seul havre sur cette partie de la côte où les navires de moyen tonnage peuvent s'abriter. Primitivement, elle portait le nom de Natistagoua, rivière du caribou, car elle donnait accès à leur terrain de chasse vers le lac Salé. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE COXIPI
Du montagnais Kak Sipi signifiant porc-épic pour certains et sorcier pour d'autres. D'une longueur de 55 km, elle fut longtemps appelée Rivière Léandre et rejoint le fleuve près du Petit Mécatina. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-DU-GROS-MÉCATINA
Longue de 55 km, elle prend sa source au lac Boucher, à 15 km à l'est de la Rivière du Petit Mécatina et se jette dans le golfe près de l'archipel du même nom. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-DU- PETIT-MÉCATINA
Du montagnais makatinau, grosse montagne. D'une longueur de 545 km, elle se jette dans le Golfe près de l'île du même nom. Les qualitatifs Petit et Gros Mécatina servaient à distinguer deux postes de traite au XVIIIe siècle. Par la suite, on se servit de cette distinction pour nommer les rivières, les îles et l'archipel. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE ETAMAMIOU
Du montagnais uiahtehau qui signifie les feuilles changent de couleur à l'automne ou de aitu-mamiu, hauteur des terres, ligne de partage des eaux. Cette rivière est une suite de lacs multiformes et de toutes dimensions où la truite et le saumon abondent et la région environnante est un territoire de chasse de premier ordre. L'embouchure principale offre un havre de qualité. Voir Etamamiou (hameau). www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE JUPITAGON
Du montagnais ouapitagon qui signifie rivière où l'on trouve des pierres à aiguiser. Cette rivière de 50 km étroite et peu profonde est beaucoup fréquentée par les saumons de l'Atlantique. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE JUPITER
Le plus important cours d'eau de l'île d'Anticosti (75 km). Cette rivière, renommée pour ses fosses à saumons, s'engouffre dans un canyon qui atteint parfois 100 mètres de profondeur. On croit qu'elle tire son nom d'un navire qui aurait fait naufrage dans une anse à proximité de son embouchure située à 80 hm à l'est de Port-Menier. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE MAGPIE
D'une longueur de 200 hm, la rivière prend sa source à la frontière du Québec et du Labrador et n'est pas navigable même pour les barques légères. Par contre son estuaire assez large offre un havre accessible aux embarcations de pêche. Voir Magpie. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-MANITOU
Mot montagnais qui se traduit par "esprit". Entre Moisie et Sheldrake. Le nom de Manitou est relié à la guerre qui opposa les Micmacs de la Gaspésie aux Montagnais de la Côte-Nord. On raconte que la chute d'une hauteur de 25 m, qui se trouve près de la côte, fut la scène d'une bataille au cours de laquelle le chef des Micmacs qui était sur le point d'être défait, empoigna le chef des Montagnais et l'entraîna avec lui dans un plongeon mortel du haut de la chute. C'est ainsi que les chutes devinrent un endroit sacré et la rivière baptisée du nom de Manitou.

«... par l'effet dû au bruit de la chute et de l'écho des rochers, l'on entend quelque chose qui ressemble à des paroles». Père Arnaud. Santerre .44

RIVIÈRE-MATAMEC
Du montagnais “rivière à la truite”. Entre Moisie et Sheldrake.
En 1910, l’Américain Copley Amory fonda une entreprise de construction de bateaux à son embouchure et attirera quelques familles qui viendront s’y établir. Aujourd’hui, la rivière à saumon est protégée et interdite de pêche. La Matamek Research Salmon Fondation y entretient une station biologique dans le dessein d’approfondir les études entreprises sur la vie et les moeurs du saumon. En 1966, le Gouvernement du Québec crée la réserve de la Rivière Matamec. L’accès au public y est limité. Santerre, p.42 www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE MOISIE
D’une longueur de 410 km, cette imposante rivière fut fréquentée au temps de Jacques Cartier par des morses appelés «chevaux aquatiques». Moisie vient de l’ancien français moyse et désigne des berges humides et vaseuses. Pour les Montagnais, deux variantes soit Mist-grande sipi et Masashibou signifiant toutes deux «la grande rivière». La rivière coule dans une profonde vallée glaciaire avec des caps et des falaises impressionnants. Elle est considérée comme l’une des plus belles rivières à saumon au monde. Elle vient au premier rang de toutes les rivières à saumon de la Minganie en ce qui concerne le nombre, la taille et la distance sur laquelle ils peuvent remonter le courant. En effet l’absence de dénivellation brusque permet au saumon de remonter la rivière facilement sur une très grande distance. En 1880, le gouvernement émet le premier bail pour la pratique de la pêche au saumon (la Moisie Salmon Club) En 1907, Ivers Adams achète le lit de la rivière sur une distance de 12 km et fonde le Club Adams. Cette pratique des clubs privés à droit de pêche exclusif prépare déjà le terrain des affrontements de la fameuse guerre du saumon pour le «déclubage» des rivières à saumon. Voir SAUMON (guerre) www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE MINGAN
Sur ses 120 hm de longueur, elle est navigable sur ses 15 premiers hm à partir de la côte jusqu’au rapides. La chute de la rivière Mingan est d’une beauté remarquable. Ce cours d’eau termine son parcours à travers des falaises sablonneuses après avoir traversé le granit du Bouclier Laurentien depuis sa source. Elle débouche sur le golfe Saint-Laurent en face de l’île du Havre de Mingan. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE MUSQUARO
Voir MUSQUARO (hameau)

RIVIÈRE NABISIPI
Mot montagnais signifiant rivière de l’homme ou rivière du mâle rappelant en cela la saison où, chez les oiseaux aquatiques, les mâles, temporairement séparés des femelles, se retrouvaient nombreux dans ce cours d’eau. Cette rivière prend sa source au lac Saumur et se jette dans le fleuve près d’Aguanish parcourant ainsi une distance de 158 hm. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE NAPETIPI
Synonyme montagnais de nabisipi- rivière du mâle. Longue de 113 km, son parcours devient le lac Jamyn et le lac Napetipi avant de rejoindre le Saint-Laurent à 50 km à l’est de Saint-Augustin. Un rapport datant de 1890 relate «que les loups marins sont nombreux dans le lac Napetipi».
www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE NATASHQUAN
La rivière Natashquan constitue l’un des éléments les plus importants du bassin de drainage du sud du Labrador où elle trouve sa source pour ensuite se déverser dans le golfe Saint-Laurent près du village de Pointe-Parent. D’une longueur de 378 hm, son bassin-versant totalise une superficie de 16 110 hm carré. La petite rivière Natashquan (22 hm) se déverse au coeur du village de Natashquan. A l’époque du frai, le saumon remonte la Natashquan jusqu’à la hauteur de la rivière Masquamanaga, mot montagnais qui signifie endroit où les ours viennent pour manger du saumon. La St-Laurence Salmon Fishing Club y installe l’un des premiers clubs de pêche privés au Québec. En 1889, un groupe de new-yorkais forme le Natashquan Salmon Club qui sera suivi du Labrador Fish & Game Club.
www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE NETAGAMIOU
Mot montagnais qui signifie rivière qui passe sous terre. En hiver, une couche de glace recouvre la rivière et son cours qui semblent invisibles jusqu’à ce que l’eau devienne parfaitement apparente sous l’effet d’une rupture de pente. Cette image aurait influencé les Montagnais dans le choix de cette appellation. A 80 km en aval de la réserve de La Romaine, la rivière Petit Mécatina se divise en deux branches et donne naissance à la rivière Netagamiou. Après un trajet de 23 km, elle débouche sur le Saint-Laurent mais des brisants et un banc de sable en rendent l’accès difficile par mer. À 3 km au sud-est de l’embouchure, un groupe d’îles porte le même nom. On y cueille de nombreux fruits sauvages.
www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE OBSERVATION
Sur l’île d’Anticosti, cette rivière se faufile dans un magnifique canyon de 5 hm composé de deux branches, est et ouest, qui débutent toutes deux par une chute de 15 à 25 mètres. La gélifraction (action du gel et du dégel) et la dissolution du calcaire sont les deux principaux phénomènes d’érosion de ce canyon apparu après le départ des grands glaciers du Wisconsin, il y a environ 12 000 ans.

www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE OLOMANE
Du montagnais unaman (ouroman - Oloman), couleur rouge et qui signifie rivière à la peinture à cause de l'ocre rouge qui teinte l'eau. D'une longueur de 220 km, elle se jette dans le golfe à l'est de la réserve indienne de La Romaine qu'il ne faut pas confondre avec Rivière Romaine près de Havre Saint-Pierre. Voir OCRE www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE PASHASHIBOU
Du montagnais pishi-shebau, rivière sèche puisque peu praticable en canot ou rivière aux rochers pointus puisque des hauts fonds s'étendent jusqu'à cinq km de l'embouchure. Entre le lac Costebelle et le fleuve, elle parcourt 17 km. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE PIASHTI
Du montagnais Piastebe ou Piashbe qui signifie baie sèche puisque les bateaux doivent attendre la marée haute pour accéder à la baie. Ce nom très ancien devint par la suite Piastrebaie et enfin Baie Johan Beetz. Il désigne aujourd'hui la rivière et les lacs de ce nom. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-PIGOU
De l'algonquin Pikiou "rivière à la gomme". Entre Moisie et Sheldrake. D'une longueur de 35 km, elle désigne l'endroit où l'on trouve la gomme résineuse extraite du sapin et du pin. Des îles et un banc de pêche, situés à proximité, portent aussi ce nom. Près de là, le cap du cormoran, marque le début du territoire de la seigneurie de Mingan (1733). www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE PUYJALON
Le nom de cette rivière rappelle la mémoire du comte Henri de Puyjalon (1841-1905), originaire de Puyjalon, Bas-Limousin, qui immigra au Canada en 1872. Pendant les 25 années qu'il a vécues sur la Côte-Nord (1880-1905), il a fait œuvre de géologue, de zoologiste et de protecteur de la faune. Un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle du Labrador, il a été gardien de phare et inspecteur général pour la chasse et la pêche. Puyjalon s'est attaché notamment à démontrer la nécessité de lois de protection des richesses naturelles. Décédé à son camp de l'île à la Chasse, il y fut inhumé, suivant son désir, près de la baie qui porte son nom, non loin de Havre-Saint-Pierre. On avait surnommé Puyjalon le solitaire de l'île à la Chasse et aussi l'homme du Labrador. En plus de nombreux rapports de ses missions, il a publié Labrador et Géographie (1893) ainsi que des Récits du Labrador (1894). www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE ROMAINE
Du montagnais unaman (ouroman - Oloman) qui signifie la couleur rouge. Cette rivière coule sur un dépôt d'argile rouge (ocre) qui teinte ses eaux. D'une longueur de 240 km, la rivière se jette dans le Saint-Laurent vis-à vis les îles Mingan, 15 km à l'ouest de Havre Saint-Pierre. Il ne faut pas confondre cette rivière avec le village de La Romaine situé à 220 km plus à l'est où coule la rivière Olomane. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE SAINT-AUGUSTIN
Appelée pegouasiou par les Montagnais au XVIIe siècle signifiant rivière trompeuse en raison des sables qui se déplacent à son embouchure et de sa faible profondeur. D'une longueur de 193 km, elle débouche dans la baie du même nom. Voir Saint-Augustin (village) www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-SAINT-JEAN
À 12 km de Magpie. Une des rivières les plus importantes de la Minganie. Navigable sur une longue distance, elle compte plus de 75 fosses à saumon. Les pêcheurs de ce hameau, fondé en 1850, souffrirent longuement des dégâts provoqués par le grand feu de juillet 1881 qui détruisit toute la partie boisée de la côte entre Rivière-au-Tonnerre et Mingan, privant ainsi les familles du bois de chauffage dont elles avaient besoin. C'est l'ancienne frontière civile entre Québec et Terre-Neuve entre 1763 et 1825. Plusieurs compagnies importantes comme la John Collas and Elias, la William Fruing, Le Bouthillier Brothers et Charles Robin Compagny s'installent ici ou au village de Magpie attirant ainsi de nombreuses familles de pêcheurs acadiens de la Gaspésie. Le site est propice à l'observation du balbuzard, oiseau de proie en voie de disparition. En 1910, de riches américains fondent le St-Jean Salmon Club. Santerre, p.52 - Lambert, p.182 www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE-SAINT-PAUL
Portait au début un nom inuit : Quitzezaqui, la "Grande Rivière" puis devint la Rivière-des-Esquimaux alors que les Montagnais la nommait Aiahtshimeu Hipu, de sens identique. En 1640, les Montagnais vainquirent les Inuit sur l'Île-des-Esquimaux. En 1706, la rivière et les terres la bordant furent concédées à Jean-Amador Godefroy, sieur de Saint-Paul. Ce fut un poste de traite très important exploité par plusieurs marchands dont Louis Chevalier et son usine de saumon. Le village est implanté du côté ouest de son embouchure après un parcours de 160 km. www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p.246

RIVIÈRE-SAULT-PLAT
À 58 km de Moisie, rivière coulant dans une cannelure glacière, un phénomène géologique très rare.

RIVIÈRE SHELDRAKE

Rivière tumultueuse qui prend sa source dans une zone montagneuse où des sommets culminent à près de 850 mètres. Une succession de chutes et de rapides sur une distance de 106 hm lui donne son caractère unique. Elle se faufile ainsi jusqu'au village de Sheldrake et se jette dans le fleuve. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE TOULNUSTOUC

Important tributaire de la rivière Manicouagan dont l'embouchure se trouve à 45 km au nord-nord-ouest de Baie-Comeau, dans l'arrière-pays de la Côte-Nord. Sa source se situe à 253 km en amont, à une quinzaine de kilomètres à l'est du réservoir Manicouagan. Les eaux de la rivière Toulnustouc traversent les lacs Fortin et Sainte-Anne, deux lacs imposants par leurs dimensions et qui apparaissent comme un élargissement considérable de la rivière. La carte de la province de Québec publiée en 1898 par le département des Terres et Forêts indique " R. Todnustook ", l'une des variantes graphiques du nom Toulnustouc. On connaît aussi Tudnustouk, Tootnustook, Tulnustuk, Toulnustook, Toulnoustouc. Les avis divergent sur le sens de ce nom montagnais. Selon J. Bignell, cité par Eugène Rouillard (1906), il signifie rivière qui fait coude ou qui fait un angle. De leur côté, les rapports de la Commission de géographie du Québec et de la Commission de géographie du Canada présentent rivière où l'on fait des canots, rivière où ils fabriquent des canots, là où il faut des canots. D'autre part, des enquêtes menées en 1979 en pays montagnais précisent que les Amérindiens nomment cette rivière Kuetutnustuk Shipu ou Kuetunustuku Shipu; ces expressions, qui apparaissent apparentées à Toulnustouc et à ses variantes, signifient rivière parallèle à la rivière Manicouagan. La rivière Toulnustouc a déjà été connue sous le nom de Rivière du Coude, dénomination qui rejoint l'interprétation de l'arpenteur Bignell. Située à 100 km au nord de Baie-Comeau, la centrale de la Toulnustouc a été inaugurée le 18 août 2005, à la suite de travaux de construction entrepris en 2001. Ce douzième complexe hydroélectrique du bassin de la rivière Manicouagan, propriété d'Hydro-Québec, a une puissance de 526 mégawatts, ce qui est suffisant pour alimenter l'équivalent de 100 000 résidences. La rivière Toulnustouc, où s'élèvent les installations, est à l'origine de la désignation. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE VAURÉAL

Cette rivière de l'île d'Anticosti tire son nom d'un lieu de l'Oise en France en souvenir d'une ancienne possession royale dont Henri Menier était jadis propriétaire. À partir de la chute, haute de 76 mètres, se dresse un impressionnant canyon de 3 kilomètres, dont les parois peuvent atteindre plus 90 mètres de hauteur. La partie ouest du canyon renferme plusieurs petites grottes. www.toponymie.gouv.qc.ca

RIVIÈRE WATSHISHOU

Mot montagnais qui signifie montagne blanche ou brillante en référence à une colline de 45 mètres en granit poli à l'est de l'embouchure et visible de très loin. D'une longueur de 80 km, elle se déverse dans le détroit de Jacques-Cartier entre Havre Saint-Pierre et Natashquan. www.toponymie.gouv.qc.ca

ROUTE 138 (la)

En 1943, la route 138 se rend jusqu'à Baie-Comeau pour être ensuite prolongée jusqu'à Sept-Îles en 1960, jusqu'à Havre-Saint-Pierre en 1976 et finalement jusqu'à Natashquan en 1996. La «138» est la plus longue route du Québec. Elle débute à la frontière américaine au sud de Huntingdon, traverse le pont Mercier, devient la rue Sherbrooke à Montréal et ensuite le Chemin du Roy via Trois-Rivières jusqu'à Québec. De là, le Chemin royal traverse la côte de Beaupré et St-Féréole-des-Neiges le plus long village du Québec (27 km) en direction de Charlevoix. Devenue la route des baleines, elle sillonne la côte de Tadoussac à Havre Saint-Pierre et s'arrête en plein coeur de la Minganie à Natashquan. De là, le bateau vers Blanc-Sablon. Mais comme elle ne veut pas mourir, elle continue en tronçon souvent de gravier comme à Kégashka, Tête-à-la-Baleine, Saint-Augustin. Tous espèrent qu'un jour ces tronçons seront enfin réunis pour que la «138» puisse alors s'élancer de la frontière américaine à Blanc-Sablon. Frenette, p.484 - O'Neil, p.62

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

SAINT-AUGUSTIN (village)

Augustin Le Gardeur de Courtemanche, commandant du roi de la côte du Labrador est le premier concessionnaire d'un territoire d'exploitation en 1702. Par la suite, un poste de traite y est fondé en 1720 par François Margane de La Valtrie, l'un des plus vieux villages de toute la Côte-Nord. L'accès maritime de ce village, le plus populeux de la Basse Côte-Nord, se fait au travers des grands rigolets avant d'arriver au Carré de Saint-Augustin, un grand havre protégé par les îles de l'archipel de Kécarpoui à l'ouest et par l'archipel de Saint-Augustin à l'est. Une communauté montagnaise importante nommée "Pakuashipi" y habite. www.toponymie.gouv.qc.ca

SAINTE-ANNE (la Bonne)

La Patronne vénérée de plusieurs bandes amérindiennes principalement des Montagnais. Plusieurs Autochtones se rassemblent à la Basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, près de Québec, pour leur pèlerinage annuel du 26 juillet, fête de la Sainte. Son nom montagnais Ann Tshikanino indique l'amour et la confiance que toute mère de clan possède.

SAINT-LAURENT (fleuve)
Anciennement Rivière de Canada, Rivière de Hochelaga. Jacques Cartier employa le premier le spécifique Saint-Laurent qui fut officialisé en 1604 par Samuel de Champlain qui utilisera dorénavant Fleuve Saint-Laurent sur ses cartes maritimes. D'une longueur de 1 200 kilomètres entre le Lac Ontario et l'île d'Anticosti, il se jette dans le golfe du même nom. En montagnais, Saint-Laurent se dit Wepistukujaw Sipo. www.toponymie.gouv.qc.ca

GOLFE du Saint-Laurent 48*15' 62*00'
Ce très vaste rentrant du littoral, prolongement du fleuve du même nom, couvre une superficie de 150 000 km2. En 1535, Jacques Cartier explore la Côte-Nord et baptise le 10 août un rentrant de côte «baye sainct Laurens», jour de la fête du diacre Laurent, martyr à Rome en 258. Cette appellation est à l'origine du nom actuel de cette entité géographique.
www.toponymie.gouv.qc.ca

" La mer étant grosse d'événements cachés aux rivages...

dans des forêts d'algues
voies lactées de crevettes
buissons d'oursins
nuages de méduses
colliers de coquillages
et cheveux du varech...

une lune de juin rassemble toutes richesses et met en sardines les fruits du microscope !

La mer étant grosse d'événements cachés aux rivages...

loups-marins indolents
morues goulues,
pourcils pétillants
marsouins malins et blancs...

empressés autour d'une lune ronde font leurs emplettes de la saison sur les battures réfrigérées par les courants du Labrador.
Ce spectacle inquiétant, élevé, magique, trouble l'eau ineffable de sauts, de rapts, et d'encens tenace... indiquant la pierre des sacrifices.

Parfois mélodieux, un huart huant, repu d'une truite de mer, égrène le chant sacré d'un soir luné comme si toutes les écailles d'argent des victimes dans sa gorge haute et manifeste devenaient substance de mélodies.

Tel est le chant éternel des saisons, voisin des sacrifices et des holocaustes ". Perrault, p. 70-71

SAISONNIERS (les)
L'été, depuis le début du XVIe siècle, la morue et la baleine attirent des flottilles de navires étrangers de tout tonnage. Les Basques, les Rochellois, les Hollandais, les Espagnols, les Anglais et après la conquête de 1760, les Américains fréquentent les eaux du golfe, principalement les eaux de Brador et de Blanc-Sablon. Les grèves adéquates pour le séchage de la morue deviennent une préoccupation constante et la compétition pour l'utilisation des meilleures d'entre elles entraîne une lutte parfois virile entre nations et renouvelée tous les ans; c'est la loi du premier arrivé, premier servi, sauf qu'il n'y a pas d'arbitre. À partir de 1870, les saisonniers se transforment en capitaines de caboteurs qui de village en village sillonnent la Minganie pour apporter courrier et marchandises. Mars, c'est la grande mouvée des blanchons sur les banquises en dérive, avril, les baies et havres se libèrent des glaces sous l'effet des courants et marées, mai marque le retour des oiseaux migrateurs, juin, retour des baleines migratoires, début de la montaison du saumon en rivière, les crabiers et homardiers prennent la mer; tout est en place, depuis l'ouverture de la route 138 vers Havre-Saint-Pierre en 1976 et vers Natashquan en 1996, pour la relance de l'industrie touristique saisonnière. Frenette, p.156-158

SALIN
Eau de mer

SALINE (une)
Petit entrepôt où est arrimée la morue salée. Se dit aussi d'un piège de sel employé par les braconniers pour attirer l'orignal et le chevreuil.

SAUMON (le)
Après les Autochtones et les Vikings, les Anglais sont les premiers à s'intéresser à la pêche au saumon; les Français préférant la morue. Aussi, les nouveaux arrivants du début de la Nouvelle-France, sont généralement des agriculteurs ou des coureurs des bois. Il faudra attendre Jolliet qui en 1680 commence à approvisionner Québec en saumon salé à partir de son poste de traite sur l'île d'Anticosti. Vers 1700, les Français intensifient leur effort de pêche au saumon dans la Baie de Brador près de Port-de- Brest où Augustin Le Gardeur de Courtemanche établit le premier poste de pêche sédentaire au Québec. Le succès, remporté par cette station de pêche fixe, incite les autorités coloniales à augmenter le nombre de concessions seigneuriales de pêche. Des stations sont

ainsi établies à la rivière Etamamiou (1733), aux rivières du Petit et Gros Mécatina (1740-49), et aux rivières Saint-Paul et Saint-Augustin en 1750. La signature du Traité de Paris, en 1763, change radicalement le portrait de la pêche des espèces anadromes comme le saumon.

En effet, la France cède alors à la Grande-Bretagne les territoires qu'elle possédait au nord et à l'est du Mississippi, ce qui favorisera l'exploitation accrue des riches pêcheries des côtes et des rivières de la Côte-Nord; les stations françaises de pêche deviennent des King's Post au profit des marchands britanniques dont la famille Lymburner (Labrador Compagny) qui loue la seigneurie de Mingan en 1807 pour s'adonner à la pêche au saumon. Vers 1825, la Compagnie de la Baie d'Hudson prend possession de la Minganie et érige 11 postes de traite dont neuf comprennent des pêcheries de saumon. Vers la fin des années 1840, les activités de la pêche au saumon de la compagnie ont progressé de façon phénoménale : 500 000 livres de poisson sont prises chaque année. La pêche est devenue si excessive, incontrôlée et destructrice que le gouvernement envisage enfin une réglementation. De plus, les corsaires américains viennent de plus en plus braconner le saumon dans les rivières de la Côte-Nord. Pour mettre fin au braconnage et à la surpêche, le gouvernement se range du côté des riches nantis de la société en accordant des droits de pêche exclusifs; ce sera le début des clubs privés de pêche sportive à la ligne. Dunfield, p.27 et ss

SAUMON (guerre du)

Ce sont des officiers de la marine et de l'armée britannique qui, les premiers, pratiquent la pêche sportive à la ligne entre 1760 et 1840. En 1859, le gouvernement décide de vendre à de riches étrangers des droits de pêche à la mouche sur les rivières à saumon de la Côte-Nord. Cette mainmise de l'État au profit des clubs privés mène à une véritable épreuve de force avec les Montagnais pour qui le problème de la subsistance devient de plus en plus aigu. En 1861, le gouvernement commence à indemniser les Montagnais et s'engage à les nourrir après avoir accaparé une ressource sur laquelle ceux-ci comptaient pour vivre, accentuant ainsi leur dépendance envers l'État. En 1873, La St-Lawrence Salmon Fishing Club possédait des droits de pêche sur des rivières très prolifiques comme la Natashquan, la Romaine, la Magpie tandis que la Moisie Fishing Club voit le jour en 1880 sur l'une des plus belles rivières à saumon au monde. Vers 1900, Henri Menier transforme plusieurs rivières d'Anticosti en clubs privés, politique qui sera maintenue et accélérée sous le règne de Consolidated Paper en 1935; 27 rivières de l'île d'Anticosti sont classées rivière à saumon. Dans les années 1970, les Autochtones commencent une lutte à finir contre les fameux clubs de pêche contrôlés par des intérêts étrangers qui détiennent l'exclusivité de la pêche au saumon sur les rivières les plus poissonneuses de la région. Ces batailles débouchent sur des victoires importantes pour les Amérindiens qui obtiennent, en tout ou en partie, la reconnaissance de leurs droits sur les rivières des Escoumins, Betsiamites, Romaine, Natashquan, Manitou et Mingan. En 1988, la Fédération québécoise du saumon atlantique décerne une bourse méritoire aux Montagnais pour leur contribution à la conservation du saumon dans la région.
Frenette, p.338-41 et 513

SCHEFFERVILLE

En 1937, un trappeur montagnais, Mathieu André rapporte de son expédition au lac Knob un échantillon de minerai. L'année suivante, il guide le géologue Retty sur les lieux de sa découverte. Ironie du sort, c'est donc un Montagnais qui aura permis la création non seulement de Schefferville mais aussi celle de la Iron Ore Compagny of Canada par Jules Timmins en 1947 et la ligne de chemin de fer de 675 hm entre Sept-Îles et le lac Knob en 1954. L'année suivante, Schefferville devient officiellement ville en l'honneur de Lionel Scheffer, premier vicaire apostolique du Labrador. Seule municipalité avec Fermont - puisque la ville de Gagnon a été fermée en 1985 et démantelée par la suite - du territoire de la MRC de Caniapiscau, dans ce vaste arrière-pays de la Côte-Nord, Schefferville doit son existence à l'exploitation minière. Implantée au cœur de la péninsule du Labrador, entre les lacs Knob et Dauriat, à 200 km de Labrador City et à 533 km au nord de Sept-Îles, à laquelle elle est toujours reliée par la voie ferrée, cette ville minière a vu le jour en 1955. Fondée par la Quebec North Shore dont l'activité y débute en 1953 dans le cadre de la grande aventure du fer, Schefferville agonise depuis la cessation des activités de la compagnie minière IOC (Iron Ore Company) en 1982. Sa population a littéralement fondu, passant de 5 000 habitants à la fin des années soixante à environ 110 personnes en 1991. C'est à cet endroit que le premier ministre du Québec, Maurice Duplessis, rendra l'âme en 1959. Le 30 juillet 1986, la Gazette officielle publiait la loi sanctionnée le 19 juin précédent, qui mettait un terme à l'existence juridique de la ville, qui devenait une partie de la MRC à laquelle elle est rattachée. Se ravisant, le gouvernement adoptait, en 1990, un nouveau projet de loi annulant la fermeture de la ville et assurant ainsi sa survie sur le plan juridique. Celle-ci ne mourra pas tout à fait tant qu'une population amérindienne significative continuera de l'habiter, de même que certains propriétaires de pourvoiries. D'ailleurs, à proximité, on retrouve la réserve indienne de Matimekosh et le village naskapi de Kawawachikamach peuplés de Montagnais et de Naskapis. En 1996, le territoire de Schefferville est annexé au village naskapi de Kawawachikamach situé à 15 km au nord-ouest de l'ancienne ville. Lambert, p. 164-66 www.toponymie.gouv.qc.ca

SHELDRAKE

Premier village de la Minganie, fondé en 1851 par Philippe-Gédéon Touzel de l'île anglo-normande de Jersey qui y installe une exploitation de pêche. Il tire son nom de "sawbill" mot anglais désignant bec-scie ou harle d'Amérique, sorte de

canard plongeur. En 1857, La John Collas and Elias Compagny s'y installe pour ses activités de pêche. Déclaré à Sheldrake durant l'été 1882, un important incendie cause des dommages considérables au village de Rivière-au-Tonnerre et à toute la forêt environnante. À 107 km de Moisie. Voir Rivière Sheldrake www.toponymie.gouv.qc.ca - Lambert, p.174

SIEBEN'S OIL & GAS
Cette compagnie de Calgary, filiale de la compagnie de Baie d'Hudson, acquiert en 1973 les îles Mingan. Riches en calcaire, ces îles contiendraient près de un milliard de tonnes de pierre à chaux utilisé dans la concentration du fer. Son projet : transporter littéralement des centaines de millions de tonnes de calcaire vers Sept-Îles pour le traitement du minerai de fer. La destruction de l'archipel de Mingan fut empêchée in extremis par le classement des îles comme arrondissement naturel protégé par le Gouvernement du Québec en 1978.

STERNE (la)
Oiseau familier de la Minganie, appelé estarlette par ses habitants, la sterne, avec son bec rouge et sa longue queue fourchue, capture des poissons à la surface de l'eau et plonge que très rarement sous l'eau. C'est un migrateur expérimenté qui hiverne en Antarctique, soit un voyage aller-retour de plus de 35 000 km.

TTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTTT

TERRA CORTEREALIS
Voir Port-de-Brest

TERRE DE CAÏN
Expression employée par Jacques Cartier en relation avec le bord de côte qui est nécessairement un terrain rocheux et généralement impropre à la culture. De là son allusion à Caïn que la Bible mentionne comme premier agriculteur. Dionne, p.254

TERRE-NEUVIERS (les)
Bateaux de fort tonnage utilisés pour la pêche à la morue (morutier) et la chasse à la baleine (baleinier); la baleinière étant une barque de moindre cabarit. Un terre-neuvier baleinier transportait de 5 à 6 baleinières dont l'équipage chassait la baleine à vue. Un terre-neuvier servait donc à la pêche, à la chasse et à la traite des pelleteries et parfois à la contrebande. Pendant les nombreuses guerres entre l'Espagne, la France et l'Angleterre, les terres-neuviers étaient réquisitionnés par leur gouvernement respectif, ce qui provoqua leur déclin. Voir CHASSE

TËTE-À-LA-BALEINE (village)
Nommé ainsi à cause d'un rocher ressemblant à une tête de baleine Tête-à-la-Baleine est le village d'hiver sur la terre ferme tandis que le village d'été (pour se rapprocher des bancs de pêche) occupe l'Île Providence de l'archipel Toutes-Isles.Toutefois, cette migration saisonnière est plus occasionnelle maintenant avec la motorisation des barques qui permettent d'accéder plus facilement aux bancs de pêche. Fondé par des Acadiens venus des îles de la Madeleine, l'économie du village reposait essentiellement sur la pêche à la morue, au pétoncle, au bigorneau et la chasse au phoque. Deux personnalités légendaires de la région y sont inhumées soit le postillon Jos Hébert et le docteur Camille Marcoux. www.toponymie.gouv.qc.ca - Voir transhumance.

THÉ DU LABRADOR
Comme son nom l'indique, le thé du Labrador se retrouve dans les parties septentrionales de la forêt boréale circumpolaire, la toundra subarctique et arctique; principalement dans les tourbières et forêts de conifères. L'infusion des feuilles en tisane est largement connue comme breuvage tonifiant.

THIENNOT (Cap) (Tiennot)
C'est tout près de Natashquan, sur un merveilleux cap que Jacques Cartier s'entretient avec un chef indien, Thiennot, concernant les possibilités d'entrer plus profondément dans le Saint-Laurent. Or, ce Thiennot était en fait un jeune pêcheur français recueilli par les Indiens à la suite d'un naufrage où tous ses compagnons périrent. Il décida de vivre avec eux et devint leur chef. Il confia donc de précieux renseignements à Cartier, le "découvreur du Canada", qui en souvenir de cette rencontre, nomma Thiennot le cap où ils se rencontrèrent. (Cap Thiennot ou Pointe de Natashquan). Santerre, p.91

TOURTES (les)
Lahontan raconte qu'un vol de tourtes passa au printemps, un voilier de 300 milles de long sur un mille de large. Le chanoine Groulx dit qu'au XIXe siècle, les tourtes se comptaient par milliards causant des dommages irrémédiables aux semailles et récoltes. Si bien qu'elles furent pourchassées sans répit des Grands Lacs jusqu'au golfe Saint-Laurent. La technique de chasse consistait à tendre un filet entre des arbres et on y dirigeait les tourtes en les pourchassant. Les tourtes étaient vendues à la criée sur les parvis des églises ou gardées, ailes coupées, dans un enclos pour l'engraissement. La dernière tourte est morte en septembre 1914 mettant à une histoire sans pareille dans les annales ornithologiques.
Pomerleau, p. 232-33

TOUZEL Philippe-Gédéon (canton)
Moins connu que le comte Henri de Puyjalon, Tourzel, de son vrai nom, est le

premier Européen établi à Sheldrake vers 1851. Né à l'île Jersey, il a fondé une importante exploitation de pêche, géré un magasin général et exercé les fonctions de juge de paix, directeur de la poste et d'agent du télégraphe. Hospitalier et généreux, il a aidé de nombreuses personnes dans le besoin y compris plusieurs Amérindiens des environs. Un canton, nommé à son honneur, est situé entre les rivières Sheldrake, à l'ouest et au Tonnerre, à l'est. www.toponymie.gouv.qc.ca

TRADERS (les)
Anglicisme désignant les traiteurs : ces capitaines de goélette, véritables marchands itinérants, qui sillonnaient la Côte-Nord jusqu'à Blanc-Sablon. En général, les capitaines étaient associés ou louaient leur goélette aux marchands de Québec qui expédiaient ainsi d'importantes cargaisons de nourriture (lard et boeuf salé), de vêtements et de matériaux divers. Ces produits sont alors échangés contre du poisson, de l'huile de phoque ou des pelleteries. Le troc des marchandises est la base économique de ce système, appelée le cabotage, qui n'accepte aucun crédit ; c'est donnant, donnant. Les principaux traiteurs étaient Daniel Conan de Halifax, Narcisse Blais et fils de Berthier. A partir de 1940, le cabotage se transforme en service de livraison de marchandises déjà achetées ou commandées chez les marchands. Pomerleau, p.300-303

TRAITE DE TADOUSSAC (la)
L'année 1652 marque la création de la Traite de Tadoussac, une entité à la fois commerciale et géographique englobant la totalité de la Haute Côte-Nord et une partie de la Moyenne Côte-Nord pour répondre à la libéralisation de la traite des fourrures mettant fin à la période du monopole individuelle qui accordait à un seul individu le droit exclusif de pratiquer la traite et le commerce. La Traite de Tadoussac relèvera de quatre organismes : de la Communauté des Habitants entre 1652 et 1666, de la Compagnie des Indes occidentales jusqu'en 1674, du Domaine d'Occident de 1675 à 1759 et finalement de la Couronne britannique jusqu'en 1859. Après la conquête britannique, la Traite de Tadoussac sera appelée King's Post et sera finalement abolis le 14 novembre 1859. Frenette, p.181-185

TRANSHUMANCE
Plusieurs familles de Tête-à-la-Baleine, de Rivière-St-Paul et de Saint-Augustin perpétuent un système original de double habitat apparenté à la transhumance des peuples nomades. Ainsi, l'été, les familles aménagent dans les résidences des îles, à proximité des lieux de pêche. À l'automne, après la chasse aux oiseaux migrateurs, les familles déménagent dans leurs maisons du littoral à l'abri des intempéries hivernales et plus rapprochées des réserves de bois de chauffage.
Frenette, p.508
“Car une maison de pêcheur a besoin pour vivre d'un immense territoire de mer pour le poisson, d'une île avancée à la fine pointe des vents qui lui sert de tangon et de havre, d'une autre île pour les oiseaux et les oeufs d'oiseaux, en un mot de toutes les largesses du large. A partir de ce jour ils renoncent à la terre.(...) Une procession de barques transforme en une semaine un village de terre en un village d'îles, un village d'hiver en un village d'été, un village du bois en un village de la morue ! “ Perrault, p. 74

TRILOBITES (Baie des)
Anciennement baye Saint-Charles à cause de sa proximité avec l'île du même nom dans l'archipel de MIngan. C'est l'hydrographe Bayfield qui lui donna ce nom à cause de la présence de fossiles en cet endroit. Gauthier Larouche, p. 119

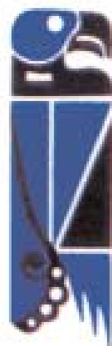
TROC (le)
Ce système d'échange de marchandise sans l'intermédiaire de la monnaie est la base même de la traite des fourrures entre Européens et Amérindiens. Nous avons tous entendu parlé de l'exploitation économique des Amérindiens dans ce commerce. Mais qu'en est-il vraiment ? Il est difficile de comparer des cultures diamétralement opposées. Il est vrai que les marchands européens ont amassé des fortunes colossales par ce commerce; ce qui rehaussait leur prestige social. En Europe, le prestige social repose principalement sur la possession de biens ou d'argent. Au contraire, dans les sociétés amérindiennes, le prestige tribal repose essentiellement sur la redistribution des gains, des marchandises. C'est pourquoi des anthropologues ont décidé d'analyser le phénomène du troc entre Amérindiens et Européens non pas en fonction des avantages économiques mais en fonction du prestige social que chacun en retirait. Dans les tribus autochtones, la générosité sous toutes ses formes était remarquée et célébrée publiquement, devenant ainsi une importante source de pouvoir et d'influence. Les produits européens étaient redistribués lors de cérémonies d'échange. Le profond désir d'acquérir du prestige constituait le mobile fondamental des activités économiques amérindiennes. De plus, l'accumulation exagérée de biens européens était incompatible avec le mode de vie nomade basé sur de fréquents déplacements. Une chose est certaine : s'ils cherchaient à obtenir un meilleur prix pour leurs fourrures, ce n'était pas pour se procurer plus de marchandises européennes mais pour réduire les efforts et le travail nécessaire à la satisfaction de leurs besoins; contrairement à l'Européen sédentaire qui, lui, travaillait de plus en plus pour accumuler le plus de richesses possibles donc de prestige. Malgré les énormes différences entre les systèmes économiques européens et amérindiens, les marchands des deux types de sociétés faisaient donc de bonnes et prestigieuses affaires. Sauf que l'État colonial expansionniste, qu'il soit français ou anglais, retirait, lui, son prestige dans l'acquisition de nouveaux territoires et là, la situation ira de mal en pis pour les Amérindiens. Voir RÉDUCTIONS - RÉSERVES. Trigger, p.265-270

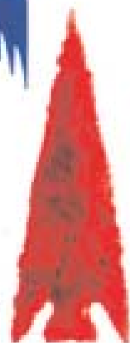


CARTE



Terra Firma de Mingan.



















TRUCHEMENTS (les)
Nom donné aux coureurs des bois envoyés par Champlain dans les tribus indiennes pour y apprendre la langue, les us et coutumes. Les missionnaires rapportent que plusieurs truchements adoptèrent définitivement le mode de vie des amérindiens, de là l'expression «indien blanc». Ces interprètes se sont chargés d'amorcer les négociations de paix avec les Français et souvent à maintenir l'harmonie entre tribus voisines. Lafleur, p.29 et ss

UUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUU

UASHAT - MALIOTENAM (communauté de)
Uashat - la baie, Maliotenam - village de Marie. Enclavée dans la ville de Sept-Îles, à la limite ouest, la communauté de Uashat couvre une superficie de 1,08 km carré tandis que Maliotenam, située à 16 km à l'est de Sept-Îles, s'étend sur 5,02 km carré. Les deux communautés (3 180 personnes) possèdent des services sociaux et culturels bien adaptés. Son musée met en évidence la culture innue de la région.

UNAMEN SHIPU (communauté de)
Unamen Shipu - rivière de la couleur. La communauté (913 personnes) de Unamen Shipu (La Romaine) est située à 400 km au nord-est de Sept-Îles, sur la rive nord du golfe Saint-Laurent. Accessible que par bateau ou avion, elle couvre une superficie de 40 hectares. La communauté gère une pouvoirie de chasse et pêche.

VVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVVV

VACHE MARINE (la)
Nom populaire du morse. Déjà en 1534, Jacques Cartier souligne l'importance des colonies de morses : «les grandes bestz comme grans beuffz» qui fréquentaient alors la Minganie. Sur l'île à la vache marine, aujourd'hui la Grosse île au Marteau de l'archipel de Mingan, les ancêtres racontaient que les morses étaient si nombreux que l'on pouvait les tuer à coup de marteau. La vache marine était connue depuis longtemps en France et en Angleterre; l'ivoire de ses dents était considéré comme l'or blanc des pays nordiques. Sa peau était aussi très résistante et bien sur l'huile tirée des graisses de l'animal ajoutait une valeur intéressante à sa capture. Si bien que les Anglais et Français en premiers et les Américains ensuite décimèrent complètement le troupeau de morses du golfe Saint-Laurent dès 1798. Landry, p.15-19

VAPEURS (les)
La première navette destinée à la Côte-Nord est la Margarita Stevenson, inaugurée par William Molson pour ravitailler les forges de la Moisie. Par la suite, la Clarke Steamship Co. prend le monopole du transport maritime dans la région et créée en 1928 le premier service de navigation d'hiver avec son brise-glace le Sable I. Déjà fort critiqué, le monopole des Clarke le sera encore plus lorsque l'une de ses filiales la Labrador Fischeries et leur réseau de magasins leur permettra une mainmise totale sur le commerce en Minganie. Frenette, p.374-376

VÉGÉTATION (la)
La forêt de la Minganie est essentiellement composée d'une sapinière et d'une pessière. La sapinière est une forêt mixte qui suit la côte sur quelques 10 kilomètres de largeur jusqu'à La Tabatière et couvre aussi l'île d'Anticosti. Les essences recensées sont le sapin baumier, le bouleau à papier, l'épinette blanche, le pin gris et blanc, le peuplier faux-tremble tandis que le sorbier, l'érable rouge, l'érable à épis, le peuplier baumier et le frêne noir abondent à l'île d'Anticosti. Tout l'intérieur des terres (arrière-pays) est couvert par la pessière à épinette noire relativement dense au sud du 51e parallèle; plus au nord, elle prend alors le nom de taïga et devient plus clairsemée avec un large couvert de mousses, de lichens et de tourbières.

La végétation marine est constituée par les grandes algues, qui peuvent être vertes, brunes ou rouges. Les algues vertes, fines (celles qui rendent les roches glissantes) se trouvent sur le littoral et compte 13 espèces. Les algues brunes (31 espèces) sont abondantes dans les zones de marées. Les fucales sont caractérisées par leurs réceptacles gonflés (celles qui éclatent en marchant dessus) et les grandes laminaires (appelé aussi lasagne) peuvent atteindre plusieurs mètres de longueur. Les algues brunes forment le fameux goémon échoué sur les plages et qui sert d'engrais. Les 24 espèces d'algues rouges sont, quant à elles, constamment submergées. Voir ARCHIPEL-DE-MINGAN
Frenette, p.53-54

VENT D'EN BAS
Vent d'est

VENT D'EN HAUT
Vent d'ouest

VIEUX-FORT
Anciennement "Ancien établissement" (Bellin). Aujourd'hui Vieux-Fort serait le site de Port-de-Brest fréquenté au XVIe siècle par des pêcheurs français. Voir Port-de-Brest.

VIGNEAU Placide (1842-1926)
Né aux Îles-de-la-Madeleine en 1842, il passa presque toute sa vie à Havre-Saint-Pierre et comme gardien de phare de l'île-aux-Perroquets où il remplace le comte de Puyjalon et Eustache Forgues en 1892. Doté d'une mémoire étonnante et précise, il rédige un journal (1857-1926) intitulé un Pied d'Ancre, sorte de carnet de bord de la vie maritime. Il décède en 1926. Une longue et profonde baie près de Havre-Saint-Pierre porte aujourd'hui son nom. Bélanger, p. 212

VIGNEAULT Gilles
Né à Natashquan en 1928, il fît ses études classiques au Séminaire de Rimouski et décrocha sa licence-ès Lettres à l'Université Laval en 1952. Il publie ses premiers poèmes dans le journal L'Aquilion en 1952. Ses poèmes et ses chansons expriment avec une grande authenticité les mille et une facettes de la Côte-Nord; celle des types d'autrefois et d'aujourd'hui, celle des pêcheurs et des bûcherons, des Amérindiens, des contrebandiers, des aventuriers, des marins et des capitaines, des goélettes et des oiseaux de mer, des barrages et des établissements miniers. Fervent nationaliste et défenseur de la langue française, il reçut en 1965 le Prix international de la chanson à Sopot et le diplôme de l'Académie Charles Cros en 1970.

VIGNAUX
Claies élevées de trois pieds de terre sur quatre de large où l'on étend la morue. Bélanger, p.153

VIKINGS (les)
Un des plus intéressants travaux géographiques qui ait vu le jour au sujet des découvertes des Scandinaves en Amériques est bien celui de M.P. Stensby, professeur de géographie à l'Université de Copenhague, travail publié en 1918. Voici la route suivie par l'expédition viking partie du sud du Groenland et dirigée par Thornfin Karlsefui en l'an 1000, telle qu'interprétée par M. Stensby.

Elle aurait tout d'abord remonté à une grande distance la côte occidentale du Groenland puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle (région appelée Helluland) où elle serait entrée dans le Golfe Saint-Laurent en longeant la Côte-Nord (appelée Furdustrand) jusqu'à la Pointe-aux-Vaches près de Tadoussac que Karlsefui désigna sous le nom de Kjalarnes. De cet endroit, il remonta le fleuve Saint-Laurent (appelé Straumfjord) et atteignit et hiverna à l'île-aux-Lièvres (appelée Straumey). En continuant de remonter le Straumfjord, l'expédition viking aurait enfin atteint Montmagny (appelé Hop désignant le petit bassin à l'embouchure de la Rivière-du-Sud). D'après Stensby, le fameux pays de Vinland (le plus occidental des pays découverts par les Vikings) ne serait nul autre que la région sud du fleuve, aux environs de Montmagny. Potvin, p.167.

Cependant, selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers L'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'Ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l'Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir. Son fils, le premier Viking né en Amérique, s'appelait Snorri. Les Vikings de l'Anse-aux-Meadows seraient ainsi les premiers (?, Voir PAPAE) européens à fouler le sol de l'Amérique et à établir des contacts avec les Amérindiens et les Inuit. Les légendes scandinaves, appelées «saga», font en effet mention d'individus nommés «Skraelings» qu'on associe généralement aux Autochtones du Nouveau-Monde. L'hostilité des Inuit envers les Vikings poussèrent ces derniers à abandonner leur essai de colonisation à Vinland. Frenette, p. 115
Dictionnaire de l'an 1000 à nos jours, p.18-19

WWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWWW

WAMPUM
Collier de pierres et de coquillages qui servait au shaman de la tribu (spiritualité) et servait de troc pour le commerce entre amérindiens.

WATSHISHOU
Refuge de plusieurs colonies d'oiseaux aquatiques. A l'est du village de Baie-Johan-Beetz.

WHISKY EN ESPRIT
aAcool de contrebande provenant de Saint-Pierre et Miquelon, appelé aussi du «3 pour 1».

WHITTLE (cap)
Phare à l'entrée de l'archipel de Ouapitagone près de La Romaine.

WOLF BAY
Fondé en 1850 par des Terre-neuviens, le toponyme de ce hameau désigne les loups-marins fort présents à l'arrivée des Européens dans la Baie des Loups.
www.toponymie.gouv.qc.ca

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XALIBU
Du Micmac : animal à longues pattes - voire caribou

XANTHORIA ELEGANS
Lichen d'une belle couleur orange qui couvre abondamment les rochers partout sur la côte.

YYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYY

ZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZ

ZOSTÈRE (la)
Une herbe maritime fort répandue sur les rivages de la Minganie. En 1895, La Marine Hay Compagny en commence l'exploitation pour l'industrie du rembourrage. Frenette, p. 363

SOURCE BIBLIOGRAPHIQUE

BEAULIEU Alain, Convertir les fils de Caïn, Edition Nuit Blanche, Québec, 1990.

BÉLANGER René (Mgr), La Côte-Nord dans la littérature, Bélisle Éditeur, 1971

BÉLANGER René (Mgr), Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent, Presses de l'Université du Québec, 1971.

BOURASSA Jean-Pierre, le Moustique, Editions du Boréal, 2000.

CARPIN Gervais, Histoire d'un mot, Editions du Septentrion, 1995.

CHANTRAINE Pol, La Grande Mouvée, Éditions Héritage, 1980.

COUTURE Pierre, Marie-Victorin, le botaniste patriote, XYZ Éditeur, 1996.

DIONNE Gabriel, La voix d'un silence, Editions Léméac, 1985.

DUNFIELD R.W., Le saumon de l'Atlantique dans l'histoire de l'Amérique du nord, Pêches et Océan Canada, 1986.

DUPONT Jean-Claude, Légendes de la Côte-Nord, Editions J.C. Dupont, 1996.

FERLAND J.B.A., Le Labrador, Montréal, 1858.

FRANCK Alain, Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960, Les Publications du Québec, 2000.

FRENETTE Pierre, Histoire de la Côte-Nord, Les Presses de l'Université Laval, 1996

GAGNON Louis, SCHELL Jose, Anticosti, Broquet, 1994.

GAGNON François-Marc, PETEL Denise, Hommes effarables et bestes sauvaiges, Boréal, 1986.

GRONDIN Pierre, MELANÇON Michel, Apercu de la végétation des îles Mingan, Université Laval, 1977.

GAUTHIER LAROUCHE Georges, Origine et formation de la toponymie de l'archipel de Mingan, Commission de toponymie, 1981.

JETTEN Marc, Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, 1994.

KURLANSKY Marc, Un poisson à la conquête du monde, Edition J.C. Lattès, 1999.

LAFLEUR Normand, La vie traditionnelle du coureur de bois aux XIXe et XXe siècles, Edition Léméac, 1973.

LAMBERT Serge, ROY Caroline, La Côte-Nord,Une histoire d'appartenance, Edition GID, 2001.

LANCTOT Gustave, Une Nouvelle-France inconnue, Librairie Ducharme, 1955.

LANDRY Frédéric, Pêcheurs de métiers, La Boussole Éditions maritimes, 1987.

LÉVESQUE René, La Seignerie des Îles et des Îlets de Mingan, Edition Léméac,1971.

LITALIEN Raymonde, Les explorateurs de l'Amérique du nord, Editions du Septentrion, 1993.

MAC KAY Donald, Le paradis retrouvé - Anticosti, Edition La Presse, 1979.

O'NEIL Jean, La dicte Coste du Nort, Libre Expression, 1996.

PERREAULT Pierre, Toutes Isles, Fides, 1963.

PLOURDE Michel, D'Escanimes à Pletipishtuk, Publications du Québec, 1993

POMERLEAU Jeanne, Gens de métiers et d'aventure, Edition GID, Québec, 2001

POTVIN Damase, Le Saint-Laurent et ses îles, Editions Léméac, 1984

PUYJALON Henry de, Récits du Labrador, Imprimerie canadienne, 1894

ROBERTS Lewes, 1596-1640, The map of Commerce , Londres, 1638. (Microfilm)

RUSSEL H. John, L'univers des caribous, Édition du Trécarré, Canada, 1998

SANTERRE Louis A., De Sept-Îles à Blanc-Sablon, Éditions Léméac, 1981

TRIGGER Bruce G., Les Indiens, la fourrure et les Blancs, Boréal / Seuil, 1990.

VIGNEAU Placide, Un pied d'ancre, Edition Gérard Gallienne, 1963

